



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

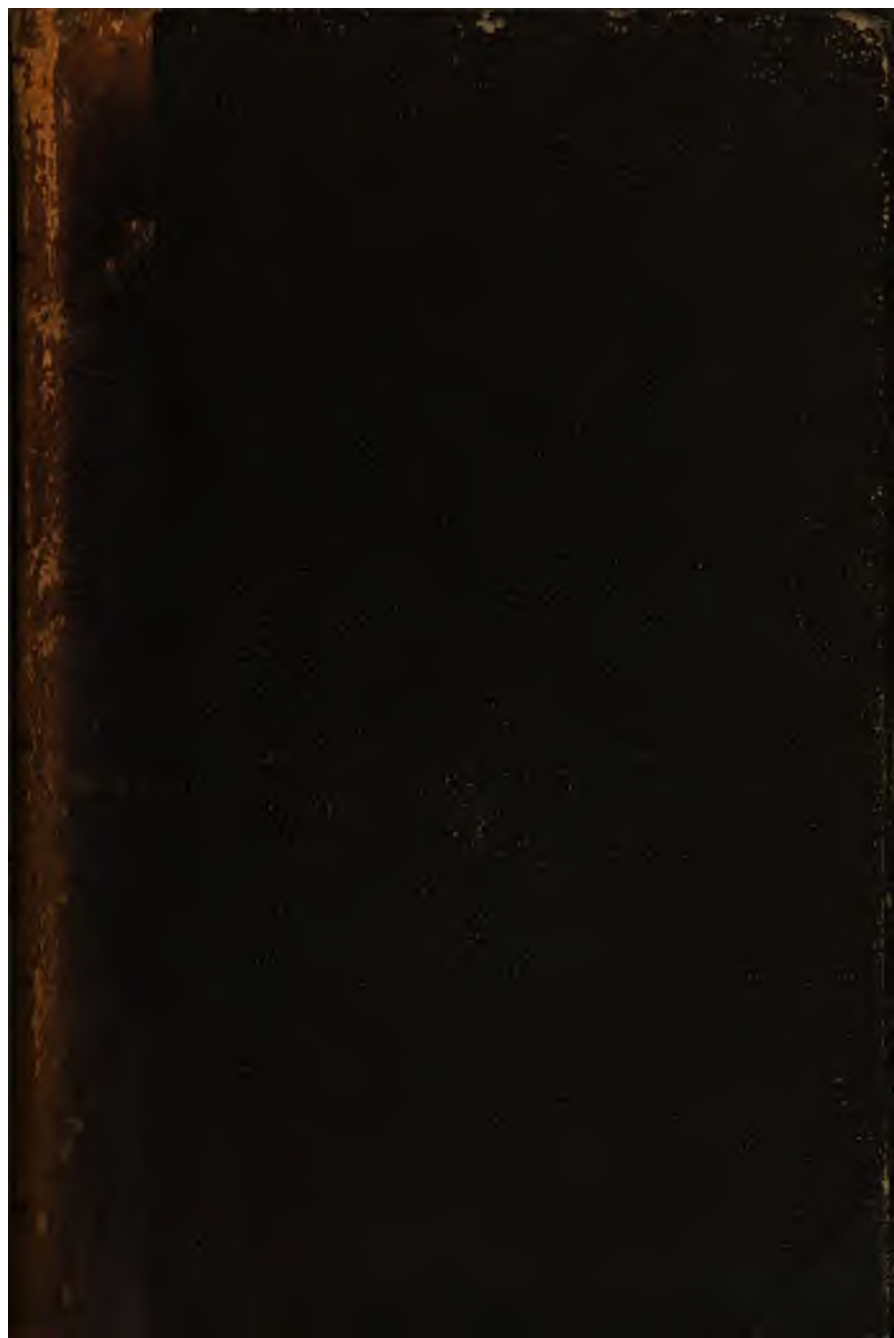
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

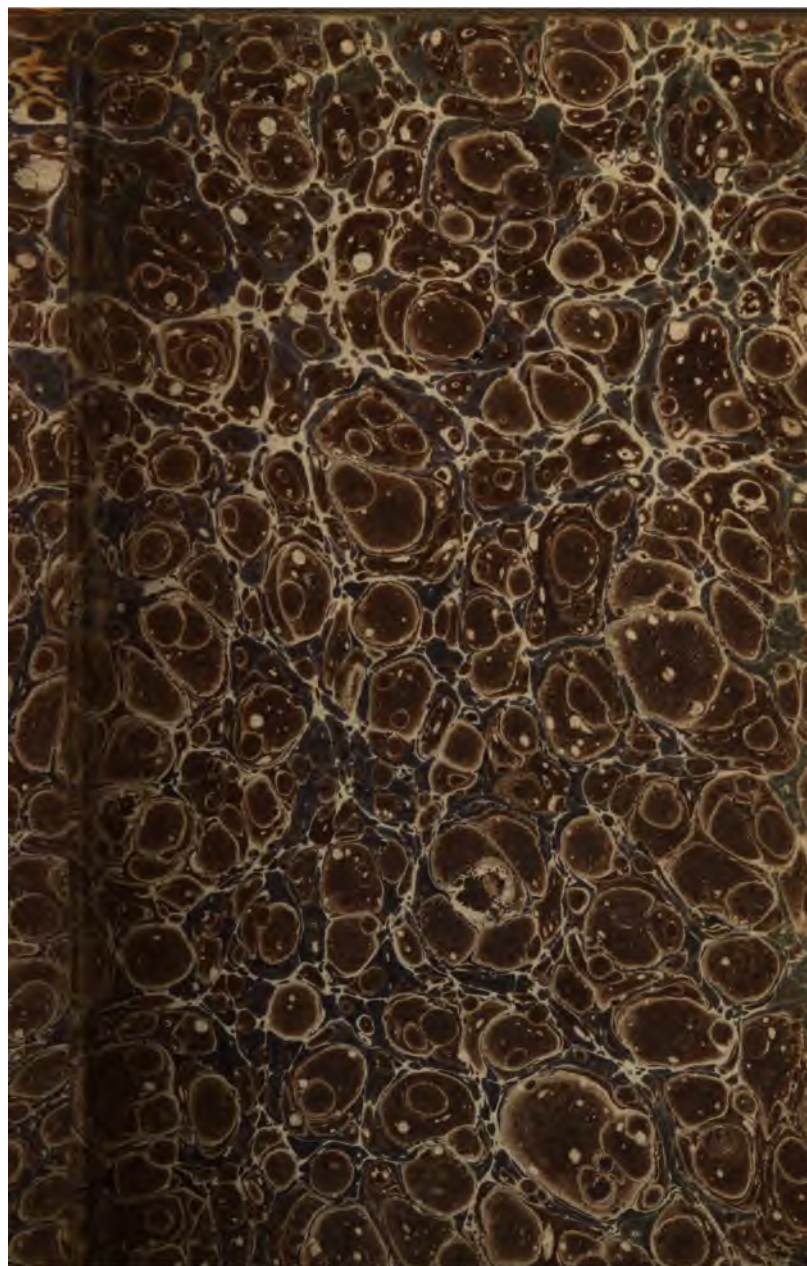
### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



UNS. 159 J. 26





6.01



Bestimmung  
Nimm Uzer, Hais

§ 12 c

**LES**  
**LARMES DU POÈTE.**

---

E. DÉPÉE, IMPRIMEUR, A SCEAUX.

LES  
**LARMES DU POÈTE**

Poème en six Chants.

*PRÉCÉDÉ DE SOUVENIRS HISTORIQUES,*

PAR

**RICARD DE SAINT-HILAIRE.**



PARIS,  
ÉBRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES, 24  
DÉSIRÉE EYMERI,  
QUAI VOLTAIRE, 15.  
1838.



**A MON PÈRE**

**ET**

**A BOISST-D'ANGEAS,**

**A MESDAMES DUFRESNOY ET DEGERANDO,**

*les meilleurs des êtres créés.*

**TOUTS MORTS.**

**A LEUR MÉMOIRE!**

*Hommage d'une vive reconnaissance,  
d'une amitié profonde et d'éternels regrets.*



---

## MON PÈRE.

Il monta sans reproche au séjour des élus,  
Mon bon père, illustré par cent ans de vertus.

. . . . .

A l'éclat des étoiles,  
La nuit, je vois ces mots étalés sur ses voiles :  
*Ton père est mort !* Le jour, dans l'air je les revois,  
Je ne sais quel esprit les gémit dans les bois.  
Autour des peupliers, battus par leur furie,  
En longs mugissemens la voix des vents les crie....  
Tout a vêtu mon deuil, tout ressent ma douleur ;  
Et la terre et les airs me racontent mon cœur :

---

## BOISSY-D'ANGLAS.

Boissy, grand citoyen, ami ferme et fidèle,  
Du courage civil admirable modèle,

Égal dans l'infortune et la prospérité,  
Toujours ami du peuple et de la liberté ;  
Qui bien jeune, à leurs voix, parus dans la carrière,  
Et vécus et mourus sous la même bannière ;  
Orateur intrépide au forum, au sénat,  
Poète plein de grâce et sage magistrat,  
Par ton courage, un jour, tu sauvas la patrie ,  
Ta vertu l'honora tous les jours de ta vie ;  
Partout les factions redoutèrent ta voix  
Qui jamais ne flatta le peuple ni les rois ;  
Mais si de ta vertu l'héroïsme civique ,  
Au péril de tes jours sauva la république ,  
Et livrant ton exemple à la postérité,  
Légua ton nom illustre à l'immortalité,  
Ton accueil bienveillant, ta bonté si facile,  
Ton regard, qu'animait le désir d'être utile,  
Seront toujours présens à l'âme de celui  
Dont l'heureuse infortune implora ton appui.  
Des pères aux enfans en vivra la mémoire,  
Les cœurs te sont acquis aussi bien que la gloire.  
Ah ! combien je t'aimais, et combien dans mon cœur  
Ta perte irréparable a laissé de douleur !

---

## MADAME DUFRESNOY. (1)

Et vous, ô Dufresnoy ! dont la lyre si tendre  
Au lointain avenir saura se faire entendre,  
Rose, dont le feuillage où jouaient les zéphirs,  
Agité sous leur aile exhalait des soupirs,  
Et qui, lorsque les vents grondèrent sur sa tête,  
Des plus douces odeurs embaumait la tempête.  
Vos soupirs, noble cœur ; tendre lyre, vos chants,  
Les amours en ont fait la langue des amans.  
Ils savent tous vos vers ; moi je savais votre âme !  
En vous vivait, ardente, une céleste flamme  
Qui vous donnait des chants de louange ou des pleurs  
Pour toutes les vertus et pour tous les malheurs.  
Quand la mort vous frappa, de la terre exilée,  
Aux régions du ciel vous fûtes appelée ;  
Vous chantez le Très-Haut, et sur la harpe d'or,  
En faveur des mortels vous l'implorez encor ;  
Vous y priez pour nous, qui souffrons sur la terre,  
Pour nous que vous aimiez, qui nous fûtes si chère,

Que nous cherchons encore aux jours de nos douleurs  
Et que nous ne trouvons, hélas ! que dans nos cœurs.

---

### MADAME DEGERANDO (2).

Vous pourrais-je oublier, quand je pleure sur elle,  
Vous, à qui l'unissait une amitié fidèle,  
Et qui fûtes pour moi comme la voix du ciel  
Dans le désert d'Oreb, instruisant Israël :  
Noble Degerando, dont le beau caractère  
Honora ce beau nom dont je vous vis si fière ;  
Belle de bonté, belle ainsi qu'un doux matin  
Où partout répandu vit un charme divin.  
Quand votre voix versait les trésors de votre âme,  
On sentait que le Christ dut naître d'une femme.  
Auprès de la douleur, accourant, vous disiez....  
Mais vous ne parliez pas... vous évangélisiez !  
A Dieu, dont vous veniez, vous êtes réunie.  
Mon âme, sur la terre, atteste votre vie,  
Vos vertus y vivront ; monté vers l'Éternel  
Ainsi l'encens éteint parfume encor l'autel.

---

## **SOUVENIRS HISTORIQUES**

### **ET PERSONNELS.**

Je me décide, avec une peine infinie, à faire imprimer ce poème. Tant de jeunes gens d'un véritable mérite paraissent à l'horizon, et pour leur début publient des productions si remarquables, qu'un homme déjà vieilli, et qui n'a pas saisi les occasions de se faire un nom, doit trembler de s'aventurer dans la lice. Un vieux chevalier peut, et cela c'est vu, frapper sur l'écu du tournois, mais il doit, au moyen de quelque épée enchantée, renverser tous ses rivaux. Je suis bien loin de cette espérance, assurément, et pourtant je livre ces vers au public. Une fatalité commune entraîne tous les hommes; quelle mère ne montre pas ses enfans avec orgueil! quel poète n'a pas foi en ses vers! Je devais dire ne cède pas à la tentation de les faire connaître! car, moi, si je les publie, c'est avec crainte et tremblement.

Cette situation d'esprit me fera blesser la susce-

tibilité du public. Je vais parler de moi, dire comment et pourquoi j'ai écrit ces vers. On me croira bien de l'amour-propre ; et pourtant une sottise présomption ne m'inspire pas. On m'a dit : Vous pouvez parler de vous, c'est reçu : on m'a cité plusieurs contemporains qui, en tête de leurs ouvrages, se posaient aux regards du lecteur. On ne peut conclure de la même manière dans deux cas non absolument identiques ; or, le talent de ces auteurs, je ne l'ai pas ; rien ne rend le public curieux de savoir qui je suis ; je me décide donc encore ici, contrairement à mon jugement. Mais cette faute nouvelle est une conséquence de la première ; la publication du poème ; car ce poème est une personnalité : ceci en est un développement presque obligé. Je le resserrerai de mon mieux, à mon dam, néanmoins, car le moyen de me faire pardonner de parler de moi, ce serait d'en parler plus longuement. Je pourrais peindre alors mes sentimens qui, se rattachant à l'histoire d'une grande époque, ne seraient pas sans intérêt, soit comme étude du cœur humain, soit comme nouvelles couleurs jetées sur le

tableau de ce temps. Si l'on lit avec plaisir la peinture des sensations des personnages de roman, sensations en général fausses, conséquences assez mal déduites d'une nature sans vérité, quoique les auteurs aient la prétention de dévoiler le cœur humain, l'exposé sincère des sentimens d'un homme à cœur chaud, à tête poétique, passionné pour tout ce qui est bien, serait-il sans un certain charme ? Pour ne pas oser tout dire, dans la crainte de déplaire, j'ennuierai et je déplairai peut-être en effet. N'importe, je veux être court ; je déposerai bientôt la plume ; mais ne serais-je pas trop long encore ? J'écris vite.

J'étais enfant au commencement de la révolution ; j'habitais les champs, ou une petite ville, dont un bibliographe de Florian a dit : *Il y fut envoyé pour apprendre et on ne lui apprit pas grand'chose.*

On m'y apprit moins encore ; car les temps étaient différens. Le vicaire, dont j'étais aimé, devait m'ouvrir le sanctuaire de la science ; il émigra ; mon père ne put se décider à m'envoyer loin de lui dans des villes bouleversées par les révolutions. On m'ap-

prit à lire. Que vous fûtes heureux, jeunes gens, qui débutez si tôt et si bien, d'avoir reçu le bienfait d'une éducation forte, d'avoir eu des guides et des maîtres; vous ne savez pas ce qu'il en coûte de temps et de travail, combien il faut de persévérance et d'efforts pour entrevoir, de soi-même, la plus petite des vérités qu'on a posée devant vos yeux toute prouvée. Ce qu'on vous a appris, il fallut chercher à le deviner; et comment? Des livres.... Faut-il encore savoir par où commencer et la marche à suivre! Mais je n'eus pas cet embarras; je n'avais point de livres. Il n'y avait dans la petite ville ni bibliothèques, ni libraires, ni même de journal; deux ou trois particuliers au plus avaient quelques volumes dépareillés et les prêtaient avec peine. J'allais d'une maison à l'autre sollicitant l'aumône d'un volume, quel qu'il fut. Je lisais tout ce que j'attrapais; je coulais à fond, sans en rien omettre, un in-folio de l'*Encyclopédie*. A l'*Almanach* de l'année dernière succédait *Nostradamus*: *Manon l'Escaut* à l'*Alcoran*; *Olivier de Serres* aux *Mémoires de Condé*; la *Bible* du xvi<sup>e</sup> siècle à

*Don Quichotte.* Enfin, je lisais toujours, n'importe quoi. Toujours est le mot ; car je lisais en marchant, en mangeant, au lit , à la lumière du jour , de la lampe et de la lune ; je me privais de sommeil , je me cachais pour lire ; je devenais sauvage. Si j'avais été dirigé, seulement si j'avais eu les livres nécessaires, j'aurais pu apprendre quelque chose ; mais je faisais des vers depuis long-temps sans avoir pu rencontrer encore un traité de la versification. Ma santé déperissait ; on me défendit de lire la nuit. On m'enleva toute espèce de luminaire. J'y suppléai. Je m'emparai du couvercle en terre cuite d'un petit pot, et quand je faisais la salade, je laissais tomber l'huile sur mon mouchoir, pelotonné sur mes genoux. Retiré dans ma chambre, j'exprimais l'huile du mouchoir dans le petit couvercle, je défilais mes bas pour faire une mèche ; je battais le briquet, et, à la ténébreuse clarté de mon couvercle, je lisais toute la nuit. Mes pauvres lectures ne pouvaient fortifier beaucoup mon esprit ; mais mon corps s'émaciait, je tombais en consommation. Ma vue s'éteignit, et il m'est resté de tout cela une faiblesse de

tempérament et une forte myopie qui ont étrangement affligé ma vie.

Les passions de mon premier âge, c'étaient mon père, les livres et Jésus-Christ. Souvent la nuit je me levais pour aller à notre maison des champs où mon père couchait parfois; j'écoutais à la porte, et croyant qu'il reposait heureusement puisque je n'entendais point de bruit, je m'en revenais à la ville, heureux. A la première lecture de l'*Évangile*, je me passionnai pour le héros. Mes pleurs mouillaient le livre; je maudissais l'infamie des Juifs, la lâcheté des apôtres, l'apostasie de Pierre. Je me serais glorifié de confesser, en expirant, celui qu'il reniait. Je dus en grande partie à cet amour d'enfance l'enthousiasme avec lequel j'accueillis la révolution; elle m'enlevait une assez jolie fortune; je me voyais dépouillé sans douleur; c'était pour le bonheur du grand nombre! Mon vieux père était plus patriote que moi; il l'était malgré des peines que je n'avais pas; car lui craignait pour mon avenir. La garde nationale de la petite ville offrit alors un singulier spectacle : on forma une

compagnie des plus vieux habitans sous le commandement de mon père, septuagénaire déjà ; on les nomma canonniers et on leur donna des pièces de canon. Bons vieillards, dont le plus cruel n'aurait pas eu la férocité de taper sur les oreilles d'un lapin ; ils avaient des canons, mais point de tambours ; les tambours furent dans tous les temps vaniteux ; les vieillards en étaient dédaignés. S'ils consentaient à conduire la respectable compagnie, ils marchaient si vite qu'elle ne pouvait les suivre ; enfin mon père, irrité, ôtant l'instrument retentissant à l'artiste indiscipliné, me le ceignit. J'avais onze ans, je battais assez bien ; mais mes jambes étaient courtes, la caisse s'empêtrait entre elles ; n'importe, j'allai. Un autre jour les courroies furent moins longues, et les redoutables canonniers furent, sans malencontre, menés à l'esplanade par un bambin tout rouge de zèle et d'amour-propre, faisant rage sur la peau de chèvre, en avant de son vieux père qui, flamberge au vent, marchait en tête des enfans du commencement du siècle prêt à finir.

Cela serait ridicule aujourd'hui, nul n'en riait alors ; on formait la haie pour nous voir passer. Un moment après, le jeune tambour, changeant de rôle, quittant la caisse pour... dirais-je la lyre ? se huchait sur un banc ou sur les épaules des voisins, et déclamaient des vers patriotiques de sa façon. On avait la bonté de lui applaudir. Il était le seul poète de l'endroit. Mon enthousiasme m'aurait plus tard conduit aux armées, mon extrême myopie ne l'a pas permis. Je servis la révolution sur le petit théâtre où j'étais acculé, de la même manière que je l'ai depuis servie ailleurs, en venant, autant que je le pus, au secours des malheureux du parti vaincu. Je contribuai à sauver de la justice du temps un fédéraliste pendant le règne de la Montagne, et après la chute de celle-ci je sauvai des griffes du peuple un jacobin déchu, jadis son idole. Celui-là est mort depuis. Mais j'escortais, je protégeais de ma présence un autre jacobin que menaçaient les exaltés réactionnaires, et fuyaient comme la peste ou la rogne les plus cléments ; il m'en a récompensé

par... Il est vrai qu'il s'est fait dévot. Dieu le bénisse!

Ainsi se passèrent mes jeunes années; et naïve expression de mes simples penchans, au milieu des passions désordonnées, j'écrivis un roman, hélas! un roman pastoral! La pensée n'en viendrait aujourd'hui à nul de nos jeunes auteurs. Au début de la vie ils rêvent les honneurs, la richesse et le pouvoir; ils se dépitent contre le sort, ils désespèrent de leur vie avant d'avoir commencé à vivre. Moi je rêvais moins haut, la paix des champs et le vague d'un amour pur. Je ne connaissais pas le monde, je ne pouvais le peindre, la pastorale seule m'était accessible. Un autre attrait agissait sur moi. Je lisais Virgile bien ou mal. J'avais lu et relu *Gessner* traduit; mais *Estelle* et *Galathée* m'avaient charmé. J'habitais la plus belle campagne des Cévennes; Florian était mon compatriote, et quand il vint dans la petite ville où on ne lui apprit pas grand chose, c'est chez mon père, un peu son parent, qu'il allait le plus souvent. Je fis *Juliette et Dalmor* en grande partie parce qu'il avait fait *Es-*

*telle*. Il y a loin de l'une à l'autre ; mais parmi les causes de la différence, je n'étais pas, comme Florian, sorti de la petite ville pour aller auprès de Voltaire. Un beau matin de prairial, monté sur une haridelle de la ferme, mon roman en croupe, je m'en allai devers Paris. Je m'ennuyai d'abord dans la grande ville ; j'étais seul et sans connaissances, n'ayant pas osé remettre quelques lettres de recommandation. Après avoir passé cent fois devant les portes, soulevé et remis doucement le marteau à sa place sans avoir frappé, ou m'être enfui après avoir frappé, je jetai les lettres dans le ruisseau : c'était la juste conséquence de mes précédens. Quand un étranger venait à la maison, si je ne pouvais mieux, je me cachais derrière la porte. Je rendis une seule lettre, après avoir épuisé ma bourse ; celle qui m'ouvrait un crédit à volonté chez un négociant. Connaissant les privations de mon père, je m'aloulai cent francs par mois pour parer à tout : logement, nourriture, spectacle, entretien, et je ne les dépassai pas, et je n'enviai rien au-delà. Une fois je

les dépensai en quinze jours, moins six francs, avec lesquels seulement j'achevai la seconde quinzaine; je ne voulus pas même accepter un dîner chez le négociant où j'étais toujours invité; je pensai qu'il fallait apprendre à savoir, dans l'occasion, vivre de peu; que l'honneur, la probité l'exigeaient. Mes amis m'approuvèrent.

J'avais effectivement fait la connaissance de deux ou trois jeunes gens de mérite; alors je m'ennuyai moins. Enfin je me plus à Paris au-delà de toute expression, et pourtant quels étaient mes plaisirs? Je me promenais en la compagnie d'un livre; je m'enfermais pendant le mauvais temps dans un cabinet littéraire; je lisais dans mon lit pour économiser le bois; j'allais au théâtre quand je le pouvais; j'avais cent francs à dépenser par mois! Tout cela est fort peu intéressant, ainsi raconté; je n'ai pas osé entrer dans des développemens sur ma manière d'être et ma façon de voir et de sentir, qui n'auraient pas été sans un certain intérêt; ce que je viens de dire, je l'ai dit pour prouver aux jeunes gens qu'il est possible de vivre à Paris dans une extrême médio-

crité, et de n'y être pas malheureux. Si j'avais eu mon père auprès de moi, je n'aurais pas souhaité une autre existence. Il faut observer aussi que le Paris de la république n'était pas celui de l'empire et de la restauration. Il fallait pour s'y plaire moins de fortune qu'aujourd'hui ; il me semble qu'on n'avait pas besoin d'être grand seigneur ou riche épiciier pour s'y croire quelque chose.

C'était, quoi qu'on en dise, une époque de gloire et même de bonheur populaire. L'habitant se sentait citoyen, le soldat se disait défenseur de la patrie. Point de noblesse, Dieu merci ; mais aussi point de livrée. De l'aisance dans la masse, peu de riches équipages, mais de nombreux fiacres propres et bien attelés. Partout des jardins publics, partout des théâtres et des guinguettes, et à tous société nombreuse. Les fêtes nationales n'étaient pas comme des parades jouées devant la foule. La fête était nôtre et nous en étions. L'écume bouillonnait au Luxembourg et retombait au dehors ; mais le flot populaire était limpide encore. La France épurée dans la tourmente révolutionnaire ne s'était

pas embouée de nouveau. Tous les hommes de bonne foi de cette époque diront avec moi que la France avait accepté la république, que la république était possible ; et bien plus elle se fut établie en Europe. Les liens unissant la France à ses voisins avaient été brisés. A la France républicaine il fut donné des lois, des mœurs, des coutumes toutes nouvelles, tout fut changé jusqu'à la division des jours et des heures. La vieille chaîne rompue, les nations seraient nécessairement venues se rattacher aux nouveaux câbles jetés en mer par notre navire ; car la France et l'Europe ne peuvent rester longtemps désunies ; il ne peut circuler dans les veines que le sang qui bat dans le cœur. Il n'en est pas de nous comme Virgile le dit des Bretons. Les principes de 89 avaient été invoqués lors de l'avènement des Braganoes, plus explicitement encore l'expulsion des Stuarts les avait consacrés ; eh bien ! nul ne s'en émut en Europe ; elle ne les a compris, ils n'ont agi sur elle que lorsque la grande voix de la France les a proclamés.

Cependant mon roman avait, sans peine, trouvé

un éditeur bienveillant. — En vous voyant, m'avait-il dit, j'ai cru retrouver Florian. Il accueillit ma jeunesse, que je sois l'ami de la vôtre. Bon Lepetit jeune, je n'oublierai jamais ton aimable accueil, et ceux des tiens qui t'ont survécu le savent, je m'en souviens encore.

De retour dans ma petite ville, je voulus prendre un état. Serais-je médecin ou avocat ? J'allai consulter à Nîmes un compatriote ; enlevé tout jeune au barreau où il s'était déjà distingué, pour la magistrature où il s'est si éminemment distingué depuis, dont mon père était l'ami, qui est devenu le mien, vous, mon cher CAVALIER !... Il me décida pour le barreau. Probablement s'il avait été médecin, j'aurais été médecin moi-même ; il eût élevé la médecine, dans sa réponse, comme il le fit du barreau, au-dessus de toutes les professions, parce qu'il y aurait vu alors les vertus et les qualités qu'il y aurait apportées. Il n'y avait pas d'école de droit ; mais les écoles centrales avaient un professeur de législation. Je n'allai jamais l'entendre, je n'aurais pu me faire à cette manière d'étudier si peu

en rapport avec mes antécédens , et d'ailleurs si peu profitable alors. Je lus, je feuilletai des dossiers, je suivis les audiences , je plaidai même, et quand les écoles furent rétablies, le diplôme de licencié me fut délivré. Les examinateurs eurent l'extrême indulgence de me témoigner leur contentement : on n'était pas bien difficile dans ces momens de renaissance. Fourcroy m'avait trouvé capable de professer les belles-lettres ; mais je me ravisai ; je savais si peu et si mal , il y avait tant de désordre dans le peu que je savais , que, même cela, j'aurais été hors d'état de l'enseigner à d'autres. Enfin la restauration me trouva procureur impérial après avoir été président de tribunal. La carrière du parquet convenait mieux à mes goûts et à mes vues, au désir de cultiver la parole et l'improvisation ; d'ailleurs, celui dont l'avis m'avait décidé pour le barreau venait d'être nommé chef du parquet de la cour. Mais ce changement, en me faisant plus particulièrement participer aux mouvemens politiques, devait m'être funeste.

Les accidens de ma vie de magistrat, les pensées,

les sentimens qu'ils firent naître dans le sein d'un homme dont l'éducation et la vie avaient été si intimes, si peu moulées sur les plâtres de la société, intéresseraient ; je n'ai pas osé les dire. Je vais être un peu moins bref, je vais parler d'une époque funeste et mémorable. On m'excusera de dessiner, ça et là, quelques-uns de mes traits. N'est-il pas vrai que l'extase de l'enfant contribue à faire connaître les merveilles de la transfiguration !

On l'a vu ; j'avais accueilli la révolution avec joie, mes opinions étaient républicaines. J'avais été enthousiaste de Bonaparte général ; dès le siège de Toulon je lui avais fait des vers qu'il n'a jamais lus. Au retour d'Égypte j'étais à Paris, de l'avis, parmi mes amis, de le fusiller. L'attentat de brumaire m'indigna, les bassesses des hommes de l'empire me révoltèrent, et j'exprimai hautement et publiquement mes répugnances et mon mécontentement. Il serait dans l'ordre, disais-je souvent, qu'un jour les Anglais le tinsent dans la Tour, et journellement lui débitassent une des mille adresses sans goût et sans mesure dont on l'infatue. Je ne croyais pas si

bien prévoir. Cependant je fus vaincu comme un autre, et *sans cesser* de déplorer la perte de la liberté, ce grand règne eut mes applaudissemens et mes vœux. Enfin je m'attachai de cœur et d'âme à l'empereur quand la fortune l'abandonnait; en lui seul je voyais le salut de la France, et il était malheureux.

Quelle fut ma douleur quand la France fut envahie! Je prévis notre Chute; mais je voyais aussi notre triomphe dans l'appel du peuple; il n'eut pas lieu. Plus tard, je le voyais encore dans une résistance prolongée, j'écrivis à Suehet; il me semblait que lui et Soult devaient, comme autrefois Pélasse dans les Asturies, se retirer dans les Cévennes et l'Auvergne, où les iraient joindre les Français fidèles; et de là se mettant en communication avec l'empereur, Augereau, et l'armée d'Italie, descendant vers la Loire et la Méditerranée, marchant sur Paris quand les populations du Nord se seraient soulevées, nous prendrions la revanche du sang français dont s'étaient abreuvés les frimats de Russie, et délivrerions la France des barbares. Mais, hélas!

nous étions vendus. On sait les traîtres qui se trouvèrent dans nos rangs mêmes ; mais à côté de ceux qui désertèrent la cause nationale, quand les destins l'abandonnèrent, d'autres attendaient et pressaient le moment de sa chute ; les royalistes étaient organisés pour le hâter ou en profiter depuis la conspiration Mallet.

Cette conspiration est encore un mystère ; mais elle ne fut pas le coup de tête d'un prisonnier ; et, circonscrite dans l'enceinte d'une prison, elle n'était pas dans l'intérêt des Bourbons. Elle couvait depuis long-temps, et le gouvernement était averti.

Dès le mois d'août 1812, je m'étais aperçu d'une vague inquiétude, de l'espérance mal déguisée d'un changement dans le gouvernement. Des propos, en apparence extravagans, arrivaient à mon oreille ; une secrète joie brillait sur le front de gens anciennement républicains ou royalistes. Un jour mon cheval me fit cheminer auprès d'une douzaine de muletiers ; je les entendis s'entretenir du rétablissement prochain des Bourbons et de la religion catholique. Un d'eux m'ayant reconnu, loin de se taire,

me dit : Vous n'y pouvez rien, la chose est trop avancée et ne peut échouer; tout est prêt à Paris pour une révolution et dans les départemens pour la seconder. Je reconnus ces muletiers : ils appartenaient à un village fanatique et royaliste, et j'attribuai leurs discours au mauvais esprit dont cette population fut toujours animée. Cependant ils me disaient la vérité; à Nîmes, un vieillard, maire de Marseille sous la république, voyait se réunir chez lui les républicains de la contrée; sa fille, étonnée, disait : Je ne croyais pas tant d'amis à mon père. Les républicains des Cévennes s'étaient rapprochés plusieurs fois, avaient député à Marseille et à Nîmes, afin d'y recevoir l'ordre d'agir. De Toulon, un agent avait été dépêché à l'amiral anglais dans la Méditerranée pour lui demander sa coopération. Le roi d'Espagne, Charles IV, avait donné de l'argent; une apparition armée des conjurés avait eu lieu aux Aygalades, propriété de Barras; et n'étant pas appuyés, ils s'étaient dissipés. Déjà le chef provisoire du gouvernement avait été nommé : c'était un célèbre conventionnel du Midi; mais il avait refusé.

Un mois après la conversation dont j'ai parlé, une révélation verbale fut faite au procureur général : l'amour encore fut coupable de trahison.

C'était dans un village de mon arrondissement, à Mialet, au hameau d'Aigladine, berceau de la réforme religieuse en France, à Aigladine, où s'assembla le premier synode des églises protestantes, que se préparait la réforme politique. Plusieurs réunions des républicains des Cévennes y avaient eu lieu, et tous n'attendaient que l'ordre d'agir enfin, plusieurs fois vainement promis. Ils furent tous arrêtés, et l'ancien maire de Marseille disait à sa fille désolée : — Vous devriez être glorieuse de voir votre vieux père dans les fers, et donnant ses derniers jours à sa patrie.

Des révélations me furent faites aussi par un prévenu qui demandait sa grâce. Un vaste complot, auquel avait pris part un grand nombre de personnages, sénateurs, préfets, ministres, conseillers-d'état, ayant trois généraux pour chefs apparens, avait failli plusieurs fois éclater. Bernadotte le savait et devait couper la retraite à l'empereur au

premier échec qu'il éprouverait en Russie, où l'on cherchait à l'attirer de plus en plus. Ces particularités et d'autres ; à la révélation desquelles j'appelai le maire d'Alais, me parurent assez importantes pour, en même temps que je les transmettais au procureur général et en l'en prevenant, en aviser directement et de suite le grand juge, afin qu'il pût sans retard en informer l'empereur, surtout à cause de Bernadotte. La récompense de mon zèle fut une réprimande de son excellence pour lui avoir écrit. Le commissaire général de police de . . . . . fut renvoyé après avoir donné avis de la conspiration ; plus tard, ayant voulu voir moi-même si un préfet à moi désigné pour en faire partie en était instruit, je sus qu'il l'avait dénoncée. Le gouvernement était donc averti. Nous continuâmes la procédure dans mon arrondissement. Un haut fonctionnaire, chargé de la police du Midi, dit à Paris à un des juges du tribunal, en ricanant : — Eh bien ! donc, vous conspirez là-bas, vous autres. — Plus tard, après l'avortement de l'entreprise de Mallet, on l'envoya faire fusiller certains de ses complices de Marseille et de Toulon.

La cause des aptres fut jointe à celle des conjurés de mon arrondissement et renvoyée au procureur général de Nîmes. Une citation ayant été transmise à Paris pour être signifiée à un témoin important, elle ne le fut pas.

Je ne puis ici donner plus de développement à ces faits, et je les aurais tus, si la suite ne se trouvait plus particulièrement liée aux malheurs de la restauration dans le midi, dont il est plusieurs fois question dans mon poème.

Un officier du port de Toulon avait été communiquer à l'amiral anglais les projets des conspirateurs contre l'empereur et pour la république. L'amiral répondit avoir mission expresse de coopérer, après la chute de l'empire, au rétablissement des Bourbons, et le proposa; il fut refusé. Il ajouta que, du reste, il coopérerait au renversement de l'empereur et demanda que Toulon lui fût livré. Sa demande fut rejetée, et la négociation rompue; mais le gouvernement anglais avisa les Bourbons des projets venus à sa connaissance, et les Bourbons dépêchèrent en France une nuée d'agens pour tirer

parti des événemens, et faire tourner, s'il était possible, à leur profit, une conspiration républicaine. Ils s'étaient autrefois ainsi mêlés aux fédéralistes; et les braves Lyonnais, par exemple, en combattant pour la liberté, préparaient, sans le savoir, la voie aux Bourbons. Ces agens réunirent les royalistes, depuis long-temps découragés et désorganisés, arrêterent les plans à suivre selon les localités, distribuèrent les rôles, en dehors de la conspiration républicaine, partout présens pour s'emparer du succès. Voilà pourquoi les muletiers étaient instruits d'un événement probable; pourquoi, en suivant les traces de la conspiration républicaine, nous ne trouvâmes point les royalistes, qui ne marchaient pas de conserve avec elle. Au contraire, les narrateurs peuplés de l'affaire Mallet ayant rencontré certains royalistes, l'ont dite en faveur des Bourbons. Nos investigations ayant rompu la chaîne qui liait les républicains entre eux, ne portèrent aucun obstacle aux projets des royalistes, inconnus aux républicains; leur organisation resta forte et entière, et quand la France tombait sous les coups de l'étranger,

elle se montra debout et puissante. Pas une voix ne s'éleva dans le deuil général pour demander la république ou la liberté ; elles avaient été vaincues et immolées ; les partisans des Bourbons, au signal de leurs chefs, s'écrièrent de partout, réclamant, au prétendu nom de la nation, des rois au moins oubliés par elle ; et ces acclamations en faveur d'une race déchue, et ces malédictions contre les gloires nationales, ne furent ainsi, ni instantanées, ni l'expression des vœux populaires , mais l'écho des agens à la solde anglaise, des intérêts anglais. A Nîmes, le mandataire des Anglais et des Bourbons, était un gendarme nommé B...., qui, par son mariage avec une personne tenant à une ancienne famille, était connu des hommes d'autrefois ; il avait été dépêché de Londres tout exprès.

On sait comment les hommes politiques de tous les temps utilisèrent les dissensions religieuses. Les Bourbons et les Guises, véritables mécréans, comme tous les ambitieux, feignirent des convictions différentes pour arriver au même but, à régner sur la France. Les Bourbons triomphans frappèrent les

sectaires auxquels ils devaient le trône et la vie. Ils en firent un perpétuel holocauste à l'Église irritée, et à leur ingrate ignorance, qui leur faisait voir en eux des ennemis du trône et de l'autel. Les catholiques haïrent long-temps leurs frères protestans; mais la philosophie, la raison, le commerce et les arts avaient enfin adouci les mœurs, et même dans le Midi, le protestant était rentré dans la grande famille quand la révolution éclata. Le parti de l'ancien régime s'y trouva en minorité comme partout ailleurs; il convint aux Bourbons, pour le renforcer, de le changer en parti catholique, et de le ruer contre le gouvernement national, en persuadant au peuple orthodoxe qu'il défendait ses autels et sa vie contre l'hérétique. Vaincu par la nation, on lui persuada qu'il était tombé victime des protestans, puisque c'était eux qu'il avait voulu frapper en elle. En 1814, les enfans des vaincus vivaient, beaucoup d'anciens révoltés vivaient encore, vivaient plusieurs d'entre les chefs de la révolte de 1789, et le chef principal aussi, auquel nous devons la révélation authentique du rôle provocateur qu'il joua

et de l'erreur où il plongeait ses coreligionnaires lors de la rébellion armée où il les entraîna. Il ne fut pas difficile aux agents royalistes dépêchés d'Angleterre, lors de la conspiration Mallet, de renouer la trame du premier complot. Ils réveillèrent la ligue endormie, lui remirent au cœur la haine et la vengeance affaiblies par le temps, et aux mains les armes que la victoire lui avait ravies. Ils lui persuadèrent que les protestans reprenant leurs projets d'extermination nés avec la réforme, et si cruellement, mais imparfaitement exécutés en 1790, avaient résolu d'égorger enfin tous les catholiques, si l'étranger était repoussé, si les Bourbons, replacés par eux sur le trône, ne sauvaient la religion et eux avec elle.

En conséquence, à peine l'étranger eut-il touché le sol français, un bruit, honteux d'abord, s'éleva, et, grossissant, grondant, tonnant, comme les bruits de l'orage, remplit enfin Nîmes et la contrée. *Les protestans avaient résolu d'égorger les catholiques.* Ceux-ci s'éveillèrent un matin étonnés de n'avoir pas été poignardés dans leur lit; ils s'y recouchè-

rent la nuit d'après, émerveillés de ne l'avoir pas été dans la journée. Bientôt il fut constant que le préfet avait découvert cet affreux complot, dont l'exécution avait été renvoyée au triomphe de l'empereur sur les alliés. Le sang des catholiques était accordé aux protestans pour prix de leur coopération contre l'étranger. Il fallait donc que la France fût conquise, que les Bourbons remontassent sur le trône, pour que les catholiques ne fussent pas tous égorgés jusqu'au dernier. Aussi toute cette population, femmes, enfans, vieillards, éplorée, gémissante, se porta pendant de longs jours sur les pas du préfet, l'accueillait de ses acclamations de miséricorde et de bénédiction, dans les rues, au spectacle ; l'attendait, attroupée autour de son hôtel ; l'accompagnait au dehors, l'y conduisait au retour ; et à mesure que l'ennemi s'emparait de la France, joignait à ses cris de reconnaissance et d'ovation des cris de haine et de vengeance contre les protestans.

Le préfet démentit enfin sa prétendue découverte ; la faveur populaire l'abandonna, il eut part à la me-

nace et à l'outrage, comme fauteur des protestans. Pendant cet affreux bouleversement, la nouvelle de la restauration des Bourbons arriva. Les images de l'empereur furent trainées dans la fange, accompagnées de cris sanguinaires. Alors la toile du fond se leva, comme dans l'apothéose théâtrale : les auteurs de la révolte de 1790 se posèrent avec l'autre agent des Bourbons, dépêché d'Angleterre lors de la conspiration Mallet ; ils eurent soin de rappeler leurs anciens services dans une adresse où ils demandaient tout l'ancien régime. Le chef principal de cette première révolte publia plus tard un ouvrage retiré de la circulation deux ou trois jours après sa publication, mais que j'ai lu, et dont la *Bibliothèque historique* contient de fidèles extraits, dans lequel il se vante d'être venu de l'étranger à Nîmes avec la mission d'exciter les haines religieuses, d'armer une religion contre l'autre, dans l'intérêt de l'émigration.

Les catholiques, ainsi persuadés des affreux projets de leurs prétendus ennemis, étaient certes bien en droit de les menacer de justes représailles. Les me-

naces ne furent pas épargnées ; mais en 1814 elles ne pouvaient recevoir d'exécution, les rois anciens avaient été trop bien accueillis, et ne s'y fussent pas prêtés. On entretint cependant le peuple dans son erreur ; on chercha à consacrer la vérité des projets des protestans par un piège tendu au procureur-général, et qu'il évita, sans le connaître. On voulut lui faire constater, par la déposition de témoins apostés, les projets de massacre (2 bis). On éleva sous les yeux du prince, frère du roi, un témoignage authentique du forfait. Aux jours des brillantes fêtes données au comte d'Artois, un magnifique arc-de-triomphe fut érigé entre une église et un temple. Sur la face du côté de l'église était écrit le vœu d'une seule religion ; sur celle regardant le temple on lisait ces vers fameux d'Alzire ; ainsi l'église disait au temple, ainsi disait le catholique au protestant :

*Du Dieu que nous servons, connais la différence,  
Les tiens t'ont ordonné le meurtre et la vengeance,  
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,  
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.*

C'était comme la voix de Dieu criant à Cain :  
Qu'as-tu fait de ton frère ? et lui mettant au front  
le signe du fratricide, afin que nul ne le tuât.

Je me suis un peu étendu sur ces faits, parce  
qu'ils peuvent jeter quelque jour sur l'histoire con-  
temporaine ; j'ai rappelé ces circonstances, afin de  
contribuer, s'il est possible, à prévenir le retour de  
pareilles erreurs, en faisant connaître au peuple,  
instrument docile dans la main des ambitieux, com-  
bien on le trompe quand on excite ses passions,  
quand on maudit au nom du ciel. La religion n'a  
rien à voir dans les débats de la terre, le christia-  
nisme est une loi d'amour, de pardon et de charité.

La chute de la France fut pour moi comme est la  
perte d'un bon père, d'une épouse chérie, d'un fils  
unique ; ma douleur s'exprimait ouvertement et  
sans retenue ; non que je fusse l'ennemi des Bour-  
bons, au contraire, leurs malheurs m'avaient trouvé  
des larmes ; et quand ils ne régnaient pas, je l'avais  
dit ; mais, amenés par l'étranger, je ne pouvais m'atte-  
ler à leur char ; et puis, cette Charte octroyée, son ar-  
ticle 14, cette religion de l'état, toutes ces choses

et d'autres dont je faisais connaître la portée à tout ce qui voulait m'entendre, m'avaient exaspéré; j'adhérai pourtant à la déchéance, et voici ma lettre d'envoi de la délibération de mon tribunal.

« Puisse la France se reposer enfin sous la magistrature d'un roi tutélaire.

« Si trop souvent les trônes sont fondés par la force, l'équité des rois et l'amour des peuples leur assurent seuls une longue durée.

« Ce sont de vieilles vérités dont on se souvient au moins dans le malheur; les Bourbons ne les oublieront point aux jours de la prospérité: notre nouveau monarque, successeur de Louis IX et de Louis XIV, est du sang de Henri. »

Cependant, du foyer de Nîmes, la division et la haine incendièrent le département. Deux populations mêlées et jusque-là unies, se séparèrent. Les accusations d'inimitié contre les Bourbons et de félonie contre le vrai Dieu poursuivirent les protestants et s'ensuivirent les dénonciations au pouvoir temporel et la manie des conversions. Le protestant était menacé de la hache ou du couteau pour son

bonapartisme, et de l'enfer pour ses croyances. Alais fut une des villes qui marchèrent le mieux sur les traces de Nîmes, et j'en fus la première preuve.

Mon esprit a des doutes, mon cœur n'a que des sentimens. La poésie et la religion sont sœurs. Le poète est un prêtre croyant, parce que sa voix exprime son âme, et qu'il ne peut douter de lui-même. Dans les différens cultes du christianisme, expression particulière lui-même, mais plus parfaite de la pensée universelle, je n'ai vu que les divers dialectes d'un même idiôme. J'ai cherché Dieu, appuyé contre les troncs des chateigniers sous lesquels le ministre de l'Évangile annonce sa parole. Comme Diderot, j'ai cru à sa présence au moment solennel de l'élévation dans la basilique harmonieuse, au son de la cloche mélancolique; j'ai pleuré dans l'ombre du soir contre le pilier de la paroisse où quelques enfans, seuls, chantent les dernières prières du jour. J'aime les cérémonies religieuses, et pour moi ce n'est pas un spectacle vain, c'est un amour qui me bat au cœur. J'étais donc sur le passage de la

première procession extérieure de la Fête-Dieu ; dans une rue étroite, contre un mur où je rêvais, où je me livrais au sentiment intime que me paraissaient éprouver les longues lignes de fidèles passant devant moi, et que j'éprouvais en effet moi-même. Ma tête était nue, inclinée, pensive ; mes yeux à demi voilés par ma main ; car, pour mieux voir ce qu'on aime et comme on l'aime, il ne faut pas toujours le voir tout-à-fait. La procession défilait à mes côtés, et je l'imaginais plus que je ne la voyais. Une voix désharmonique retentit à mon oreille ; je reconnus celle d'un apothicaire marguillier. Adieu la poésie. *Mettez-vous à genoux, on vous y ferait mettre !* Je vis alors de quoi il s'agissait : de vieilles ou jeunes femmes endimanchées, marchant sur deux files, l'ennui au front et rien dans le cœur ; il n'y avait point d'issue pour fuir. J'aimai mieux me soumettre que de me faire remarquer, et je me mis à genoux ; mais sur un seul genou, touchant l'autre de mon front, les yeux vers la terre. Ainsi, petit, perdu entre les jambes des dévots, annihilé, j'entendais leurs pas, le bruit des en-

censoirs, des livres régulateurs heurtés ensemble en manière de cymbales, les cantiques, les tambours. Je ne voyais rien et me flattais d'être inaperçu. Cependant des voix tumultueuses grondent, les chants cessent, la procession s'arrête. Je crains une émeute, un choc entre deux partis; dans l'intention d'y remédier, je lève la tête, et c'est moi qui suis attaqué. Je suis entouré de furieux, la crosse d'un fusil est levée sur mon front, les fenêtres sont garnies de curieux, le corps en avant, cherchant à voir en vain le récalcitrant, en vain, puisqu'il n'y en avait pas; mais sur la foi des cris partis de la rue, criant aussi : *A genoux ! Faites mettre à genoux !*

Ce moment fut terrible pour moi. Quel désenchantement ! Ces bannières immobiles, ces prêtres, ces pénitens masqués, longs et blancs comme des fantômes... des hurlemens remplaçant des cantiques, la foule se portant sur moi, prête à m'écharper sans savoir pourquoi. J'éprouvai l'horreur que ressentait le huguenot poursuivi par le peuple bourreau aux matines de Paris. Ma condescendance

aussi me peinait. L'on eût passé sans rien dire, peut-être, si l'on m'avait vu debout ; cédez d'abord quelque chose à l'injustice, vous verrez ce qu'elle vous laissera : *A genoux, les deux genoux!* Un vieillard protestant, mon conducteur à la procession, et qui, derrière moi, s'était mis sur les deux genoux, craignant de n'en avoir pas assez fait, se renversa en avant, le corps allongé, les deux mains à terre, et ainsi à plat-ventre dans la boue, car il y avait de la boue ; et tremblant, laissa la procession comme passer sur son corps. Je fus tenté d'essayer de faire arrêter par la gendarmerie stationnée autour du dais celui qui me menaçait du fusil ; je me contentai de lui dire : Vous voyez que j'y suis. Quelque ordre arriva ; car les encensoirs se balancèrent de nouveau, les pénitens redressèrent leurs lanternes, les tambours battirent, le dais s'ébranla ; tous marchèrent, et la procession disparut comme un cauchemar. Depuis, mon sommeil est-il troublé par des rêves, ce sont des pénitens en procession, ou mon père mourant. La séparation entre les deux religions devenait de jour en jour plus grande ; les

sectaires se posaient partout en ennemis. Le protestant proclamait en vain son dévouement à ses rois et demandait grâce pour ses opinions religieuses. Quelques chaires de campagne retentissaient de déclamations claires et précises; celles des villes d'allusions détournées. Le peuple faisait de la théologie dans les rues. Un professeur au collège d'Alais, lors de la distribution des prix, dans un discours d'apparat, en présence de l'élite des deux cultes, invectivait contre les protestans, ressassa les calomnies vomies contre eux, depuis l'édit de François II, qui fit raser un bâtiment où les protestans, sous prétexte de prier Dieu, se vautraient nus, jusqu'à Maimbourg et un misérable nommé Soulier, auteurs de deux pitoyables histoires du calvinisme, jusqu'à l'abbé Lenfant sous Louis XVI, jusques au temps présent, et appela le châtiment sur leur tête. Il était fou; il fallait l'être pour oser, en pareille circonstance et devant cet auditoire, parler avec tant d'extravagance; il l'était, car quelques jours après, et sans qu'on lui connût aucun ennemi, et sans que les investigations les plus mi-

nutieuses, servies, certes, par les passions de l'époque, eussent fait découvrir aucun coupable, il fut trouvé noyé. Tels étaient les sentimens de haine portés aux protestans que des voix honteuses, mais pourtant entendues, osèrent accuser du crime un magistrat même; il l'aurait commis sans motif personnel d'inimitié, par esprit de protestantisme. Elles furent entendues; car je crus devoir, en rougissant d'indignation, m'enquérir particulièrement de ces bruits; et plus tard, après la seconde restauration, où tous les moyens étaient bons, on essaya de se servir officiellement de celui-là pour justifier d'autres crimes commis contre les protestans. Ce magistrat, je n'ai pas eu à m'en louer, et mon témoignage en sa faveur ne serait point suspect, s'il n'était superflu.

Il disait, lui, au contraire, avoir été plusieurs fois poursuivi, et qu'on avait noyé le professeur auquel il ressemblait, croyant le noyer lui-même. J'ai rappelé ce fait, rien ne m'ayant paru plus propre à faire connaître l'esprit du temps. Quant à moi, réputé ennemi du roi pour avoir pleuré les malheurs de la

patrie, je fus ennemi de Dieu pour n'avoir fléchi qu'un genou; on me dénonça comme tel à toutes les puissances de la terre, je le fus à celles du ciel par l'intermédiaire d'un célèbre pèlerin arrivé nouvellement de la Palestine pour tonner du haut de la chaire des missions contre les mécréans et les bonapartistes. Il est vrai que outre le zèle orthodoxe qui chauffait les fidèles contre moi, il y avait encore deux pauvres avocats sans talent: ils eurent envie de ma pauvre place; l'un était déjà vieux, et une mauvaise action est assez concevable de la part d'un être vieilli dans les désappointemens de l'envie et de la pauvreté de la bourse et du cœur; mais l'autre était jeune, m'avait été recommandé à son début; je l'avais accueilli: et comment se peut-il qu'au début de la vie, où les souillures du voisin n'ont pas dû encore salir la blanche tunique de la jeunesse, où l'avenir si vaste semble laisser un accès si facile à une noble ambition, on n'essaie pas de s'élever en honorant sa carrière avant de chercher à s'enrichir en fouillant l'or dans le fumier! Tel est le résultat des révolu-

tions qui élevant tant d'indignes, semblent rendre bons tous les moyens d'arriver. Pour exciter les masses contre moi, ils allèrent publiant que j'avais dénoncé tout le monde, juges, avocats, procureurs, et que j'avais dit..... Mon compétiteur était sensuel; il disait à chacun tout ce que la médisance ou la calomnie auraient pu débiter sur son compte, et il était heureux doublement; il jouissait en espérance du mal qu'il voulait me faire, et en effet du mal qu'il faisait déjà, et sans danger, à celui qu'il semblait servir, et dont il savourait ainsi les douleurs; ce caractère est vrai. Voyant ensuite qu'il n'avait pu me nuire comme il l'aurait voulu, il s'écriait en se frottant les mains : Je lui ai toujours fait bien de la peine. Oui, certes, il m'en fit, et pendant la première restauration, et après les Cent-Jours encore, comme on verra : n'importe, comme je l'ai dit du jacobin converti, Dieu les bénisse !

Ne faut-il pas aussi qu'il y ait des jours d'épreuve; quel mérite y aurait-il à être bon et juste, si toujours on était sur la terre, récompensé pour avoir bien fait ?

Pour faire croire à mes dénonciations contre tout ce monde, j'avais envoyé, disaient-ils, un gros paquet par la poste au chancelier ; et que pouvais-je lui envoyer, sinon des choses extraordinaires ; car un procureur du roi, dans l'ordre ordinaire de ses fonctions, ne correspond point avec le ministre ? Il est vrai : aussi mon envoi n'était pas chose commune : c'était l'œuvre de mon jeune âge, expression de mon âme aimante, l'*Éloge de Malesherbes*. Quel plus beau cadre pour le développement de tous les sentimens nobles et généreux ; il m'avait valu l'amitié de M. Dubois, secrétaire de ce grand magistrat et premier préfet du Gard ; il l'avait annoté de sa main. Je priais le chancelier, en le lui envoyant pour preuve de mes véritables principes, de le présenter au roi. Il me répondit fort sèchement que la librairie n'était pas dans ses attributions, et de m'adresser au ministre de l'intérieur. Je n'en fis rien, je n'en parlai plus. Je louais Malesherbes comme devait le faire un bon français, ami du mouvement donné à l'esprit humain par les grands écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pouvais-je être

accueilli par des hommes rétrogrades ? La haine de la restauration pour Malesherbes m'a été prouvée encore dans une autre circonstance ; Boissy-d'Anglas dut en partie à la lecture de mon ouvrage le dessein, depuis exécuté, d'écrire la vie de Malesherbes.

« Je vous ai envoyé dans le temps, me dit-il, dans une lettre du 8 octobre 1821, mon dernier volume de Malesherbes, mais je sais qu'il s'est perdu en chemin par l'infidélité de la poste. J'ai réclamé. Le départ a été prouvé ; mais je n'ai pu établir aussi bien la non arrivée. Je n'ai pas voulu essayer un second envoi qui aurait eu le même sort, et j'ai attendu une occasion qui ne s'est pas présentée. Je l'attends encore. Si vous pouvez en trouver une, mon exemplaire est à vos ordres. »

Quel gouvernement ! Se croire intéressé à ce qu'un ouvrage sur un homme comme Malesherbes, fait par Boissy-d'Anglas, reste ignoré.

Tels furent pour moi les jours de la première restauration ; d'autres eurent aussi à s'en plaindre : un magistrat du même ressort, écrivant au chance-  
lier, lui disait ou à peu près que le nouveau règne

se levait semblable au déclin de Tibère. A la bonne heure; mais la religion au moins n'était pour rien dans les hontes de Caprée et les antichambres de Séjan.

Les efforts du méchant furent sans résultat. Moi, je persistai dans mon opposition au mauvais système; ma parole croissait avec le mauvais vouloir des faux amis du prince; j'étais peut-être le seul qui s'exprimât *sans haine et sans crainte et dit toute la vérité*; mais c'était avec larmes; j'aimais ma patrie, et prévoyant sa condamnation, je jetais des cris d'angoisse et de merci. Ainsi j'étais quand arriva la nouvelle du débarquement de Napoléon. Mon cœur répéta d'abord le cri populaire avant de l'avoir entendu. Je prévis son triomphe si le premier fusil commandé contre lui refusait de tirer; mais était-il dans l'intérêt de la patrie qu'il remontât sur le trône? J'avais blâmé son abdication; avec lui nous pouvions résister et nous relever encore. J'en avais subi les funestes conséquences, la conquête; j'en voulais conserver ou acquérir les bienfaits, la liberté. Débarrassé d'un despote qui pouvait régner

malgré les lois; parce que la nation eut encore accepté la servitude sous les apparences de la gloire, pouvais-je désirer qu'on lui livrât la liberté, quand la gloire avait fui? Selon moi, Napoléon n'aurait porté de frein que sa volonté. Les Bourbons ne pouvaient au contraire se faire pardonner le malheur de leur restauration que par les bienfaits d'un gouvernement libéral, et je sentais à l'irritation de mon cœur, harmonie populaire, que s'ils tentaient de nous asservir, ils tomberaient.

Les révolutions sont dans leur but l'expression de leurs premiers auteurs, dans leur résultat celle de leur époque. En 1789, la masse populaire n'était pas en état de comprendre les intelligences avancées d'où découlèrent les lois nouvelles; aussi la révolution devait-elle échouer en tout ce que le peuple ne comprenait pas encore, et devenir irrévocable pour tout le reste. Il renversa la noblesse pour se libérer des droits féodaux, le clergé pour se soustraire à la dime. Quant à ces magnifiques utopies proclamées par l'assemblée constituante, représentation admirable, non du peuple d'alors,

mais de l'état le plus perfectionné où puisse jamais parvenir l'être humain, il n'en avait cure, et n'y entendait pas grand'chose. Cependant vers la fin, quand la république allait périr, le peuple devenait républicain : les illustrations de l'époque se pervertissaient, et le peuple s'améliorait en s'éclairant. Le pouvoir et la fortune corrompirent les uns ; la liberté relevait l'autre de son ancienne dégradation ; il commençait à comprendre enfin la révolution et la pensée de ses premiers auteurs. S'il plia si facilement sous le nouveau joug, il faut l'attribuer à ses indignes chefs, surtout à l'esprit militaire et aventureux ; notre esprit, à nous, Gaulois de Brennus, identifiés avec les soldats de César, les barbares de Clovis et d'Alaric, et qui n'étions pas alors, qui ne sommes pas encore la France nouvelle promise à l'humanité en 89.

Cet esprit militaire annula toutes les influences révolutionnaires. La nation ayant tout entière passé dans les camps, avait subi le joug de l'épée et du drapeau, et pris l'habitude de l'obéissance hiérarchique. Chaque victoire sur l'étranger avait

été une défaite du peuple. La noblesse nouvelle, sortie de la foule, avait honte de son origine trop connue et honte de son élévation si peu prévue. Pour les dissimuler à nos yeux et aux siens, elle quitta le nom de ses pères et se vêtit des habits de leurs maîtres ; mais sa grossièreté perçait à travers ceux-ci ; son origine étrange était attestée par la beauté de ses nouveaux noms, comme par son impertinence. A la place de la bonté et de la grâce parfaites de l'ancienne haute noblesse, nous eûmes la rudesse et la sottise du parvenu. Il y eut des exceptions, sans doute, et beaucoup. Nous ne fûmes plus serfs ; depuis long-temps nous avions cessé de l'être ; mais nous ne redevinmes pas bourgeois, nous fûmes *péquins*. Nos seigneurs, pour nous faire oublier qu'ils avaient été hier à côté ou au-dessous de nous, voulaient nous mettre sur la tête leur pied botté. La saturnale fut admirable. Plus tard ils firent bon marché de leur premier maître, et cela devait être : y avait-il des sermens pour eux ! La noblesse c'est, du moins en théorie, le prix de la vertu. Mais cette noblesse était démoralisée à son

origine , car sa création avait été le prix de l'oubli, de la violation des sermens, du serment fait au peuple, fait aux principes de la révolution. Une fois sur la pente, tout mouvement naturel conduit en bas. Sosie , autrefois citoyen de Thèbes, après avoir vêtu la livrée, pour savoir auquel des deux Amphytrion il devait obéir, ne chercha point à savoir lequel était le véritable roi de Thèbes, ni lequel avait reçu ses sermens ; il demanda lequel des deux donnait à manger aux chiens. Ayant donc passé du peuple à Napoléon, de celui-ci à Louis, ils devaient revenir à Napoléon avec la fortune ; mais lui livrer encore la liberté ; et quant au peuple, sa vertu même devait causer sa ruine.

Dans son abaissement il avait été sublime ; ne pouvant être encore le peuple révé par les philosophes et les sages , il sut prendre la première place parmi les peuples célèbres dans l'histoire, par le courage et le dévouement civique. Il consentit à s'atteler au char d'où ses maîtres le dominaient, parce qu'ils le précipitaient, entouré de dagues et de faux, dans les rangs ennemis ; il consentit à ser-

vir pour que la France fût reine. A ces conditions, il accepta le comité de salut public et la terreur, Bonaparte et l'empire.

Ni la Convention ni l'empire n'eussent été possibles sans la guerre. Les hauts fonctionnaires adulaient les Bourbons; lui les repoussait, non comme Bourbons, mais comme venus à la suite de l'étranger. La conséquence de leur chute semblait devoir être la réhabilitation de la France, seule pensée populaire. Rois de France, ils n'étaient pas chefs du peuple. Napoléon, ramenant les combats, lui rapportait ses chaînes sous l'aigle aux vastes ailes. Qui n'en eût chargé ses bras pour en frapper l'étranger? Napoléon régna par la paix, la cause de la liberté pouvait être gagnée contre lui, comme contre les Bourbons; mais le peuple n'eût pas voulu de ce règne; il acceptait en lui un général, non un roi. Les nouveaux grands l'eussent bien voulu, sans doute; mais lui-même en eût senti l'impossibilité. Quel ridicule! Un soldat fainéant sur le trône écorné de Louis XIV! Les rois, d'ailleurs, ne pouvaient l'admettre dans leur caste, il ne pouvait être leur

égal, ni leur inférieur, mais leur maître. Phaéton, remontant sur le char du soleil, eût encore embrasé le monde. Napoléon et la guerre ! Le mal n'était pas là, mais la guerre et la servitude, encore....

Il n'était donc pas bon que Napoléon remontât sur le pavois ; c'était aussi une invasion de la France, il la réclamait comme *sienne* ; lui aussi était légitime ; ces considérations me décidèrent. A l'étonnement général, à la honte des prétendus royalistes, hier vociférant : Les Bourbons ou la mort ! et maintenant ouvrant les naseaux pour connaître d'où vient le vent de la cuisine ; j'arborai, tandis que les autres la quittaient, la cocarde blanche ; et à une audience où la foule émerveillée se porta, j'exposai mes principes ; je louai des Bourbons ce qui était louable ; je rejetai le blâme sur les mauvais conseillers ; je fusse mort, si ma mort eût dû prévenir le retour des Bourbons, conduits par l'étranger. Mais l'étranger n'était plus là ; les Bourbons, éclairés par le malheur, se réuniraient à la nation ; entre elle et son roi allait enfin se conclure en-famille et pour le bien de tous le pacte de l'avenir.

J'allai à Nîmes attendre le dénouement. La stupeur y régnait; les mille bruits de la vie avaient cessé; la population errait, muette comme des ombres sur des ruines... Le duc d'Angoulême arriva... Ce n'étaient plus ces jours de triomphe où son père et lui firent leur première entrée dans la ville enthousiaste. Alors toute la population, reniant ses anciens dieux, traînait dans la boue, derrière le char du nouveau triomphateur, leurs images polluées, courait en licteurs dévoués en avant de la pompe triomphale, prête à frapper l'impie qui n'eût pas adoré l'astre nouveau. Comme au réveil du jour tous les bruits de la terre montent dans les airs pour rendre hommage au nouveau jour; la foule immense, accourue de la plaine, des montagnes et du rivage, de partout, saluait de ses cris d'amour, mêlés de quelques craintes pourtant, car les feux trop brillans de l'aurore, dit-on, présagent la tempête; l'apparition de ce soleil renaissant cru pour jamais éteint. La population était parée et belle comme aux fêtes de l'Eternel; c'était comme une

religion, comme un fanatisme aussi que le royalisme des Nîmois ; la ville matérielle , les murs, les rues, semblaient participer aux joies de leurs habitants. Elle venait de renverser ses ignobles murailles, d'assainir ses rues infectes, de s'entourer de superbes boulevarts , parés de verdure et de fleurs. La Rome des Gaules, l'ancienne Nîmes, réunissant ses débris, sortant de ses ruines restaurées, comme Nîmes moderne apparaissant du sein de ces honteuses constructions enfin renversées , semblèrent jumelles, revivre ensemble pour faire assister à la fois au triomphe de ces rois, issus des barbares vainqueurs des Romains, et les Romains et les barbares, et les vainqueurs et les vaincus. Les âges écoulés semblèrent renaitre pour se ranger avec le siècle nouveau sous le sceptre des Bourbons. Dans ces vastes arènes où s'exécutaient encore les jeux de Rome, où le lutteur moderne cherchait aussi à tomber avec grâce pour plaire à César, le comte d'Artois put se croire à la fois, et le fils de Louis IX, et le successeur d'Auguste. Maintenant tout avait changé ; une

autre étoile marchait au ciel, et l'on sentait qu'il en serait bientôt des Bourbons comme des dieux païens à la naissance du grand Pan.

Le duc d'Angoulême chevauchait de nouveau autour de ces mêmes boulevarts. Une grande voix sortait encore de ces vieilles arènes; mais ce n'était plus l'acclamation d'un peuple dévoué; c'était la furie du mistral se précipitant à travers les arceaux béans, et battant comme pour déraciner, par l'ordre des cieux, les vastes draperies du drapeau des lys debout sur le monument désert. De tout ce peuple dont la foule, naguère, se pressait sur ses pas, il ne revit d'abord que des troupes d'enfans courant et criant autour de son escorte, et que leurs pères, en se tenant à l'écart, semblaient désavouer. Peu à peu aux enfans se joignirent les femmes, aux femmes les hommes les moins connus, ensuite des hommes moins ignorés, et puis certains notables. A mesure que la position de Napoléon paraissait plus précaire, les habiles se montraient. Quand il fut mis au ban de l'Europe, tous les masques tombèrent, les cris de vengeance et de

mort recommencèrent contre les protestans, accusés de nouveau avec plus de force de vouloir massacrer les catholiques, d'avoir appelé Napoléon pour parvenir à leur but ; des chœurs immenses de chanteurs des deux sexes, de tous les âges, parcouraient les rues en chantant les couplets fameux :

**Nous ferons du boudin  
Du sang de Calvin, etc.**

D'autres, accroupis en rond devant la demeure du prince pour le saluer de leurs cris, chantaient en attendant sa venue, et frappaient avec rage la mesure dans leurs mains ou sur le pavé avec des sabots ou des savates.

Au milieu de ces bruits étranges, je lisais, pensif, une proclamation collée contre un mur. Un noble émigré, l'un de mes auditeurs au tribunal s'approche et me dit :

— Votre philippique et non cet imprimé devrait être sur les murs ; donnez-la moi, nous l'y met-

trons. Venez, je vous présenterai au prince, je lui ai parlé de vous ; vous serez bien accueilli.

— Non, lui dis-je ; il ne connaît pas le temps où il vit, il ne me comprendrait pas, ou si ses conseils adoptaient mon langage, ils n'adopteraient pas mes pensées. Je ne veux pas contribuer à faire naître de fausses espérances. Persécuté à cause d'eux, j'ai prouvé que je n'étais pas leur ennemi ; j'ai voulu me rallier à eux quand j'ai cru que l'intérêt de la patrie se liait au leur ; ils croiraient que je demande une récompense, je ne l'ai pas méritée, car nous ne nous entendons pas. Ce qu'ils semblent vouloir n'est pas ce que je souhaite à ma patrie. J'ai vu Nîmes ; je ne puis avoir que des pleurs pour eux et pour nous. J'attendrai en silence la décision de la France.

Hélas ! qui n'eût versé des larmes au spectacle de cette population tourmentée par les mauvaises passions. Cependant les autorités publiques ne manquaient pas de faire des proclamations où elles invitaient à la paix et à la concorde, et les lisaient par la ville pendant des promenades d'apparat où

se montraient côte à côte le prêtre et le ministre, l'ancien et le marguillier ; mais avant ou après, et même pendant ces démonstrations officielles, les cris des attroupemens démentaient les espérances que semblaient devoir donner ces exhortations des chefs de la cité. Les protestans, malgré leurs terreurs et peut-être à cause d'elles, se présentèrent avec empressement pour servir sous les drapeaux du prince ; ses conseillers les repoussaient comme indignes ou coupables. En vain ils offraient leurs personnes et leurs bourses, on les refusait ; non pas les bourses.

Tel était Nîmes, et, sous son influence, une partie du Midi. Bientôt il fut encombré de volontaires accourus de partout, et de troupes de ligne. On les dirigea sur le pont Saint-Esprit. Les Nîmois partirent sans être armés. On craignait qu'ils ne fissent usage de leurs armes dans la ville même. Un jour, le bruit de leur retour s'étant répandu, le tocsin sonna à la cathédrale, on ne sait comment ; les faubourgs firent en masse irruption dans la ville ; ils s'arrêtèrent sur les boulevarts. Le tocsin avait

cessé de sonner; l'autorité était accourue; des surveillans furent placés sur les tours pour prévenir de nouveaux appels.

Nous sommes à la fin de la première restauration; j'ai fait l'exposition du drame qui se dénoua au commencement de la seconde; en l'écrivant j'ai refoulé dans ma plume mille détails intéressans. Après avoir adouci des tableaux dessinés avec beaucoup de réserve, j'ai encore passé l'éponge par dessus. Comme auteur, je n'y ai pas gagné; je surmonte un reste d'amour-propre; je serai encore plus décoloré; je vais cesser de peindre tout ce qui n'aura pas à moi de rapport direct, et même, pour ce qui me concerne, je serai aussi succinct que possible, et, je le répète, mon intérêt d'auteur me dirait le contraire, car comment plaire au lecteur si l'on s'interdit tout développement.

Nourri de douces utopies, de vierges pensées, si cruellement démenties ou détrompées par mes contemporains, ma plume, plus pittoresque peut-être que ses devancières, parce que j'ai souffert dans tous les objets de mes affections et que je sens vivement,

dépasserait vraisemblablement le seul but où j'aspire : je voudrais inspirer à mon pays l'horreur des crimes dont sont toujours accompagnées les discordes civiles et religieuses ; on m'accuserait de perpétuer les haines en peignant leurs résultats dans toute leur abomination .. Silence donc, ma plume ! Mais vous, mes compatriotes, ouvrez les yeux ; ne formez plus au sein de la France comme une peuplade étrangère ; soyez Français seulement, soyez de votre siècle ; meurent parmi vous ces mœurs, ces erreurs d'un autre âge, d'une société qui partout ailleurs a cessé d'être... Quelle ville est plus noble et pourrait être plus fortunée que Nîmes ! Elle date des temps fabuleux ; elle se lie aux souvenirs de l'Égypte et de la Grèce ; soumise comme toutes les villes par les vainqueurs du monde, ils la chérissent entre toutes, la subjuguèrent pour la rendre triomphante ; ils l'élevèrent à côté de la ville impériale, car ils l'adoptèrent, car vos aïeux étaient comme citoyens romains : et depuis, malgré ses désastres toujours renouvelés, elle s'est toujours agrandie et fortifiée, et plus riche toujours, elle s'est

placée au rang des plus industrieuses et des plus florissantes. Où des champs plus fertiles? où de plus beaux jours? à quelles destinées ne peut-elle pas s'élever si vous le voulez? et pour l'y conduire, que faut-il? Ce qu'il faut pour votre bonheur à tous : pardon et oubli.

Vous, pères de la génération nouvelle, qui croyez avoir à vous plaindre, qui que vous soyez, pardonnez. Vous, enfans, qui n'êtes pas encore entrés dans la mêlée, que les erreurs héréditaires s'arrêtent en avant de vous... oubliez les querelles des temps qui ne sont plus, d'un intérêt qui n'existe plus. Peut-il jamais être question encore de catholicisme ou de protestantisme? existe-t-il une lutte? y a-t-il un principe à conquérir ou à défendre? Tout est fini; *liberté pour tous, égalité de droits*, et d'ailleurs, ouvrez l'histoire, cette vérité vous sera prouvée; vos pères ne furent, vous ne seriez vous-mêmes que les instrumens, les victimes d'une cause qui n'est pas la vôtre; la religion est pour consoler la terre et non pour la troubler. Quand Dieu vint sur la terre revêtant votre apparence mortelle, il y vint

pour le salut de tous. Si vous êtes chrétiens, vous devez être miséricordieux et bienveillans ; si vous êtes Français, toutes vos haines doivent être sacrifiées à la patrie ; si vous êtes hommes doués d'une raison saine, elles doivent l'être au bonheur de votre avenir, au bonheur de vos enfans ; pardonnez et aimez.

La France ayant accepté le nouvel ordre de choses, je cherchai à lui rallier toutes les volontés en faisant naître, en prolongeant l'enthousiasme autant qu'il était en moi. Les chants populaires ont une grande influence sur les masses ; j'exprimais mes désirs dans quelques strophes ; en voici deux : je prévoyais la guerre, j'appelais aux armes ; je craignais une réaction locale, j'exhortais à la paix et à l'union.

L'aigle encor plane dans la nue

Et descend aux murs de Lyon,

Un long cri d'amour le salue :

*Vive à jamais Napoléon !*

Ce grand nom, du Rhône à la Loire,

Retentit plus puissant toujours,

Et Paris revoit sur ses tours

Flotter l'étendard de la gloire.

Dieu protège la France, il guidera nos pas,

Vous à la patrie et nos cœurs et nos bras.

A la France éternelle vie ;  
 En son nom donnons-nous la main  
 Toute main française est amie,  
 Repoussons le fer inhumain.  
 Mais si les rois osaient encore  
 Troubler le repos des guerriers,  
 Tenter de flétrir nos lauriers,  
 Toucher au drapeau tricolore :  
 Aux armes , citoyens , etc.

Je retournai à Alais. J'avais été le seul dont la voix eût osé publiquement s'élever contre le système renversé. Mille et mille protestaient maintenant d'une plus grande antipathie, et je fus tout étonné de me trouver presque classé, après la victoire, au nombre des vaincus, par la redondance de ces voix jadis silencieuses et maintenant plus fortes que la mienne. Le courage est facile après la victoire ! Mais les royalistes eux-mêmes étaient provocateurs et menaçans. Un jour une collision sanglante allait s'engager entre les deux partis ; je me jetai entre les deux, et je crois avoir contribué pour beaucoup à la paix publique ; je fis semblant d'ignorer beaucoup de sottes paroles du parti vaincu ; il faut pardonner quelque chose au dépit ;

à quoi avait-il tenu qu'ils ne fussent, eux, le bon parti? A la fortune. J'essayai de les ramener en leur prouvant ainsi la bonté d'une cause dont les ministres savaient être justes envers ses ennemis; je pris la ferme résolution de ne tolérer contre eux aucune vexation. Ayant appris que des volontaires royaux se plaignaient d'avoir été outragés à Euzet, n'ayant reçu aucun procès-verbal, je m'enquis auprès de l'autorité civile, elle dénia. Je parlai aux chefs de cette troupe; je les pressai de me porter plainte, ils refusèrent; je les conjurai alors de me donner des indications, promettant d'agir de moi-même; ils ne voulurent pas. Enfin, pendant la seconde restauration, fatigué de la répétition des mêmes vagues accusations, je requis le juge-d'instruction d'informer, et cette procédure, suivie par mon remplaçant, dont certes le zèle ne peut être douteux, ne produisit rien à la charge des habitans d'Euzet, m'a-t-on assuré: j'ai dit cela pour répondre aux calomnies répétées par de nombreux imprimés, par un livre surtout, écrit avec beaucoup de prétention et d'assurance.

On tenta de ressusciter le camp de Jalès. Des insurrections éclatèrent sur différens points à la fois, des rassemblemens armés parcouraient le pays, des maires voulaient faire marcher leur garde nationale contre eux. J'eus beaucoup de peine à obtenir de l'un d'eux de ne pas faire feu sur ces attroupemens. Des prêtres, un surtout, dans une commune où les deux religions étaient en présence, tenaient des discours incendiaires. Je me décidai à payer de ma personne. Je décernai des mandats contre les prévenus; les uns je les remis à un huissier royaliste, ils furent avertis; je l'avais prévu, ils se cachèrent; la peur les emprisonna mieux que les geôliers; les autres, je les confiai à la gendarmerie; elle arrêta les inculpés. Mais j'arrivais au moment de l'arrestation; je les interrogeais; je les mettais en liberté provisoire sur leur parole de rester tranquilles; je leur épargnais ainsi d'être traduits à Alais, les menottes aux mains; ils m'en surent gré, eux, leurs familles, leurs partisans. L'ordre renaquit et ne fut plus troublé. Ainsi je parcourus mon arrondissement avec la gendarmerie et le commandant mili-

taire, et à mes frais, tempérant par mes discours ce que cet appareil avait de menaçant, et prouvant aussi que la répression suivrait le crime. Je fus compris et obéi. J'avais agi de moi-même : le gouvernement fut instruit de mes démarches par la gendarmerie, et m'approuva. La plupart de mes dénonciateurs pendant la restauration me furent dénoncés ; je leur fis dire de rester en paix et je les y laissai. Cependant le commissaire extraordinaire de l'empereur envoya un officier supérieur pour rechercher les coupables ; celui-ci me demanda les pièces de la procédure commencée, dans l'intention de les remettre à une commission militaire à établir à Alais ; je les refusai : Jamais, lui dis-je, je ne viendrai en aide à un tribunal d'exception. Il instrumenta lui-même ; il détruisait le bien fait par moi. La terreur et la discorde marchaient avec lui. Après les Cent-Jours, la population fit irruption contre lui ; il fut blessé et faillit perdre la vie. Mon refus me fit dénoncer comme royaliste, et sans le secrétaire du commissaire de l'empereur, jeune homme de cœur et de talent et patriote chaud, l'aimable

Laurens, trop tôt enlevé aux lettres et à la patrie ; moi, poursuivi pendant le triomphe des Bourbons comme leur implacable ennemi, parce que j'exprimais librement de généreuses et patriotiques pensées, j'allais être puni comme leur ami après leur chute, parce que je cherchais à rattacher les citoyens au gouvernement nouveau, en leur prêtant l'appui de la justice et d'un patriotisme éclairé. Ainsi dénoncé et poursuivi par des gens qui se taisaient dans le danger, à d'autres personnages qui caressaient l'idole quand j'osais lui reprocher ses imperfections. Je persistai dans mes voies.

La guerre allait recommencer.

La Victoire en chantant revient sous nos bannières,  
 Le fer vengeur arme nos bras  
 Dressez-vous dans les airs, allez, aigles altière ,  
 Guidez-nous aux derniers combats.  
 Venez, Cosaques et Tartares ,  
 Rois de l'Orient et du Nord ,  
 Le cercueil attend les barbares ,  
 Les Français sont debout encor .  
 « La Patrie aux camps nous appelle ,  
 « Sachons vaincre ou sachons mourir, etc. »

C'est une strophe d'une scène lyrique chantée au théâtre. Je fus actif contre la désertion. Je faisais usage, comme homme et comme fonctionnaire, de tous mes moyens pour grossir le nombre des défenseurs de la patrie. — Hélas ! je prévis bientôt sa ruine.

A cette époque, une irrésolution, une médiocrité déplorables apparaissent partout. Tous les acteurs sont dans une fausse position, ils ont deux intérêts contraires : battre les Bourbons, se faire pardonner par les Bourbons. Ils n'osaient, dans la crainte que la victoire ne leur échappât malgré tous leurs efforts, faire, pour l'obtenir, tout ce qu'ils auraient pu faire. En servant l'empereur, ils se sentaient rebelles envers le maître légitime ; car les maximes de la légitimité et du droit divin troublaient leur intelligence, et ils voulaient trouver un jour, dans la faiblesse et l'indécision de leur conduite, des preuves de leur amour pour le roi, et faire considérer leur rébellion comme le résultat de la contrainte. Le chef suprême manque aussi de franchise et de résolution ; il est fatigué ; il s'asseyait. Ce moment

de halte perdit tout. Pourquoi feint-il d'attendre l'impératrice et de croire à la paix ? Il donna de fausses espérances, et la vérité produisit le découragement ; il fallait annoncer la guerre, et la guerre sans alliés, la guerre comme jadis, la guerre du peuple, du lion attaqué dans son antre, et se jetant, couvert des dards lancés contre lui, suivi de sa famille, sur la foule épouvantée de ses ennemis. Mais il fallait appeler le peuple, la grande famille, aux armes, et le lion avait peur de ses enfans. Les députés aussi : quel aveuglement ! Au lieu de fortifier l'empereur de leur dévouement quand Waterloo l'a ébranlé, ils jettent à bas la colonne qui soutient l'édifice. Ils se mettent pendant la tempête sous la bavette d'un enfant. Que ne marchaient-ils à l'ennemi avec Napoléon et le peuple ? Avec le peuple, Napoléon, ou d'autres après lui, auraient repoussé l'invasion ; il y a toujours parmi le peuple des hommes qui sont grands parce qu'il les élève sur ses épaules, des hommes qui le conduisent dans la voie la plus noble, parce qu'il les pousse devant ; qui sont les plus éloquents, parce qu'il les

inspire. Mirabeau, employant son immense talent contre lui, eût été un médiocre orateur, comme le furent ses antagonistes. Les membres de la Convention n'étaient pas au-dessus des membres des autres assemblées; les généraux de la république n'étaient pas plus habiles que ceux des rois; ils exécutèrent pourtant de plus grandes choses. Ceux de ces hommes qui survécurent au règne populaire s'éclipsèrent pendant l'empire; ils ne furent plus rien : l'esprit du peuple s'était retiré d'eux. Comme Bossuet l'a dit de Dieu : *Le peuple seul est grand !* Le peuple se fût sauvé.

Le drapeau blanc flottait à Alais; les trois couleurs se voyaient encore à Nîmes; dans la ville bonapartiste, le nom de Louis XVIII était en vénération; à Alais royaliste, c'était un débordement d'injures et d'outrages; il était un jacobin, un misérable; on y parlait de le chasser, de partager la France en quatre royaumes gouvernés par les princes, sous le patronage de la noblesse et du clergé.

A Alais, le rappel du drapeau blanc précipita la foule dans la demeure du sous-préfet, honnête et

digne fonctionnaire ; il échappa par les fenêtres du jardin, laissant sa perruque derrière lui ; on la promena dans les rues au bout d'une baïonnette. La place fut ainsi vacante, et les commissaires du prince y nommèrent ; ils nommèrent aussi à la mienne ; mais j'étais là, et je ne m'en allai pas ; il n'y eut pas sans doute moyen d'ameuter le peuple contre moi, car personne ne m'attaqua, nul ne se permit la plus légère insulte. J'ose ici me rendre ce témoignage ; et qui pourrait m'en blâmer ? C'est la seule récompense de ma vie publique ; j'ai été un bon magistrat, un magistrat équitable : mes anciens justiciables vivent encore, je parle devant eux. J'avais pour ennemis quelques gens d'affaires, et je m'en vante, et les prétendants à mes dépouilles. Ma place ne pouvait donc être enlevée par l'émeute ; mais il y avait d'autres moyens pour lesquels suffisaient les volontés intéressées.

Voyant que je restais à mon poste, et bien persuadés qu'avec moi des crimes impunis, ou du moins sans entraîner de poursuites, n'étaient pas possibles, les chefs donnèrent leurs ordres, et le com-

mandant de la place me fit arrêter et conduire devant lui ; il m'enleva mes papiers, entre autres, ceux de la procédure criminelle si bénévolement instruite par moi pendant les Cent-Jours, lors de ma tournée dans l'arrondissement. Ces papiers leur firent connaître les dénonciateurs des royalistes, et ils se vengèrent à leur manière.

Les crimes de 1815 ont retenti partout ; mais on n'avait pas dit encore qu'un premier magistrat avait été, non pas assommé, c'eût été en harmonie avec l'époque, mais arrêté par un commandant de place, obéissant à une autorité gouvernementale, dans la ville même où ce magistrat représente le roi. Ce commandant se croyait si bien dans son droit, qu'il me fit un reçu de ces papiers :

« Je soussigné, dit-il, commandant de la place  
« d'Alais, déclare, sur les ordres qui m'ont été don-  
« nés, avoir retiré des mains de.... les pièces de  
« la procédure.... dont décharge. »

Il me donnait ainsi une preuve irréfragable de son crime ; mais s'il m'eût fait traduire à Nîmes, un crime plus grand l'aurait enlevée ; il en avait l'or-

dre, m'assura-t-il ; j'aurais été assassiné en avant de ses murs.

— Vous n'êtes plus procureur du roi, me dit-il ; les commissaires du prince vous ont destitué.

— Ils ne sont pas assez insensés pour l'avoir osé.

— Comment donc ! mais vous n'êtes pas le seul, et votre procureur-général est destitué comme vous. Vous devez avoir reçu leur arrêté ? N... vous remplace... Laissez-le siéger, je vous rends la liberté ; quittez Alais.

— J'y resterai, lui répondis-je, libre ou prisonnier ; mais, quoi qu'il en soit, procureur du roi. Je vais crier dans la rue l'ordre de vous arrêter vous-même ; il parviendra aux communes où le roi règne encore. Vous ne pourrez me faire taire qu'en me faisant assassiner ; mais à Alais on n'assassine pas ; vous pouvez me faire conduire à Nîmes, et là je périrai ; mais un jour vous en rendrez compte aux hommes ; si les hommes vous absolvent, Dieu vous absoudra-t-il ? Et vous-même, où laveriez-vous vos mains teintes du sang innocent ?

Il réfléchit, et en me disant : Je vais prendre de

nouveaux ordres, il me fit mettre en liberté. L'ordre de m'arrêter avait été expédié de Nîmes, à la suite des assassinats du 1<sup>er</sup> août; le 2 de ce mois, jour fameux où, conséquence des crimes de la veille, des proclamations annoncèrent la punition des *coupables*. Par coupables on entendait, non les assassins, mais leurs victimes et les proscrits : où le général du département forma le conseil de guerre qui, conformément à cette jurisprudence nouvelle, teignit la place publique du sang du pauvre officier étranger, et ce même jour, ce même général avait signé mon arrestation. Mon cadre m'empêche d'entrer dans des détails et ôte tout intérêt à mon récit.

Le soir du jour de mon arrestation, je vis mon prétendu remplaçant, rasant les murs, sous l'ombre des auvents et de la nuit, s'en aller furtivement, sa valise sur l'épaule, joindre sur la route la voiture de Nîmes; à la moralité du courrier, je jugeai de la nature des dépêches, je pensai que je devais m'absenter quelques jours, même dans l'intérêt public, pour épargner un crime à mes ennemis, à ceux de la patrie, car c'étaient les mêmes; je donnai l'ordre

à un valet d'écurie de m'amener; avant le lever du jour, un cheval devant ma porte; je voulais partir pour *La Font*; mais il vint tard; le jour nouveau brillait à l'horizon pur et sans nuage; je me trouvai le cœur pur et calme comme lui, puis le *laisser-aller* qui a tant influencé ma vie... Rien ne me dit de m'en aller, je suis ici, j'y reste; c'est moins de peine que de partir; arrivera ce que Dieu veut. — Vous êtes un paresseux! dis-je au valet; je ne pars plus, retirez-vous.

J'avais autrefois bien accueilli le nouveau sous-préfet, ancien émigré; j'avais moi-même, une nuit de voyage, été son hôte. Dans la journée, un avoué brave et honnête jeune homme; volontaire décoré des troupes du duc d'Angoulême et de l'intimité du sous-préfet, vint me dire : On a demandé de nouveaux ordres; si l'on persiste à vouloir vous faire arrêter, je serai prévenu et je vous préviendrai; c'est convenu; soyez tranquille. La nuit suivante je dormais en paix, on heurte violemment à ma porte, je cours à ma fenêtre. — Vous m'avez traité hier de paresseux, eh bien! voilà le cheval, il n'est

pas trois heures. — Mais je ne pars pas... ramenez-le. — Il laisse le cheval dans la rue et s'éloigne en grognant... *moi un paresseux!* Force me fut de descendre pour mettre le cheval en sûreté; quand je fus près de lui, l'envie me prit d'aller faire un galop dans la belle prairie d'Aleis; arrivé là, je pensai bien faire de pousser jusqu'à Anduze, où s'étaient réfugiés grand nombre des proscrits de Nîmes et d'Uzès; ma présence y pouvait être utile; et d'Anduze, le désir de voir mon vieux père, me conduisit jusqu'à La Font, d'où je pouvais être de retour le même jour. Au bout de l'avenue, mes parens et un étranger s'écrient et m'entourent; ils me donnent plusieurs lettres, et je lis «qu'il est heureux que vous soyez parti; vous auriez été arrêté; je ne puis revenir de ma frayeur. Madame..... pleure, mademoiselle..... sanglote; je ne pleure pas, je ne puis; N... fond en larmes; elle n'a pas le courage d'aller entendre un *Te Deum* qu'on chante en ce moment.

« Vos ennemis l'ont emporté; ils vous ont enlevé la place que vous occupiez pour le bonheur de ceux qui n'avaient, auprès de la *justice*, d'autre recom-

mandation que l'équité; mais ce qu'ils n'ont pu vous enlever, c'est l'estime des personnes qui ont su vous apprécier, qui connaissent votre belle âme. Puissent les persécutions dont vous êtes l'objet, tourner à la honte de ceux qui les ont appelées sur votre tête. Nous vivons sous un monarque qui brille de la double majesté du trône et du malheur. Un jour viendra peut-être où, comme Henri IV, il pourra s'occuper par lui-même des besoins de ses peuples, et leur rendre cette justice sévère après laquelle ils aspirent; alors on ne verra point le calomniateur se parer avec orgueil de la dépouille de sa victime, et les hommes seront traités selon leurs mérites.

« Maintenant vous êtes, suivant l'expression des livres saints, *sicut passer solitarius sub tecto*. Profitez-en pour vous livrer à des occupations littéraires. Les muses vous offriront des jouissances plus pures que celles que vous trouviez auprès de vos collègues, on ne peut vous ôter l'indépendance de l'homme de lettres. Chantez les maux qui sont le partage des enfans de la terre, et si vous trouvez

ces tableaux trop sombres , placez-y la reconnaissance de mon jeune hôte (\*) qui , à la nouvelle des dangers qui vous menaçaient , se présenta pour voler à votre secours. Ainsi , jadis les filles de Jérusalem essuyèrent les larmes de l'Homme-Dieu traîné au dernier supplice par une foule ameutée. »

Une dame , d'un mérite peu commun , écrivit la première lettre ; elle et les trois dont elle parle sont mortes , que le ciel les récompense pour le bien qu'elles me firent par leurs larmes , dans cette époque d'angoisses et de malheur ! Rien n'est doux comme la compassion d'une femme ! l'autre est d'un homme sorti de l'École Polytechnique , cette pépinière de nobles cœurs et d'esprits élevés ; alors remplissant des fonctions scientifiques à Alais. S'il vit , si ces lignes arrivent jusques à lui , il lui plaira sans doute d'y trouver , à côté de ses belles pensées si heureusement exprimées , ce souvenir de ma reconnaissance. Ainsi , je trouvai quelques consolations dans de nobles sympathies , et je le dis aussi

\* Volontaire du duc d'Angoulême , qui dans les Cent-Jours avait trouvé en moi l'appui de la justice.

pour en venir à vous, aimable et bon *Dorisy* (\*), et je vous nomme, non seulement parce que votre amitié m'honore, mais parce que nous ne nous sommes point perdus de vue, malgré le temps et l'absence, et que ce petit volume sera mis sous vos yeux. A quoi tiennent les destinées d'un homme? Sans la susceptibilité d'un valet d'écurie, j'étais égorgé. Des *miquelets*, ainsi les nommait-on, étaient arrivés de Nîmes; et de cette manière disparaissait l'engagement de me prévenir, avaient forcé ma porte en s'écriant : Nous lui ferons faire à Nîmes une nouvelle édition de son poème de *la Mélancolie*; dans cette ville, le bruit courait parmi les gens d'action, j'en avais été prévenu, que moi j'avais fait arrêter le prince au pont de la Drôme; autant j'eusse mérité l'accusation d'avoir pris la lune une nuit d'orage; mais le moyen était bon, et ma place eût été certainement vacante.

Avec quel plaisir je m'assis encore, échappé miraculeusement de la tempête, au foyer domestique!

\* L'un des citoyens les plus distingués de la ville de Beaune.

Montagnes enrichies à la fois par l'olive et la châtaigne, par la laine et la soie; prairies où de si belles eaux baignent tant de fleurs et de fruits divers, *ô La Font!* alors le séjour de toute la bonté, de tout l'amour pour le prochain que puisse renfermer un cœur d'homme, car mon père, passé au creuset de cent années de vie et trouvé sans tache, y vivait encore, admirable de force intellectuelle; *ô La Font*, quels contrastes vous faisiez aux contrées voisines! Du haut de la montagne nous apercevions les remparts de Montpellier, agité et souffrant; nous signalions la place où dans l'enfoncement des plaines, derrière les monts, Nîmes... Mais le bruit de ces douleurs eût expiré sans arriver jusqu'à nous, si les mères, l'enfant au sein, les vieillards aux pas lents, mais hâtés par le glaive ennemi, n'étaient venus nous les dire. Les villes, les hameaux des Cévennes étaient encombrés de fugitifs du Bas-Languedoc, surtout de Nîmes et d'Uzès. Chaque ferme avait ses hôtes éplorés, racontant d'horribles événements; et le Cévenot visitant ses armes, rouvrait, dans les rochers ou sous ses toits, les anciens refuges souterrains où ses pères cachaient

autrefois devant les pas des bourreaux et des sbires, les blés de leurs guérets, et l'impuissance des vieillards et des enfans. A La Font aussi la *Cache des Camisards* fut restaurée. Presque tous ces fugitifs étaient protestans; leur crime c'était leur religion, ils souffraient à cause d'elle; ils étaient venus, couverts du riche deuil tissu par les arts, ou, parure plus éloquente, des simples vêtemens voilant à demi les nudités de la misère, pleurant leurs toits dévastés, leurs parens immolés, s'abriter aux rochers des Cévennes. Ils priaient sous les chênes à l'ombre desquels leurs aïeux, chargés des mêmes douleurs et fuyant la même infortune, étaient venus prier. J'ai, dans ces mauvais jours, entouré avec eux dans le désert, la chaire portative, ceinte d'une simple serge noire, d'où la voix du ministre, comme autrefois sous Charles IX, rappelait aux proscrits les souffrances du *juste* et faisait des vœux pour le roi.

Au bout de quelques jours, après avoir annoncé au préfet la cause de mon absence et mon retour (l'autorité judiciaire supérieure n'était pas plus puissante que moi), je retournai à Alais; on fut

aussi étonné de m'y revoir que moi de ce que j'y vis. Mon logement était occupé par des Autrichiens, placés par ordre, et je ne pus les faire déloger. Je me trouvai campé dans la rue, et non seulement on n'osait me recevoir, mais mon abord seul épouvantait; moins vous pourtant, nobles femmes qui avez cessé de vivre et qui, pour m'appuyer, au moins aviez des pleurs ! Je trouvai enfin asile dans le gale-tas d'une auberge, et de là je me mis à regarder ce qui se passait. Mon substitut n'avait reçu ni plaintes, ni procès-verbaux, et pourtant six pères de famille, enlevés parce que la bande des *Quatre-tailloux* les avaient trouvés sous ses pas, avaient été fusillés en place publique à Uzès et à la lumière du soleil. Un maire des Cent-Jours avait été tué, des vols et des pillages avaient été commis à main armée; l'affaire de *Ners* avait eu lieu, *Trestaillons* et *Quatre-tailloux*, accourus de Nîmes et d'Uzès, avaient manœuvré dans l'arrondissement. Les prisons regorgeaient de malheureux, et les malheureux m'invoquaient; j'avais prévenu leurs vœux; impuissant moi-même, je demandai leur mise en liberté à l'au-

torité administrative, je transcris sa réponse ; il s'agissait de misérables arrêtés sans motifs, et du nombre, non de ceux *qui persécutaient*, mais qui *étaient persécutés* ; je n'ai voulu employer que ces termes :

« Je ne me prêterai à l'élargissement d'aucun  
« prévenu par la raison que , *quoique ne les présumant pas coupables*, ils peuvent servir à découvrir le fil des attentats qui doivent être punis  
« exemplairement ; ils seront donc détenus par  
« mesure de haute police jusqu'à nouvel ordre. ».

J'assignai devant moi les maires, les officiers de police, et je les forçai, par voie d'interrogatoire, de me dire la vérité, du moins en partie. Je dénonçai les crimes et les coupables au juge-d'instruction, et j'allais en avant ; mais nul n'obéissait à l'organe des lois. Cependant on s'inquiéta de mes actes : il restait un moyen d'y mettre un terme. Je l'ai dit, la population d'Alais est morale, et nul n'avait à s'y plaindre de moi ; mais les bandes fanatiques du nord de l'arrondissement auxquelles, leur étant inconnu, on pouvait me dépeindre comme on voulait, occupaient la ville. Parmi elles figu-

rait un soldat de la vieille garde, mais déserteur, et que j'avais fait, je crois, arrêter ou rejoindre comme tel pendant les Cent-Jours, et voisin d'habitation, pour tout dire, de mon prétendu remplaçant. Un soir, bien tard, me retirant du parquet, passant sur la place publique cernée par ces étrangers, un hurra terrible s'élève, et je suis enveloppé; un sabre effleure ma poitrine; je l'ai détourné du bras; je reconnais mon déserteur, et, feignant de lui croire un dessein plus honnête : — « Vous voulez vous battre, mon brave, je vais vous rendre raison; donnez-moi un sabre... *un sabre!* » et j'en cherchais un autour de moi. Le coup que me portait de nouveau le déserteur resta suspendu; ce nom de brave l'étonna; ma bonne opinion de lui agit sur lui-même, et puis le duel était un moyen aussi sûr; il me chercha un sabre autour de lui; cependant un citoyen d'Alais passa entre moi et le déserteur, me poussa soudain par les épaules à travers la bande ameutée, la sépara en m'y suivant, l'arrêta un moment quand j'en fus sorti, et pendant que je me perdais parmi les passans dans la rue, la bande

courut après moi, et ne me connaissant pas, ne me retrouva plus. Un officier des volontaires du duc d'Angoulême pendant les Cent-Jours vint me conseiller de quitter la ville : Vous périrez, me dit-il, d'une manière ou d'autre ; ce qui a manqué aujourd'hui réussira demain ; Alais est plein d'étrangers.

J'aurais sacrifié ma vie à l'accomplissement de mes devoirs ; mais ma mort n'eût pas même donné l'éveil au gouvernement ; elle eût passé pour le fait d'une querelle particulière, et puis, dans l'impuissance d'agir, personne ne m'écoutant, n'ayant ni huissiers, ni gendarmes, ni juges ; aucun crime ne m'étant signalé, ma présence silencieuse eût comme attesté le bon ordre. Certes, il valait mieux fuir que sembler consentir au crime. Je m'écriai : *Si le roi le savait !* et je me résolus d'aller à Paris *parler au roi*. Le procureur-général, *M. Cavalier* encore, m'accorda un congé. Hélas ! lui-même avait écrit ces lignes au ministre : « Je m'attends « à tout moment à être massacré. Je mourrai cou-  
« vert de ma robe, afin que l'on sache bien que  
« c'est le magistrat qu'on a tué, et je suis tenté

« de souhaiter que l'on me tue pour que ce  
« grand crime mette enfin hors de doute les vérités  
« que je vous fais connaître, et décide le gouver-  
« nement à prendre les mesures nécessaires. »

J'étais parti de La Font. Des réfugiés s'y étaient réunis pour arrêter un itinéraire qui me fit éviter Alais, Uzès et Nîmes. Mais près de *Ners*, des torrens tombèrent, le Gardon se trouva horriblement grossi, le passage impossible. Il fallut entrer à l'auberge; un régiment royal de l'époque venait de passer; je me trouvais à table avec les principaux agitateurs envers lesquels je m'étais montré si facile, tout en les faisant arrêter, lors de ma tournée des Cent-Jours. Ils pouvaient me faire bien du mal, pourtant ils ne m'en firent pas; mais leur front était chargé de nuages. Heureusement, peut-être, un inconnu me dit tout bas : Ce n'est pas votre place, et sortit. Il rentra avec un autre inconnu, et ils m'emmenèrent avec mon domestique (nos chevaux y étaient déjà) dans une habitation où, pendant trois jours, l'hospitalité nous fut donnée avec tout le luxe et l'aisance des bons cœurs. Braves gens...

que je puisse vous le rendre un jour ! mais dans de plus heureuses circonstances. Nous repartîmes , et nous nous enfonçâmes dans ces *garigues rases*, ces bois rocailleux et rabougris, ces steppes désertes qui séparent Alais, Uzès et Nîmes. Nous nous égarâmes et nous tombâmes en vue d'Uzès, dont l'aspect triste au milieu de cette plage nue, m'apparaissant comme au milieu de ces voix de douleur qui m'en avaient tant parlé, me fit mal au cœur. Enfin, au milieu de la nuit, nous arrivâmes à Bagnols, où nous reçûmes la visite de la gendarmerie épurée ; nous délogeâmes. Passons vite le Rhône ; laissons derrière nous ces figures et ces espérances du moyen-âge ; triste âge, quoi qu'on en dise, car je l'ai vu ; ces bruits de la ligue ressuscitée, cette race comme sortie tout-à-coup des tombeaux avec toutes ses habitudes d'autrefois.

Au Saint-Esprit, je fus joint par un ami qui, le soir de son retour chez nous, avait été emprisonné parce qu'il arrivait de Paris, et avait été emprisonné avec son vieux père, quoiqu'il n'arrivât de nulle part. Ensuite ils avaient payé rançon, et la

prison s'était rouverte. Rançon, double rançon, c'était dans nos Cévennes tout ce que les fidèles pouvaient faire pour le salut du trône et de l'autel. Après le pont, je m'écriai dans la joie de mon âme, *France ! France !* et loin, plus loin... une force irrésistible me fit mettre tout-à-coup la tête à la portière et porter mes regards vers une fenêtre au-dessus dans la rue ; une autre tête se baissait en même temps de la fenêtre vers la portière. *C'est lui !!!* C'était elle. Je ne savais pas qu'elle pût être là ; elle ignorait mon voyage. Expliquez-moi ces actions sympathiques. Elle avait été entraînée comme je l'avais été. J'abrège, et je suis à Paris.

Avec quelle douleur je parcourus la capitale ! Aux lieux où mes jeunes années avaient salué les trophées conquis par nos armes, je vis les baraques des Russes vainqueurs. Le Musée était vide, et je ne vis plus sur le fronton du Louvre ce vers prophétique :

Les arts cherchent la terre où croissent les lauriers.

Ney disputait sa vie à l'échafaud , mais Wellington était maréchal de France.

Je retrouvai à Paris beaucoup d'agitateurs de nos malheureuses contrées. J'y courus d'assez grands dangers, souvent attaqué dans les rues par des inconnus auxquels on me signalait comme un ennemi dont la perte importait au salut de la dynastie.

*Je n'avais mérité ni cet excès d'honneur, ni cette indignité*, car je n'étais pas l'ennemi des Bourbons. Seulement j'aimais ma patrie avant tout , et j'avais cherché à les faire aimer eux-mêmes , en rendant en leur nom bonne et impartiale justice. Une autre espèce de gens encombraient Paris , c'étaient des réfugiés comme moi , mais dont la présence au centre du gouvernement était plus préjudiciable qu'utile à leurs frères malheureux. Ils vous donnaient un démenti lorsque vous les citiez en exemple de l'infortune des protestans. Eux n'avaient eu rien à souffrir, parce qu'ils étaient royalistes , car les protestans avaient été poursuivis, non comme sectaires<sup>!</sup>, mais comme rebelles ; et si quelques-uns convenaient d'avoir été pillés ou frappés, c'est-que

leur qualité de protestant les avait fait confondre , bien à tort , parmi les ennemis des Bourbons. Quelques-uns , sans doute , tenaient un autre langage , se plaignaient , quoique tout bas , et défendaient leurs co-religionnaires. Je compris alors qu'il fût possible , en effet , comme le prétend Rhulière , que Louis XIV ignorât les horreurs des dragonades.

Je me hâtai d'aller me consoler auprès de Boissy-d'Anglas ; je lui trouvai toutes mes sympathies et toutes mes douleurs. Je l'aimais , j'en étais aimé ; je lui devais en grande partie mes faibles succès. Je n'avais depuis bien long-temps ni fait de démarches , ni conçu de pensée sans les lui confier. Il était si bon ! Aux qualités du cœur , unissez le courage d'une âme forte , les lumières d'un esprit délicat et étendu ; et puis , ni prétentions , ni fausse modestie , ni charlatanisme , et vous aurez Boissy-d'Anglas. Il résumait en lui toute la raison , tout l'esprit , toutes les idées généreuses , toute la bonté des hommes illustres du 18<sup>e</sup> siècle. Je voulais à la suite de mon poème imprimer certain nombre de ses lettres pour faire connaître l'excellence de son cœur. On m'a

dit : Cet ouvrage n'étant pas de lui, ou lui n'en étant pas le sujet, ce n'est pas le lieu. Cette observation ne m'eût pas arrêté ; le désir de prouver ma reconnaissance , en faisant aimer l'homme bon dans le grand citoyen, l'eût emporté sur le manque d'à propos. Mais je n'ai pas voulu que l'obscurité qui , je le crains, enveloppera cet ouvrage, dérobat quelque chose de lui aux regards du public.

Il fut la première personne que je vis. Il m'attendait. Il accueillit mon projet de voir le roi, de ce rire dont parle Homère. Eh ! que lui direz-vous ? S'il le sait , à quoi sert de le lui dire ? s'il l'ignore , les démentis pleuvront de partout. Le procureur-général, dites-vous, a instruit les ministres ; donc il le sait, ou on le lui cache : on vous empêchera bien de l'éclairer. Moi-même, j'ai parlé à Foucher. Je lui ai demandé si le gouvernement voulait, par des forfaits aussi prolongés, par une si longue impunité, forcer les protestans à prendre les armes pour se défendre , afin d'avoir le prétexte de les accuser de révolte ; ce projet pourrait lui réussir , mais les suites pourraient tromper son espérance ; le

pauvre peuple abandonné, haï, qui sut pourtant résister à Louis XIV, aujourd'hui soutenu par les sympathies nationales, l'esprit du siècle saurait se faire pleine justice, et peut-être conquérir la liberté de tous, en combattant seulement pour son culte proscrit. Savez-vous sa réponse? Je m'animais en parlant; il redoublait d'attention... Il m'a laissé achever sans m'interrompre; je me suis tu n'ayant plus rien à dire; il m'écoutait encore et me regardait. Enfin il a parlé : *Monsieur le comte, vous vous êtes fait couper les cheveux ?* C'était vrai, je me les étais fait couper. Voyez.

Comment qualifier cette réponse de Foucher? C'est tout ce que j'en obtins, continua Boissyd'Anglas; et d'ailleurs, comment arriverez-vous jusques au roi? qui vous introduira, si l'on a intérêt à vous éloigner? — Si je lui adressais une épître en vers; il est instruit, aime les lettres, par conséquent ceux qui les cultivent... Il rit de nouveau. — Vous lira-t-il? Il faut la faire imprimer et la lui envoyer par l'intermédiaire du public, pour passer par-dessus les courtisans; mais alors les intéressés sont

avertis, la calomnie et la critique littéraire, lui venant en aide, déprécieront l'ouvrage et l'auteur; et puis, dans la vérité des faits, on ne voudra voir que l'exagération poétique; d'ailleurs il faut la faire, cela demande du temps, et c'est tout à l'heure qu'il faudrait... — Et si l'épître était faite... Oui certes, j'ai passé six jours dans la diligence, et je n'ai pas dormi... — C'est différent, et c'est bien de vous... Voyons donc? je la lui débitai. — Pas trop mal... Mais si je ne savais à quoi m'en tenir, je n'y verrais que le poète. Ceci vaudra mieux; allez voir N., il pourra vous présenter sans bruit. D'ailleurs il convient que vous alliez chez lui; c'est votre ami. — Je ne l'ai jamais vu... — Cependant il m'a dit... — N'importe. — Allez-y donc et tout de suite. — J'y allai; après de nombreuses courses, je parvins jusques à sa porte... j'étais dans la disgrâce, malheureux et proscrit. . . . .

Boissy vint à moi du plus loin qu'il me vit. — Eh bien! que vous a-t-il dit, racontez vite? Il riait d'aise; je le lui racontai; un frisson le saisit, puis

il dit : au fond , cela ne m'étonne pas trop ; il ajouta ,  
 il faut l'aller voir encore, non pas chez lui, mais à....  
 C'est pour votre pays que vous agissez ; et si jamais  
 vous dites à d'autres que vous y êtes retourné , vous  
 leur direz comme à lui, que c'est moi qui vous l'ai  
 conseillé. J'y allai . . . . .

Il ne fut plus question de mon projet de parler au  
 roi ; je ne vis pas même le ministre, alors M. Barbé-  
 Marbois; M. Boissy ne m'y engagea nullement. Je  
 voulus pourtant, en quelque manière, remplir le but  
 de mon voyage; et renvoyé de ma place, n'ayant plus  
 à craindre que mes démarches fussent attribuées au  
 désir de la conserver , j'allai chez M. Dambray et lui  
 fis entendre un langage qui l'étonna; mon indignation  
 sembla passer jusques en lui. Il promit justice, et cette  
 promesse eut pour résultat contre moi la plus pitoya-  
 ble injustice qui pût être commise. Il m'était dû quel-  
 ques mois de mon traitement, en vain j'en réclamai  
 le paiement dans les bureaux du ministère, en vain  
 je discutai , je raisonnai , je me fâchai. J'écrivis à  
 M. Dambray ; je lui fis remettre par Boissy-d'Anglas,

sur le fauteuil de la présidence , des lettres ouvertes et dépliées , rien n'y fit ; les commis me refusèrent *par ordre* ; le ministre ne me répondit pas. M. Pasquier étant devenu garde-des-sceaux , m'envoya , sur ma première réclamation qui l'étonna fort , le mandat réclamé. La vengeance est misérable , mais elle peint l'époque , et d'ailleurs on ne pouvait rien autre contre moi.

Tel fut le succès de mon voyage ; mais il devait me condamner à d'éternels regrets. Mon bon père s'éteignait loin de moi ; il mourait en m'appelant ; deux cents lieues nous séparaient , et je fus pourtant comme présent à sa mort. Je vais raconter un fait étonnant ; je le crois sans analogue ; je l'ai consacré dans mon poème.

Il était grand jour , je lisais un pamphlet politique , j'étais tout entier à ma lecture , je n'avais aucune crainte sur mon père , j'avais , la veille , reçu de ses nouvelles , et il se portait bien. Tout-à-coup (ma pensée , ma volonté n'y furent pour rien ) mes yeux se remplissent de larmes , mon corps se lève , comme poussé par un ressort , du siège où j'étais assis ,

frappe des deux pieds sur le pavé, court ainsi frappant, et ma voix crie : *Mon père va mourir ! mon père va mourir !!* Ma pensée revient à moi, ma voix, expression alors de mon être, dit tout haut : *Qu'est-ce ! qu'ai-je donc ! qu'est-ce que cela signifie !* et puis ma voix s'interrompant recommence entourée de pleurs et n'exprimant plus ma pensée, mais comme la pensée d'un autre : *mon père va mourir ! mon père va mourir !* Cette voix, disant un malheur que j'ignorais, et le disant sans volonté de ma part ; organe mis en mouvement par une cause qui n'était pas en moi, se répéta plusieurs fois. La secousse fut terrible et se termina par un tremblement nerveux et des pleurs abondans qui coulaient malgré moi. Des organes peuvent-ils se mouvoir sans volonté dirigeante ? la volonté n'était pas en moi ; où était elle ? Mon corps était l'automate parlant ; où était l'intelligence qui le faisait parler et pleurer, qui s'exprimaient par lui ? Un corps parlant à l'insu de l'être moral qu'il renferme ! J'en fus effrayé.... je ne savais pas qu'il disait un malheur qui m'arrivait à deux cents lieues de distance.. mais

je craignis... Des pressentimens m'ont souvent annoncé l'avenir ou dévoilé le présent ; mais je n'avais pas eu de pressentiment , tout cela avait été matériel , quant à moi. J'allai de suite le raconter à Boissy-d'Anglas ; il eut l'air d'en rire et me rassura ; je le racontai à madame Dufresnoy , et celle-ci , femme et poète , et conséquemment douée d'une extrême sensibilité , voulait me rassurer aussi , mais me raconta diverses époques de sa vie qui n'allaient pas à son but ; ainsi pendant la terreur , elle avait senti son cou frappé d'un coup terrible , au moment où la hache révolutionnaire frappait une personne aimée. — Tous les deux sont morts , hélas ! et ne peuvent attester la vérité de mon récit ; mais M. Cavalier vit encore ; j'allai le lui raconter aussi , car je passai ma journée à répéter ce récit à mes amis ; et , chose étrange , le soir il ne m'en resta rien dans la mémoire ; j'oubliai tout-à-coup et ne m'en souvins que lorsque , huit jours après , M. Cavalier s'en servit pour m'apprendre la mort de mon père.

Je quittai Paris ; la diligence était singulièrement composée ; M. Cavalier et un réfugié nîmois , de plus

un ex-chouan bien en cour; nous le primes pour un haut espion allant explorer le Midi; fort aimable d'ailleurs. Si nous ne nous trompâmes pas, il eût pu retourner à Paris deux heures après, car dans ces deux heures il apprit, et nous le lui dîmes exprès, plus de justes mécontentemens, de plaintes contre le gouvernement, de crimes impunis, qu'il n'en cherchait peut-être. A Montereau nous arriva d'un couvent une inspirée qui, quelques mois auparavant, les journaux avaient rendu compte, dans la rue Dauphine, en plein jour, une longue croix à la main, couverte d'un sac et de cendres, avait appelé les Parisiens à la repentance, menaçant la ville maudite de sa ruine prochaine, comme autrefois les prophètes Babylone ou Ninive. Sa venue, et dans le même but, avait concordé avec l'apparition de cet autre prophète qui, comme autrefois encore le maréchal de *Salons*, patrie de Nostradamus, avait été dépêché à Louis XIV, pour lui faire épouser la Scarron; avait été dépêché à Louis XVIII, pour obtenir de lui le retrait de la charte et le triomphe de la religion. Un archevêque, elle nous le nomma, était la che-

ville ouvrière de cette machine ; de plus elle nous indiqua certain commissaire de police , nanti des preuves de la divine mission et d'elle et du prophète , car la pauvre fille était de bonne foi , et d'ailleurs instruite ; elle avait été institutrice en Suisse chez des protestans , fort bonnes gens , mais damnés ; et la preuve , c'est qu'ils étaient riches et heureux , Dieu rendant heureux , faisant riches en ce monde ceux destinés à d'éternels tourmens dans l'autre , car autrement où seraient sa justice et sa bonté s'il leur était toujours contraire ?

Sur l'impériale , une femme dans l'attitude d'une mère dorlotant son petit , le caressant et grondant , riant et pleurant... C'était la *Vierge Marie*... Et elle criait aux passans : « Je suis la Vierge Marie , et j'ai depuis trois jours accouché de l'enfant Jésus... » O misères humaines ! Ainsi nous cheminions.

Au Saint-Esprit , M. Cavalier et moi nous nous jetâmes à travers champs vers les Cévennes , dans ces bois rabougris , sur ces roches nues , steppes tristes qui courent , au milieu de la plus belle ré-

gion, du Rhône aux Pyrénées. Nous nous y égarâmes comme je m'y étais égaré. Enfin nous arrivâmes à la nuit noire dans un village sans auberge, et tombâmes comme sur le soupirail d'une caverne. Quelques hommes, à la lueur intermittente d'un feu de genêts, y échangeaient, là-bas, de rares paroles. Nous descendîmes à tâtons, abandonnant peu à peu la bride de nos chevaux, qui ne pouvaient descendre. On ralluma la lampe romaine; à sa clarté sombre, et sur notre demande, on chercha des œufs qu'on ne trouvait pas; on nous indiquait pour couchette un banc de bois ou de la paille sur le sol; cependant un homme qui alongeait son cou en errant autour de nous et, silencieux, examinait mon compagnon, tout-à-coup s'écria : C'est bien M. Cavalier ! *Je crois voir le bon Dieu* ; c'était un réfugié nîmois. Il sortit en courant; nous étions à *Saint-Maurice*, dans l'arrondissement d'Alais; il rentre menant un homme qui s'écrie : Quoi ! c'est vous, M. Saint-Hilaire... C'était l'ancien maire du lieu; et alors ainsi reconnus et signalés, la société s'agrandit et se groupa autour de nous. Le village fut ex-

ploré ; et nous , pauvres voyageurs qui tout à l'heure n'avions pas même des œufs à manger , tout au plus une pierre pour chevet , nous fûmes conduits dans la plus belle chambre du village , le plus beau lit fut quitté pour nous , et au milieu de la nuit on trouva des broches et des lièvres ; restez , chers souvenirs , non pas de bonne chère , mais de sainte hospitalité , et des sentimens que nous avons fait naître dans le cœur des malheureux. Ce fut comme la seconde partie de mon passage à Ners , et toujours dans la même contrée ; il nous fallut de nouveau boire dans le calice de 1818 , entendre encore le récit des crimes que nous connaissions , et des malheurs arrivés depuis notre départ. Il en est un dont la scène pourrait s'emparer encore. Le village voisin , pendant mon absence , avait eu pour maire un Italien , véritable charlatan et grimacier , semblable aux chanteurs de *la Bourbonnaise* , médecin marié dans le pays. Souvent il avait , je ne sais pourquoi , essayé avec beaucoup d'insistance de m'attirer dans son établissement de bains minéraux ; or , là , le docteur orthodoxe , car sa qualité d'or-

thodoxe l'avait fait nommer maire , envoyait de vie à trépas les voyageurs quand l'occasion s'en présentait ; pendant l'exercice de sa mairie , il égorgea , à la tête d'une bande , un curé et sa servante. Heureusement les protestans n'en furent pas punis.

Enfin j'aperçus les hauts peupliers de La Font. Bientôt je vis... hélas ! je ne vis partout qu'un désert , et ma douleur... Mon père n'y était plus. . .

. . . . .  
Je retournai à Paris recevoir les consolations de Boissy-d'Anglas , car être avec lui était le but de mon voyage ; je repris auprès de lui les *Larmes du Poète*, non telles qu'on va les lire , mais dans une forme plus étendue. Toutes les fois que j'avais une peine , une espérance , que j'éprouvais un sentiment et que j'avais une plume , je traitais ce sujet et l'intercalais dans mon poème , sans m'embarrasser de la figure qu'il y faisait. De cette manière , il était fort long ; j'ai retranché tout ce que ma qualité d'auteur ou de père m'a permis , et je me suis efforcé de lier ensemble les morceaux conservés , de faire un tout de tant d'inspirations diverses. Je lisais mes vers à

Boissy-d'Anglas à mesure de leur composition, et lui-même, excité par certains de mes vers sur *la bien-faisance*, composa le poème sous ce titre dans *les Etudes d'un vieillard*. Il fit sous mes yeux, pour ainsi dire, son poème de *Bougival*; il me le lisait sur les hauteurs de sa pittoresque campagne, image de nos Cévennes, et m'expliquait de là, en me les montrant, l'histoire des lieux célèbres dans ses vers. Douces heures à jamais éteintes.

Je retournai à La Font; j'y retrouvai toutes mes douleurs. Boissy-d'Anglas, malade, vint lui-même se réchauffer au soleil du midi. J'accourus auprès de lui, je retournais dans mes champs, et j'allais le rejoindre. Une fois il resta quinze jours sans me voir, et quand il me revit : Pourquoi partez-vous sans me prévenir? pourquoi ne m'écrivez-vous pas après être arrivé et me laissez en peine? — Je ne suis pas parti, j'étais à Nîmes et malade au lit. — Il fallait me le faire savoir. — Vous chagriner pour rien! — Pour rien!... Malade et dans une auberge! *Je serais venu vous soigner.*

Qu'on se représente ce noble vieillard , bien souffrant lui-même , et disant à un homme beaucoup plus jeune et si inégal en mérite, je serais venu vous soigner. Une plus belle âme peut-elle se peindre en moins de mots ?

J'ai dit cela pour faire connaître toute la bonté de cet excellent homme. Madame Dufresnoy me faisant part un jour d'une petite contrariété littéraire, pleurait à chaudes larmes , « J'en avais besoin , me dit-elle; vous êtes mon plus nouvel ami , et ce n'est que devant vous que j'ose pleurer. » Cela , je l'ai dit à cause de moi , par amour-propre ; rien ne m'a flatté comme ce propos de cette femme parfaite.

La santé de Boissy-d'Anglas ne s'améliora pas ; notre soleil fut sans chaleur , notre climat de glace, comme celui du nord. D'autres influences l'attristèrent encore. Il se vit à Nîmes comme en exil. Cet homme , si bon , si juste , si estimé , dont , partout ailleurs , la présence eût été fêtée , fut entièrement délaissé. De hauts fonctionnaires ne lui rendirent pas ses visites officielles , car il s'était paré , pour les

faire, comme il me le dit, de toutes ses pompes, rubans et croix. Le..... ne le reçut pas; il lui fit dire qu'il se faisait faire la barbe. Ni lui ni Le..... ne lui envoyèrent une carte, tant l'esprit de 1815 était encore puissant, et nous étions pourtant en 1826. — Il riait de sa déconvenue; mais il en était affligé pour le pays. Il chercha quelques distractions dans un voyage à Marseille, dont il fut enchanté. Son passage à Aix lui fut moins agréable. Malade, mais un vendredi, l'hôtelier ne voulait pas lui donner du bouillon, sans dispense de Monseigneur. Vainement il lui disait : Je suis huguenot et me passe de dispense; ce ne fut que le voyant quitter l'hôtel que le rigoriste consentit à lui accorder le potage défendu.

J'allai moi-même à Marseille. Malade aussi, me traînant à peine, et là promenant comme une ombre, au bras d'une jeune Nîmoise dont le portrait m'avait paru être une œuvre de fantaisie, et pourtant plus belle que son portrait, je m'entendais dire par sa bouche de vingt ans, et ses regards me le répétaient : *Que je vous plains !!* Dans une de ces pro-

menades, je lui écrivis au crayon, seuls vers que j'eusse eu la force de faire depuis long-temps :

Souvent pour l'embellir on attriste sa vie,  
 J'ai voulu vous connaître et j'y suis parvenu.  
 Quel charme a pénétré dans mon âme ravie !  
 J'ai goûté dans Marseille un bonheur inconnu.  
 Mais quand pour le chanter j'allais monter ma lyre,  
 O quels regrets ! il faut partir,  
 Et loin de vous aller languir.  
 Lorsque je vous cherchais, un Dieu s'en vint me dire ;  
 Mon cœur déjà séduit pouvait-il l'écouter :  
*Ne la regarde pas si tu dois la quitter.*

*Que je vous plains !* me disait-elle encore en nous quittant. Quinze jours s'écoulèrent ; elle n'était plus, et moi j'écris ces lignes dix ans après.

Mais ma plume se mettrait à l'aise, je l'ai cent fois arrêtée, elle court encore. Arrêtons-nous donc tout court, et finissons. Je suis en 1830, j'ai perdu tout ce qui m'était cher ; mon esprit, frappé d'une affreuse tristesse, n'a plus la force de rien entreprendre ; mon cœur n'a que des souffrances et mon âme n'a plus de joies.... *Juillet* retentit dans nos montagnes, et je me relève.. Un nouveau soleil

s'annonce à l'horizon, la promesse de ses rayons réchauffe en espérance mes esprits éteints.. L'illusion fut courte, mais du moins elle m'a rendu la force d'écrire quelquefois encore, car mon découragement était tel, que je n'avais pas même le projet de relever ma plume jetée loin de moi dans de bien mauvais jours.

J'ai fini..... je n'ai pas osé m'étendre davantage. Pardonnez-moi ce qui m'est personnel à cause au moins de l'utilité que vous en pouvez retirer.

Avec un esprit indépendant, un cœur haut placé, il ne faut pas courir la carrière des emplois, car ce n'est pas par le mérite qu'on s'y pousse. Les gens de mérite peuvent réussir, mais ils réussissent non à cause de leur mérite, mais malgré lui ou par ce qui n'est pas lui. Il est plutôt un obstacle qu'un moyen.

Je deviens magistrat, parce que mesamis le veulent ainsi; un autre candidat, avec autant et peut-être plus de mérite que moi, mais moins appuyé, ne l'eût pas emporté sur moi. Mais devenu magistrat, j'en remplis les devoirs avec l'exaltation

du prêtre inspiré, et cette rigidité m'aliène la plupart de ceux qui dépendent de moi; on s'attend vainement à des tolérances lucratives, en usage partout d'ailleurs, dit-on. La patrie tombe, et je pleure sa chute; mes pleurs sont coupables, car ils accusent la victoire; comme tant d'autres, je pouvais prendre ma part des dépouilles en me mettant à la suite des vainqueurs. Je n'hésitai pas; bonapartiste quand Napoléon était en exil (je ne l'étais pas, j'étais *patriote*), je suis traité d'ennemi des Bourbons triomphans, parce que je couvre en leur nom de la main de justice ceux que l'on persécute pour leur plaire. Je deviens suspect de royalisme quand l'empereur remonte sur le trône, parce que je passe du côté des vaincus, non comme leur partisan, mais pour leur donner aussi l'appui des lois; et sous l'autre restauration, je suis voué aux poignards et proscrit et déchu, pour être encore retourné de l'autre côté afin de le défendre quand il est de nouveau vaincu.

Il m'eût été facile de m'élever aussi sous les Bourbons, car j'étais déjà sorti de la foule; d'ail-

leurs je pouvais les flatter , par conséquent leur plaire moins bassement que d'autres , car la louange est permise aux poètes , et dans les premiers momens de leur triomphe inespéré , il ne fallait pas un grand talent poétique pour se faire regarder favorablement par cette race royale , qui sentait le besoin de se reposer sur le plus faible appui , et aux yeux de laquelle le roseau qui s'offrait en auxiliaire ressemblait au chêne aux mille bras. Je pouvais laisser aussi en paix les criminels : récompense de mon indignité , j'aurais eu de l'avancement et des croix. Mais non , je perds mon emploi , parce que j'en suis digne ; je suis proscrit , parce que je ne veux pas qu'on proscrive ; je manque les honneurs , parce que j'ai de l'honneur. Pendant le règne à peu près incontesté des Bourbons , je ne les flagornai pas plus qu'à leur début , parce que je ne voulais ni trahir ma pensée , ni les trahir eux-mêmes , ni prendre part à la comédie des quinze ans , et ils ne surent pas voir que je méritais ce que les autres obtenaient. Ils furent injustes envers moi , car j'avais fait mon devoir , et je l'avais bien fait ; *au péril*

*de ma vie.* Mais je ne les avais ni appelés, ni désirés; et en ma qualité de Français, je frondais leur système, loin de lui venir en aide. Ils ne furent donc qu'*injustes*; ils ne furent pas *ingrats*. Cependant le résultat de tout cela est bien malheureux pour moi; je laisse de côté les dégoûts que j'ai éprouvés, les dangers que j'ai courus : je vis, le passé n'est rien ; mais l'avenir !

Quand je perdis mon emploi, j'étais trop vieux pour commencer une autre carrière... Et quant aux lettres, j'avais cessé d'écrire parce que, me dit-on, un magistrat doit briser sa plume. D'autres avaient travaillé et s'étaient fait connaître; mon nom est à faire, et je suis découragé. Ainsi j'ai perdu ma vie. Jeunes gens, restez libre et travaillez afin d'être toujours dignes de votre estime et n'avoir pas à regretter le temps qui ne revient plus.

Et maintenant, lecteur bienveillant, adieu; je te laisse avec mon poème : *c'est encore moi*; si tu m'as abordé sans me connaître, j'ose espérer que nous ne nous quittons pas ennemis.

LES

LARMES DU POÈTE,

POÈME.



---

LES  
**LARMES DU POÈTE.**

Chant premier.

---

Au déclin d'un beau jour, un amant, un poète,  
Dont le cœur palpitait d'une peine secrète;  
Plus heureux autrefois, errait, sa lyre en main,  
Sur des bords embaumés par la rose et le thym.  
C'était autour d'un mont des fertiles Cévennes,  
Qui, du beau Languedoc, bornent les riches plaines;  
Sur les champs gracieux où les eaux de *la Font*  
Jaillissent en torrens des flancs du vaste mont  
De *la Fage*, jadis couronné par le hêtre. (3)  
Les temps ont abattu sa couronne champêtre;  
Mais pour l'en consoler, les superbes berceaux  
Des vergers de la Font couvrent ses longs côteaux.

Là circule partout une onde vive et pure ;  
 Avec elle les fruits , les fleurs et la verdure ,  
 Au-dessus d'elle encore , et les fruits , et les fleurs ,  
 Et les zéphirs chargés de suaves odeurs.  
 Non loin , sortant aussi de l'immense montagne ,  
 Le Vidourle bondit , puis court dans la campagne ,  
 De rochers en rochers , de vallons en vallons ,  
 Bienfaiteur de la plaine et la gloire des monts.  
 Le *Vidourle* , chéri des muses pastorales , \*  
 Aux flots plus purs encor que les ondes rivales  
 Si belles , cependant , du Gard et de l'Hérault ;  
 Il coule entre leurs bords ; mais tous les deux bientôt  
 Se détournent honteux , et vont , loin de ses rives ,  
 Rouler les bruits jaloux de leurs ondes plaintives , (4)  
 Tandis que vers les mers , mollement , sans détours ,  
 Le fleuve pastoral poursuit son heureux cours.  
 O lieux toujours plus chers ! ô la Font ! ô la Fage !  
 Des sources du Vidourle , admirable rivage ,  
 Où , semblable à Cypris , dans la conque de *Cros* ,  
 S'assied ta nymphe , au sein , et des fleurs , et des eaux ;

\* Allusion à *Estelle* de Florian , et à *Juliette et Dalmor* de l'auteur de ce poëme.

Quelles terreurs troublaient la paix de vos demeures ?  
 Dans les larmes pourquoi traînaient les longues heures  
 Du poète affligé, dont la brillante voix,  
 Des chants de son bonheur vous charma tant de fois ?  
 Hélas ! voici les jours de honte et d'infamie,  
 La France a succombé sous l'Europe ennemie,  
 Quand son noble drapeau flottant au champ d'honneur  
 Allait encor... Judas a vendu le Seigneur !  
 Voiles, déchirez-vous ; tremblez, terre ; ténèbres,  
 Des sépulcres ouverts, dites les cris funèbres !...  
 La lance est dans son flanc, la France est sous le joug !  
 Et le poète en deuil, frappé du même coup ;  
 Dans les champs de la Font, où sa douleur le mène,  
 Était venu chercher quelque terme à sa peine.  
 Vous saurez ses tourmens : un peuple de proscrits,  
 Des Cévennes alors implorant les abris,  
 D'Israël au désert y chantait les misères.  
 Que n'interrogeait-il la harpe de ses pères ?  
 Elle eût chanté : *Que Dieu se montre seulement !* (5)  
 Et le crime eût tremblé devant le châtiment.  
 Ce peuple fuit ; la fuite est sa seule défense,  
 La France s'indignait... mais que pouvait la France !

O regrets ! Vainement le poète d'abord  
Essaya de lutter contre la main du sort.  
Mais les champs de la Font , où sa jeune mémoire ,  
Partout de ses beaux jours voyait l'heureuse histoire,  
Trompèrent sa douleur. Moins sombre , il soupira ;  
Sa voix osa se plaindre , et son cœur espéra...  
Sa main touche sa lyre , et sa lyre soupire...  
Revenez , jours heureux , aux doux sons de la lyre !  
Un jour , seul et caché sous les ombres des bois ,  
Sur la corde , au hasard , semblaient courir ses doigts.  
En foulant des gazons la verdure fleurie ,  
Il chantait ; et le bruit des eaux de la prairie ,  
La voix du rossignol , le souffle des zéphirs ,  
Accompagnaient ses chants , sa lyre et ses soupirs.  
Ses humides regards , plongeant dans les nuages ,  
Y cherchaient , y trouvaient les plus douces images ,  
Et , comme elles errant , vaguaient au sein des airs.  
Il chantait , et je vais vous redire ses vers.

---

O toi , fille du ciel et sœur de l'innocence ,  
Qui mêles tes soupirs aux vœux de l'espérance ,

Qui te plains , et pourtant dont la douce langueur  
 Est comme un souvenir de joie et de bonheur ;  
 Tendre mélancolie ! aimable enchanteresse ,  
 Viens calmer , s'il se peut , le malheur qui m'opprime.  
 Souvenirs de ces temps , si courts , si fortunés...  
 Projets , rêves , espoir , avec elle , venez !  
 Et toi , quitte un moment les bords de Castalie ,  
 Muse ! aux tendres soupirs de la mélancolie ,  
 De ta savante voix , unis les doux accens ,  
 Et prête à mes soupirs le pouvoir de tes chants.  
 Moins à plaindre que moi , l'Apollon de la Thrace  
 Te fût dire jadis son amère disgrâce ;  
 Répétés par les cieus , tes sublimes accords ,  
 Retentirent , vainqueurs , dans l'empire des morts ;  
 Et la Parque , une fois , ministre de la vie ,  
 Renoua les tissus d'une trame accomplie.  
 Salut , ô vastes champs , bois , guérets , beau séjour !  
 Je vous revois enfin ; mais quel funeste jour !  
 A la vague échappé , j'aborde ce rivage ;  
 Le malheur qui me suit ébranle mon courage ,  
 J'erre au milieu de vous percé d'un coup mortel...  
 Hélas ! ils m'ont quitté pour les pompes du ciel

Ceux que j'aimais vivans , et qu'aujourd'hui j'adore,  
 Dieux vainqueurs des liens qui me coignent encore ;  
 Mais bientôt délivré d'un limon douloureux ,  
 Je pourrai , libre aussi , me placer auprès d'eux.  
 Recommencez pour moi les vieux temps des prodiges,  
 Du moins, trompez mes yeux par les plus doux prestiges,  
 Venez , mon cœur est plein et d'attente et de foi,  
 Amis! du haut des cieux, descendez jusqu'à moi.

Si nous les invoquons par des larmes sincères,  
 La mort, dit-on , la mort suspend ses noirs mystères,  
 Et les mânes chéris convoqués par nos pleurs  
 Viennent du sein des cieux consoler nos douleurs.  
 Ah ! si l'amour extrême , ou l'amitié fidèle  
 Au séjour des vivans , en effet les rappelle ,  
 Ce n'est pas vainement que j'attends leur retour ;  
 Jamais tant de douleur ne suivit tant d'amour.  
 Ils viendront , si j'en crois, et mon cœur, et ma lyre,  
 Ma lyre aux doux accords, et mon cœur qui l'inspire.  
 Une voix dans l'espace a dit : *Je suis à toi!*  
 Et l'affreux désespoir s'est éloigné de moi.

Quel calme a remplacé le tumulte des villes ;  
 Ne puis-je ici couler des jours purs et tranquilles ?

Ne puis-je du matin y voir naître les fleurs ,  
 Y voir mourir du soir les dernières lueurs ?  
 Aux flammes du midi, ces viornes sauvages,  
 Ces châtaigniers touffus opposent leurs ombrages.  
 J'y viendrai quelquefois lire les vers charmans  
 Qu'Apollon inspirait aux poètes amans.  
 Aux soupirs de Tibulle, aux chants légers d'Horace ,  
 Ces beaux lieux donneront une nouvelle grâce ;  
 Mais de ton luth si pur l'ineffable douceur  
 Où triomphe ta muse, où se peint tout ton cœur,  
 Leur prètera l'éclat de leur tendre magie,  
*Dufresnoy!* dont le nom s'unit à l'élégie.  
 Ici tout est heureux, ou du moins nulle voix  
 N'y fait de son malheur gémir l'écho des bois,  
 Parfums de tant de fleurs dont se pare la terre,  
 Parfums que le zéphir, de son aile légère,  
 Recueille pour les cieux; au milieu des concerts  
 De mille chants d'amour vous montez dans les airs;  
 Ma pensée avec vous dans leur vague s'élève;  
 Elle a quitté la terre... au sein des cieux je rêve.  
 Mon oreille et mes yeux, tous mes sens à la fois  
 Sont ravis; et mon cœur est trahi par ma voix.

Comment peindre l'accord de la terre et des ondes  
 Et des airs sans limite où flottent tant de mondes ?  
 Comment dire ces feux qui règlent les saisons ,  
 Et du sein des guérets font sortir les moissons ?  
 Il semble dans les champs vivre avec Dieu ; l'espace  
 Le présente partout ; dans l'orage , il menace ;  
 Dans les embrâsemens immenses des éclairs ,  
 Il flamboie... Et la foudre en parle à l'univers.  
 Le silence le dit. Fleurs et vents de l'aurore ,  
 En langage plus doux, Dieu, par vous parle encore !  
 Restons ici ; peut-être à ma muse les champs ,  
 Pour consoler mon cœur inspireront des chants.

Comme Virgile, assis sous les branches d'un hêtre,  
 Je module des airs sur un hautbois champêtre ;  
 Je chante les appas d'une autre Amaryllis ,  
 Je soupire des vers par son nom embellis.  
 Mais lorsque Mœlibée , en quittant sa patrie ,  
 • Arrose de ses pleurs cette terre chérie ,  
 Ma muse, du proscrit sent toutes les douleurs ,  
 Et répond, indignée, à ses pleurs par des pleurs.  
 Ah ! ne dépasse point le sol qui t'a vu naître ,  
 Ne vas point sur des bords où tu parlais en maître

Implorer vainement la pitié dé ces rois  
Qui du trône jadis descendaient à ta voix.  
La France est dans les fers... et tu l'aimes... demeure,  
Afin que tu sois là quand arrivera l'heure...  
Restez, proscrits ; guerriers, magistrats ; parmi nous,  
Restez ; il est encor des Français comme vous.  
Partout il est aux champs des demeures secrètes,  
Sous nos toits des abris, pour reposer vos têtes.  
La ligue vous poursuit... Il faut nous réunir,  
Nous attendrons ensemble un meilleur avenir.  
Jours d'affranchissement, venez, brillez encore,  
J'ai vu votre couchant, je verrai votre aurore.  
Que puisse la patrie, en ses bras triomphans,  
Sur son sein consolé, presser tous ses enfans.  
Liberté, liberté, quels beaux jours vont renaitre !...  
Dans l'immense avenir où se plonge mon être,  
Se dévoile à mon cœur un nouvel univers,  
Où partout l'homme pense et sans maitre et sans fers ;  
Où ma chère patrie, et triomphante et reine,  
Reine des nations dans son cours les entraîne ;  
Où, comme du soleil, centre de tous les feux,  
La lumière jaillit de son front glorieux.

Et maintenant, pour moi, ces désertes collines,  
 De leurs arbres séchés raniment les racines,  
 Leur feuillage verdit, sous leur ombre je vois...  
 Écho, répète encor... je connais cette voix...  
 Ah ! soyez moins légers, tableaux de mes pensées,  
 Images qui fuyez aussitôt que tracées,  
 Comme ces songes vains, précurseurs du réveil,  
 Que l'aurore, en riant, jette autour du sommeil.  
 Tel est le charme heureux de la mélancolie,  
 Quand ici, dans ses bras, je rêve, je m'oublie.

Je cueille maintenant les fruits que j'ai semés ;  
 C'est moi qui déposai dans ces lieux tant aimés,  
 Cet espoir de bonheur, ces rêves ; mon enfance  
 Y peignit, en jouant, sa naïve innocence,  
 Je l'y retrouve ; et puis, quand homme devenu,  
 Les plaisirs m'appelaient dans un monde inconnu,  
 Sourd à leur voix puissante, ici même, en poète ;  
 Lyre en main, cœur brûlant, je cherchais la retraite,  
 Je chantais les amours, les vertus d'autrefois,  
 Mon cœur ! Et je disais : Si je cherche des bois,  
 Des champs inspireurs la solitude immense,  
 Et l'ombre fantastique, et le vaste silence ;

Si, près des rocs brisés par l'effort des torrens,  
 Je médite au fracas et des eaux et des vents ;  
 Ou si, quand la nuit sombre a déployé ses voiles,  
 Que percent tous les feux échappés des étoiles,  
 Je contemple, ravi, la pompe de son deuil ;  
 C'est pour lancer ma nef à l'abri de l'écueil.  
 J'arme contre le temps : oui, quand le temps et l'âge  
 Auront blanchi ma tête et glacé mon courage,  
 Que loin de moi fuyant, hélas ! et pour toujours,  
 S'envolera l'essaim des volages amours,  
 Que j'aurai vu la mort ravir tout ce que j'aime,  
 Qu'il ne me restera de tout moi que moi-même !  
 Le spectacle pompeux et des champs et des airs  
 Peut-être adoucira des regrets trop amers.  
 Je t'aimerai toujours, simple et belle nature,  
 Source des vrais plaisirs inépuisable et pure.  
 Dans les temples de Gnide, en vain des immortels  
 Un vieillard amoureux embrasse les autels.  
 Il dit ; en l'écoutant, prenant des traits sévères,  
 La prêtresse, du temple interrompt les mystères,  
 Repousse son offrande, et s'éloigne : les Dieux  
 De nuages obscurs se voilent à ses yeux.

Aux dédains mérités de la folle jeunesse,  
 Je n'aurai point de peine à ravir ma vieillesse.  
 Myrthe, qui par mes soins chaque an refleurissez,  
 Jamais par vous mes soins ne seront repoussés.  
 Et pour moi vous aurez : bosquets, un frais ombrage;  
 Rochers, une onde pure; oiseaux, un doux ramage.  
 Écho dira mes vers. J'oserai faire un choix  
 Parmi les fleurs, orgueil du parterre des bois.  
 Quand je m'approcherai de ta jeune églantine,  
 Buisson, t'armeras-tu d'une plus vive épine?  
 Ainsi mes premiers goûts charmeront mes vieux ans,  
 Mon hiver connaîtra les jeux de mon printemps,  
 Toute joie à mon cœur ne sera point ravie  
 Quand pâlera pour moi le flambeau de la vie.

Vous tous, avant que l'âge amène les regrets,  
 Essayez-vous à vivre au sein de vos guérets,  
 Que même auprès des rois, leur modeste retraite  
 Soit l'heureux avenir que votre cœur projette.  
 On vous y renverra : faites donc qu'à vos yeux  
 Ce soit, non un exil mais un bienfait des cieux.

Vous aussi dans les champs, apprenez à nous plaire  
 O femmes ! les amours en aiment le mystère.

Quels ouvrages de l'art orneraient vos appas ,  
 Comme ces verts gazons que fouleront vos pas ,  
 Comme l'ombre des bois et leurs simples retraites ,  
 Les fleurs de ces berceaux se courbant sur vos têtes ,  
 Cette onde bruissante et les vents du matin  
 Dévoilant , indiscrets , les lys de votre sein ?  
 O bosquets de la Font , prés toujours verts ; fontaine  
 Dont jamais l'aôût brûlant n'a vu tarir la veine ,  
 Fontaine aux flots nombreux , aux eaux pures ; à vous ,  
 Les plus belles devraient leurs charmes les plus doux .  
 Vos effets pleins de grâces et de mélancolie  
 Ajoutaient même encor aux beautés de Julie :  
 Derrière ces lilas il m'a semblé la voir  
 Paraître et se cacher dans les vapeurs du soir .  
 L'air s'agite... J'entends... Ce lilas tremble et plie...  
 Ces bruits et ces parfums me révèlent Julie!...  
 Sa course est le zéphir qui glisse sur les fleurs  
 Et sème autour de lui leurs suaves odeurs .  
 Sa parole est le chant le plus doux de la lyre ;  
 C'est comme dans les airs un esprit qui soupire ,  
 Comme le rossignol au réveil du matin ,  
 Ou des eaux du vallon le bruit vague et lointain...

Lorsque le jour mourant à l'ombre se marie ,  
 Elle aime à promener sa tendre rêverie.  
 J'entends encor ses pas. — arrête... — Je ne puis.  
 Mais, viens, viens... — Est-ce toi ? J'accours et tu me fuis...  
 Ah ! quels feux ont jailli de la voûte éternelle !  
 Qui traverse les airs ? C'est un ange ou c'est elle ,  
 C'est elle... et tout-à-coup je la perds dans les cieux :  
 Je n'entends plus sa voix , et vainement mes yeux  
 Chercheraient dans les airs ma Julie éclipsée ;  
 Quand je croyais la voir , je voyais ma pensée.

O ma chère Julie ! ô toi que le matin  
 Vit naître, et dont un jour épuisa le destin ,  
 Ton aurore brillait aux champs ; et la nature  
 Semblait pour te fêter redoubler leur parure :  
 Les airs étaient plus purs, le jour plus doux ; les fleurs  
 Répétaient de ton front les brillantes couleurs.  
 Tu venais ; et l'amour volait, et sur tes traces  
 Déployait, autre Iris, la ceinture des Grâces .  
 Que ne puis-je, astre éteint dans la nuit du tombeau,  
 Au brasier de mon cœur rallumer ton flambeau !  
 Que ne puis-je, échangé contre ma vie entière,  
 Voir encor un éclair de ta vive lumière !

Pourquoi, loin de ces lieux ai-je porté mes pas?  
 Le ciel n'eût pas osé te frapper dans mes bras;  
 Vaincu par ton amour, désarmé par tes charmes,  
 Il aurait vu mon cœur, il aurait craint mes larmes..

Heureux, trois fois heureux! celui qui peut toujours  
 Dans les champs, loin du bruit, laisser couler ses jours.  
 Qui fuyant les honneurs de la lice guerrière  
 De larmes ni de sang n'a souillé sa carrière.  
 Qui vit, roi de lui-même; et qui surtout jamais;  
 Valet ou courtisan, ne hanta les palais.  
 Fils d'un père honoré, comme lui juste et sage,  
 Il ne dépasse point son modeste héritage.  
 Où finit son pouvoir, là finit son désir.  
 Son empire est son champ, son devoir son plaisir.  
 Ah! qu'il est doux de vivre au sein de sa famille!  
 Le soir, groupés autour du foyer qui pétille,  
 Enfants et serviteurs, près du roi paternel;  
 Le seul roi dont le droit soit émané du ciel;  
 Pour charmer les loisirs du plus tendre des pères,  
 Racontent les vieux temps; si féconds en mystères;  
 Du jour déjà fini les travaux et les jeux,  
 Et pour le jour nouveau leurs projets et leurs vœux.

Tandis qu'Isabeau file ou la laine ou la soie,  
 Que chante le grillon; et que le pâtre ploie  
 Les bâtons amincis des micocouliers  
 Et forme à ses brebis de plus larges colliers.  
 Cependant la châtaigne éclate sous la cendre.  
 Et chacun, empressé, se baisse pour la prendre;  
 D'autres crèvent encor... et s'élèvent les cris  
 De ceux que les pétards sur la cendre ont surpris.  
 A ce bruit, sur son banc, s'éveille le bon père;  
 Il a compris leurs vœux : la clairette légère  
 Apportée à sa voix a forcé ses bouchons  
 Et jaillit écumeuse et retombe en flocons.  
 Tandis qu'adroitement sur les flammes bercée  
 Roule, éclate et rôtit dans la poêle percée  
 La bonne *rabanelle*, aux feux pyramidaux  
 De l'ajonc qui s'embrâse et leur sert de flambeaux;  
 Puis dans le *payassou*, d'un linge blanc couverte,  
 L'*affachade* au voisin toute chaude est offerte :  
 Car le père honorable a mandé le voisin  
 Et partage avec lui ses marrons et son vin.  
 Alerte, belle *Annou*, c'est ici la veillée, (4)  
 Chante ! nous danserons cette danse éveillée,

Aux Cévennes si chère ; oui, la *bourrée*... allons !  
 Et l'on danse... Annou danse en chantant ses chansons.  
 Une amie avec elle, un moment après chante,  
 Et tout chante, et tout danse ! et la voix éclatante  
 Du coq sur son perchoir, veillant au sein des nuits,  
 Les voix rauques des bœufs excités par ces cris,  
 Les plaintes des agneaux qui trépignent et bêlent,  
 Ensemble ou tour à tour, à tous ces bruits se mêlent.  
 Les animaux que l'homme a fixés près de lui,  
 Me semblent ressentir sa joie et son ennui.  
 Prends-les donc en pitié, ne leur sois point avare,  
 Et puisque le couteau luit dans ta main barbare  
 Et demande leur sang, donne à leur faim, du moins,  
 Comme à leurs durs travaux, ton millet et tes foins.  
 Mais le pâtre leur dit : Quel astre au ciel se lève.  
 La nuit hâte ses pas, à vos jeux, faites trêve ;  
 Silence : c'est l'aïeule un livre dans la main ;  
 Elle se dresse, et tous s'agenouillent soudain.

« Loué soit le Seigneur qui nous est favorable ;  
 « Car le pain quotidien est ici sur la table.

« Dieu répand sur nos champs ses bénédictions ,  
 « Et soutient notre esprit dans ses afflictions.

« Éternel, sois aussi favorable à nos frères ;  
 « Détourne d'eux ton ire, écoute leurs misères,  
 « Soit que dans les prisons ils souffrent renfermés,  
 « Ou sur leur propre lit par le mal consumés !

« Nous ne méritons point d'être devant ta face ,  
 « Car nous sommes pécheurs; mais reçois-nous en grâce ;  
 « Pardonne-nous, ainsi que par leurs traits blessés,  
 « Nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

« Allez en paix, allez! que le Christ vous soutienne,  
 « Allez! et que toujours du pauvre il vous souviennne.

« *Amen*, ainsi soit-il. » En ces mots à peu près  
 Elle prie, et tout bas, chacun les dit après.

Ainsi le Cévenol incessamment marie (7)

Le souvenir du ciel aux biens du monde ; il prie  
 Aux heures du loisir , et pendant son labeur  
 Souvent encore il chante un cantique au Seigneur.

A ce langage simple, à cette foi fervente ,  
 Vous avez reconnu l'Église protestante.

Sa palme, ruisselant de son sang glorieux,  
 S'élève sur les monts et se perd dans les cieus !  
 Cette épouse du Christ, comme lui débonnaire ,  
 Ne maudit point l'errant; tout chrétien est son frère.

La veillée a cessé, les voisins sont partis ,  
 Les vieux parens encor sont seuls avec leurs fils.  
 Qu'il est doux d'être seuls ; seuls ensemble ! leur bouche  
 Comme leur cœur le dit ; et bientôt sur sa couche  
 Chacun va , dans les bras d'un paisible sommeil,  
 Attendre les travaux, le bonheur du réveil ;  
 Le bonheur de compter une nouvelle aurore  
 Qui tous au même lieu doit les revoir encore ;  
 Car ils s'embrasseront au retour du matin,  
 Comme s'ils revenaient d'un voyage lointain.  
 Se voir est au réveil leur première pensée,  
 La dernière en dormant de leur âme effacée.  
 O plaisirs sans remords, bonheur de tous les jours !  
 Sans doute il est des lieux où vous réglez toujours ;  
 Mais débordant la plaine, enfans lâches des villes,  
 Les vices dégradans, aux semences fertiles,  
 Le parjure, le dol; le crime sur le front,  
 Conquérant le pays, marchant de mont en mont.

Au-devant de leurs pas le vieux temps se retire ,  
 Bientôt il n'aura plus d'asile que la lyre ;  
 Pour le peindre, bientôt, ne pouvant le trouver  
 Pas même aux champs lointains, il faudra le rêver.  
 Mais, moi, j'ai vu ces temps de douce confiance,  
 De simplesse et d'amour, d'amour et d'innocence :  
 Autour du grand foyer, ému d'un saint espoir,  
 J'ai dit avec les miens la prière du soir.  
 Je croyais les vertus en honneur sur la terre ;  
 Je voyais l'âge d'or, car je voyais mon père !  
 O souvenirs sacrés ! tristes autant que doux,  
 Plus tristes chaque jour, ma vie est avec vous.

Mortels qui m'écoutez, mais sans croire à ma lyre,  
 A ce bonheur si pur que ma muse soupire,  
 Essayez de l'atteindre ; il faut pour l'obtenir  
 Des yeux faits pour le voir, un cœur pour en jouir.

Gardez-vous d'adopter les erreurs du vulgaire.  
 Où gît le vrai bonheur, il ne voit que misère ;  
 Ces champs par la nature et le travail ornés ,  
 Ce modeste manoir où des plaisirs bornés  
 Sont suivis des plaisirs promis par l'espérance,  
 N'ont jamais obtenu que son indifférence :

L'arbre ne lui plaît point, il dédaigne le fruit.  
 Le bonheur est pour lui dans la pompe et le bruit.  
 Être heureux, ce n'est rien, il faut passer pour l'être,  
 Et sa félicité, c'est, hélas ! de paraître,  
 D'éblouir, d'écraser des rivaux étonnés,  
 De savourer l'encens de vils flatteurs : sonnez !  
 Fanfares du grand monde et de la vaine gloire,  
 La foule accourt, toujours disposée à vous croire.  
 Vous la trompez en vain ; elle est toujours à vous.  
 Heureux, s'il connaissait combien son sort est doux ;  
 Heureux l'homme des champs ; surtout si dans son âme  
 D'un amour partagé brûle la vive flamme !  
 Quels destins plus brillants t'offrent plus de bonheur,  
 Qu'un champ pour tes moissons, des amis pour ton cœur ?

De la bonté des dieux, de l'amitié d'un père, (8)  
 Je tiens sur ces rochers quelques arpens de terre,  
 Peu nombreux il est vrai, moins riches qu'aux vallons,  
 Mais aussi moins battus des fougueux aquilons ;  
 Mais pourtant où l'on trouve et la grappe vermeille,  
 Et le miel de la figue, et le miel de l'abeille ;  
 Ou le ver du cathai filant ses réseaux d'or,  
 Dans sa coque brillante et s'enferme et s'endort.

Où les plus pures eaux, sur la molle prairie  
 Tombent, en flots d'argent, de la roche fleurie ;  
 Comme elles mes beaux jours s'y déroulaient en paix ;  
 Mais le ciel m'a, depuis, retiré ses bienfaits.  
 Que ne me laissiez-vous et Julie et mon père ,  
 Dieu cruel ! vous verriez un heureux sur la terre ?

Le sage autour de lui sait trouver ses plaisirs,  
 Et loin de s'égarer en de vastes désirs ;  
 Mais s'ajustant aux biens tombés en son partage,  
 Neptune en vain l'appelle ; il demeure au rivage.  
 Et quand l'ambitieux, secondé par les vents,  
 Vogue, partout vainqueur des flots obéissans,  
 Et ne croit nulle part d'obstacle qui l'arrête,  
 Le sage, dans les airs, devant la tempête,  
 Lui prépare déjà la planche de secours.  
 Dans l'ombre et loin du monde ainsi coulent ses jours ;  
 Sans doute il peut lui-même être en butte à l'orage,  
 Le Dieu qui bat le flot frappe aussi le rivage ;  
 Mais de son infortune il n'est jamais l'auteur.  
 Hélas ! l'homme est partout sujet à la douleur ,  
 Le monde est une mer, la vie une tempête ;  
 Mais celui dont les jours coulent dans la retraite

Est semblable au nœcher arrivé dans le port  
 Où des eaux et des vents il peut braver l'effort ;  
 Le fer puissant unit sa nacelle au rivage,  
 Et pour lui la tempête est au moins sans naufrage.  
 Quand les flots soulevés ont calmé leur courroux,  
 Que ses désirs sont purs, que ses plaisirs sont doux,  
 Qu'ils ressemblent aux lieux où se cache sa vie !

Les champs sont embellis par la mélancolie,  
 Au lever de l'aurore, à la chute du jour,  
 Elle y vient soupirer sa romance d'amour ;  
 Elle se plaît aux bords de l'onde paresseuse,  
 Sur le gazon fleuri, sur la roche mousseuse,  
 Doux abri, doux séjour d'innocence et de paix,  
 Que les remords pesans ne connurent jamais.  
 Tout l'annonce en ces lieux ; voyez ces tourterelles,  
 Quel espoir de bonheur fait palpiter leurs ailes :  
 Voyez comme ce saule, inclinant ses rameaux,  
 Semble mêler des pleurs au cours de ces ruisseaux.  
 Elle est là, je la vois : incertaine et pensive,  
 A quelque bruit lointain elle semble attentive.  
 C'est ainsi que, veillant où dorment les aïeux,  
 D'involontaires pleurs, s'échappent de ses yeux.

Qu'elle effeuille des fleurs sur une urne chérie  
 Et cherche à pénétrer au-delà de la vie ,  
 Que dans le vague immense où se perd sa douleur  
 Le ciel s'ouvre et l'amour le dévoile à son cœur.

L'imagination s'empresse sur ses traces,  
 Et marche à ses côtés l'essaim voilé des Grâces.  
 A l'aimable pâleur de son front virginal ,  
 On dirait une épouse au festin nuptial ;  
 Une larme en ses yeux , sur sa bouche un sourire ,  
 Même dans le bonheur, son âme encore soupire ;  
 Elle ne connaît point une folle gâté ,  
 Mais aussi sa douleur semble une volupté.  
 Ainsi dans les beaux jours, quand renaît la verdure,  
 Coule sous les berceaux l'onde brillante et pure  
 Qui, des plaines du ciel répétant les couleurs,  
 Murmure sur un lit et de mousse et de fleurs.  
 A l'amant inspiré, sur la toile brillante,  
 Elle rendit les traits de son amie absente ;  
 Elle arma du ciseau l'homme religieux,  
 Et l'Olympe, à Paros, reconnut tous ses dieux.  
 Dans les mains d'Apollon, elle accorde la lyre :  
 Quand il charme le ciel, c'est elle qui l'inspire,

Qui, sur le double mont, lui dicte tour à tour,  
 Et ses chants de triomphe, et ses regrets d'amour.  
 Aux heureux favoris du Dieu de la lumière,  
 Dans la lice des arts elle ouvre la barrière ;  
 Elle inspira les vers du chantre de Didon,  
 Dans les bosquets d'Éden elle guida Milton,  
 Elle éleva Corneille au temple de la gloire.

Mais ici quels tableaux s'offrent à ma mémoire !  
 Loin de me présenter les regrets des mortels  
 Aux talens, fils des dieux, érigeant des autels,  
 Les faisceaux inclinés en hommage au génie.  
 Je vois la pauvreté que suit l'ignominie,  
 Les livrant sans défense, à l'outrage, au dédain.

Homère aveugle et seul a mendié son pain :  
 Il vécut inconnu sans asile et sans gloire.  
 Du chantre de Solyme, ignorez-vous l'histoire ?  
 Fils d'un proscrit, lui-même à peine hors du berceau  
 Devait tomber sanglant sous le fer du bourreau :  
 Il fuit et dans l'exil traîna sa triste vie.  
 Dans l'exil, dans les fers. Déchiré par l'envie,  
 Trahi par sa raison, l'amour et l'amitié,  
 Le bruit de ses malheurs fatigua la pitié.

Hélas ! il le voulut. Par lui-même livrée,  
 Sa muse, de la cour, endossa la livrée,  
 Et roi par son génie il abdiqua son rang,  
 Jouet d'une coquette et flatteur d'un tyran.  
 Et quand sa lyre encore enfantait des merveilles,  
 Loin de charmer sa peine en illustrant ses veilles,  
 La gloire, dans la nuit, repoussait ses travaux,  
 Et versait tous ses feux sur ses faibles rivaux.  
 Rome, enfin, consolant les douleurs du poète,  
 Des palmes du triomphe allait orner sa tête.  
 Le Capitole s'ouvre... et le Tasse, vainqueur,  
 Marchait au Capitole où Rome entière... Il meurt.

Mais si les fils du jour, par la plus noble audace,  
 Guidés, osent gravir les hauteurs du Parnasse,  
 Et du sommet du Pinde, à l'Olympe pareil,  
 Montent, la lyre en main, sur le char du soleil,  
 Et versant dans leur cours des torrens de lumière,  
 Sont, par les dieux jaloux, brisés dans la carrière :  
 A la base du Pinde, à l'ombre du vallon,  
 La foudre frappe aussi les suivans d'Apollon.  
 Les monstres des enfers, les tigres du Riphée  
 S'attendrissent aux sons de la lyre d'Orphée.

De monstres plus affreux sans oreille et sans cœur,  
 Florian ne sut point désarmer la fureur.

Généreux Florian, dont l'âme tendre et pure,  
 En des traits si naïfs sut peindre la nature,  
 Quel mortel plus que toi méritait d'heureux jours !  
 Nul, jamais vainement, n'implora ton secours. (9)  
 Né sous le ciel d'azur des dernières Cévennes,  
 Aux lieux où les grands monts se fondent dans les plaines,  
 Entre les bords rians du Vidourle et du Gard,  
 Où paissent les troupeaux, chez un peuple sans fard,  
 Il vit quelques débris des mœurs d'un meilleur âge,  
 Et des premiers chrétiens une vivante image.  
 Là, l'amour du prochain, du travail et de Dieu  
 S'offrant à ses regards, en tout temps, en tout lieu,  
 Concourait à former son noble caractère,  
 Et puis il fréquentait la maison de mon père !...  
 Bientôt son jeune cœur, aussi pur qu'un beau jour,  
 Fut éclairé des feux d'un innocent amour.  
 Dans le plus beau pays il aima la plus belle ;  
 Il était *Némorin*, mais il rêvait *Estelle*.  
 Massane l'inspira : ses faciles pipeaux,  
 Chantèrent ses vallons, Estelle et les troupeaux.

Mais quelle voix t'enlève à ton *Occitanie* ?  
 Adieu, pars ; va grandir sous l'aile du génie.  
 Du poète géant que courtisent les rois,  
 Apprends à protéger le malheur et ses droits,  
 A chanter de *Booz* la douce bienfaisance,  
 Ou des *serfs du Jura* la juste délivrance ;  
 Car Dieu fit l'homme libre, et la postérité  
 N'aura plus d'autres dieux que *Dieu, la liberté* ! (10)  
 Quels destins plus brillans pourrais-tu te promettre,  
 Voltaire est ton Mentor, et Penthievre est ton maître.  
 Et dans la vie, ainsi tu marches soutenu,  
 Par la gloire, et guidé par la sainte vertu.  
 Aussi tantôt il peint et le cœur du *bon père*,  
 Et du législateur le sacré caractère,  
 Et *Penthievre* et Numa vivent dans ses écrits.  
 Dans *Numa*, Fénélon inspira ses récits.  
 Mais on dit, et je crois cette histoire certaine,  
 Qu'il fouilla le tombeau de notre La Fontaine,  
 Et qu'il en déroba des fables ; ce larcin  
 Se prouve à chaque vers. Pour le cacher, en vain  
 L'esprit de Florian et polit et rature,  
 On sent que le *bonhomme* a fait cette peinture ;

Mais qu'il n'eût pas le temps d'achever le tableau,  
 Ou que le plagiaire a tronqué le morceau.  
 Du crime, cependant, remettons-lui la peine ;  
 Sans lui , nous n'aurions pas cet autre La Fontaine,  
 Et la France ravie en accepta le don ;  
 Ah ! que n'a-t-il aussi dérobé Fénélon ?

Ainsi, d'heureux travaux illustrèrent sa vie ;  
 Son cœur fit son talent ; et si jamais l'envie  
 S'irrita des lauriers qui croissaient sous ses pas,  
 Il sut, par ses vertus, en désarmer le bras.

Hélas ! aux jours mauvais où la France éplorée,  
 Sous le fer des bourreaux gémissait déchirée,  
 En vain pour le sauver on disait aux méchants,  
 La bonté de son cœur, la douceur de ses chants.  
 Ses chants et ses vertus furent nommés des crimes,  
 Et son front fut paré du bandeau des victimes.  
 Jeté dans les cachots... les juges inhumains,  
 De son sang vertueux allaient baigner leurs mains ;  
 Mais l'amitié veillait ; la céleste vengeance,  
 Aussi veillait ! enfin, thermidor à la France  
 Sur l'échafaud détruit présenta la pitié.

Sous les traits de Boissy, la divine amitié,

Accourt, et fait tomber les chaînes du poète,  
 Et sans doute bientôt, dans sa docte retraite,  
 Le simple galoubet, la guitare et l'amour,  
 A la nymphe de Sceaux vont dire son retour.  
 Hélas ! espoir trompeur ! Le rossignol sauvage,  
 En vain a vu briser les barreaux de sa cage.  
 Jusques au fond des bois son indigne prison  
 Attriste sa pensée et trouble sa raison.  
 Il est libre, et pourtant il croit s'y voir encore ;  
 Il n'a plus de chansons pour saluer l'aurore,  
 Plus de chansons d'amour, plus d'amour, plus de voix :  
 Silence ! Il a chanté pour la dernière fois.  
 Rossignol délivré, ce gracieux poète,  
 Expira sous le poids de sa douleur secrète.  
 O trépas imprévu ! la Parque m'a ravi  
 Des nœuds déjà formés, et l'espoir d'un ami.  
 Sa patrie est la mienne, et sa Muse champêtre  
 Inspira ma jeunesse à l'ombre de ce hêtre,  
 Et c'est de moi surtout, si j'en crois mes douleurs,  
 Que sa Muse aimera l'hommage de ces fleurs.  
 Il n'est point d'infortune inconnue au Parnasse,  
 Et quel Dieu bienfaisant soutient dans sa disgrâce

L'artiste que la Muse, aux heures du danger,  
 Contre les coups du sort n'a pas su protéger ?  
 Et ramenant à lui la gloire qui l'oublie,  
 Qui lui rend les destins ? qui ? La mélancolie.  
 Telle est sa noble tâche et tel est son pouvoir :  
 C'est elle qui l'enlève au sombre désespoir,  
 Qui d'un monde ennemi le distrait et l'isole,  
 Et, seule avec son art, l'occupe et le console.  
 Il médite, il travaille, il reprend son essor...  
 Ses rivaux étonnés vont le trouver encor.

Au malheureux ainsi prêtant un bras fidèle,  
 Puissante, elle soutient l'artiste qui chancelle.  
 Plus secourable, enfin, quand réglant ses désirs,  
 Elle éloigne de lui la coupe des plaisirs.  
 On peut se relever, tombé dans la carrière,  
 Et secouer au but une indigne poussière,  
 Et le front inondé d'une noble sueur,  
 Dans les bras de la gloire étouffer son malheur.  
 Mais l'artiste, trompant sa haute destinée,  
 A-t-il bu des plaisirs la coupe empoisonnée ?  
 Apollon de ses feux ne brûle plus son sein :  
 La palette brillante échappe de sa main,

Et sa main vainement interroge la lyre...

Muette, elle se tait, et le Dieu se retire.

Il s'est éteint pour lui le flambeau radieux

Que le génie altier alluma dans les cieux ;

Comme un ange déchu qu'a frappé le tonnerre,

Il planait dans l'espace , il rampe sur la terre.

Douce mélancolie, ah ! reste auprès de moi,

Et quel dieu me serait propice comme toi !

C'est le charme si doux de tes rêves sans nombre,

Légers comme Zéphir, les nuages, une ombre,

Purs comme le matin, l'onde vive, les fleurs,

Qui de l'homme affligé trompe au moins les douleurs.

Ah ! partout l'homme souffre et partout il espère :

Mais le bonheur le fuit ; inconstante chimère

Qui vole ..vole... et prend toujours des traits nouveaux,

Au gré des passions qui troublent son repos ;

Il existe pourtant , mais il n'est qu'en toi-même ,

Et le chercher ailleurs est une erreur extrême ;

Tout t'abuse ; la vie est peut-être un sommeil,

Et la mort qui la suit le moment du réveil.

Erreurs d'un autre temps , félicité perdue,

ont l'amer souvenir et me charme et me tue,

Ne pouvez-vous renaitre ! Et vous, rêves, et vous,  
 Ne me rendrez-vous pas enfin des jours plus doux ?  
 Arrachez-le ce trait qui déchire mon âme,  
 Et des jours accomplis recommencez la trame.

Où suis-je ? quel prestige égarait ma raison ?  
 Il me semblait que loin de ma jeune saison ,  
 Seul , oublié , proscrit par la haine et l'envie ,  
 Je traînais tristement une pénible vie ;  
 Et cependant , brillant de jeunesse et d'amour ,  
 Je marche d'un pas sûr dans l'empire du jour .

Je me sens pénétré d'une céleste joie.  
 Coulez , coulez , beaux jours filés d'or et de soie ,  
 Beaux jours de mon jeune âge où tout rit à mes vœux ,  
 Où l'amour de Julie est égal à mes feux .  
 Je t'ai donc retrouvée , ô ma chère Julie !  
 Et toujours plus aimante , et toujours plus jolie ;  
 Presse-moi dans tes bras , mets ta main sur mon cœur ,  
 Connais à ses transports l'excès de son bonheur .  
 Va , ne nous quittons plus , vivons toujours ensemble ;  
 Vivons , aimons , serrons le nœud qui nous rassemble .  
 Rien ne peut t'attirer en de nouveaux climats ,  
 Quand pour moi rien n'existe aux lieux où tu n'es pas .

Que le cruel autour loin de son roc voyage,  
 Voyage comme lui le passereau volage ;  
 Toi qui n'as point de serre et qui n'as qu'un amour,  
 Colombe de Vénus, reste où tu vis le jour.  
 Mon sort est de t'aimer, mes vœux sont de te plaire,  
 Mes destins sont ici, j'attends ici mon père.  
 Il doit venir, Julie, une voix me l'a dit....  
 Tu le sais, son trépas me fut aussi prédit.

Les mers nous séparaient. Je veillais, sans alarmes;  
 Et tout-à-coup mes yeux se remplirent de larmes,  
 Et tout mon sang se gèle, et parmi des sanglots,  
 Ma bouche, *d mon insu*, fait entendre ces mots :  
*Mon père va mourir !* O douleur, jour horrible !  
 Mon vieux père expirait dans ce moment terrible.  
 Sans reproche, il montait au séjour des élus,  
 Ce bon père illustré par cent ans de vertus.  
 Et je n'étais point là lorsque sa dernière heure...(9)

Proscrit, j'avais quitté notre heureuse demeure :  
 J'avais vu l'innocent, des lois abandonné,  
 Sous le couteau royal mourir assassiné;  
 J'emportais sa tunique, en son sang pur trempée,  
 Et j'allais.... racontant son horrible épopée,

Je voulais la jeter sur le trône du roi ,  
Et lui crier : Louis , sois juste , lève-toi !  
Aux portes du palais , arrêté par un traître...  
J'eus tort sur ..... de juger de son maître ;  
Je le jugeai sans cœur..... et perdant tout espoir ,  
Je détournai mes pas sans chercher à le voir ,  
Je ne vis point le roi. — Je ne vis plus mon père!!!  
Grand Dieu, quelles douleurs me gardait ta colère ;  
Que devais-je trouver dans ces lieux où jadis  
A ma voix répondait la voix de tant d'amis ?  
Une tombe partout.. A l'éclat des étoiles ,  
La nuit , je vois ces mots étalés sur ses voiles :  
*Ton père est mort !* Le jour dans l'air je les revois ;  
Je ne sais quel esprit les gémit dans les bois ,  
Autour des peupliers , battus par leur furie ,  
En longs mugissemens la voix des vents les crie...  
Tout a vêtu mon deuil , tout ressent ma douleur ,  
Et la terre et le ciel me racontent mon cœur.  
Tu n'es plus , et pourtant , mon père , je t'appelle !  
Quand il subit la mort , l'Homme triompha d'elle ;  
En nous la faux du temps ne peut frapper enfin ,  
Que la lampe d'argile où brûle un feu divin .

Sa flamme a déserté la lampe renversée ,  
 Dans le foyer de vie , elle s'est élancée ,  
 Elle y brûle à jamais : Ton âme qui m'aima ,  
 Et m'aime et brûle au sein du Dieu qui te forma :  
 Il faut que par ton fils ta trace soit suivie ,  
 Que d'après tes leçons il marche dans la vie ;  
 Et serait-il possible à des pas chancelans  
 De suivre une vertu qui triompha cent ans ?  
 Souviens-toi donc aux cieux de ta sainte promesse ,  
 Et viens de ta vertu soutenir ma faiblesse ;  
 Quand je ne te vois plus , tu me vois et m'entends ,  
 Et ce n'est pas en vain que j'espère et j'attends .  
 Un bruit s'est fait entendre au-delà de la nue...  
 Dans l'empirée ouvert une voix bien connue ,  
 Ne m'a-t-elle pas dit ? *Mon fils , je suis à toi.*  
 Et déjà dans ton cœur , l'espérance , c'est moi .

A ces mots , il se tait , il écoute , il espère ,  
 Il attend ses amis , sa Julie et son père ;  
 Dans sa profonde extase , oubliant son malheur ,  
 Il croit... Eh ! qu'est la vie elle-même ? Une erreur .

Il vous a retrouvés , beaux jours de son jeune âge ,  
 Lieux qui le vîtes naître , ô champêtre rivage !

Collines où les fleurs s'élevaient sur ses pas ,  
Simples toits qu'un regret alors n'habitait pas.  
D'un cœur tendre et croyant, ô puissance suprême !  
Sous ces toits consolés, il voit tous ceux qu'il aime :  
Son oreille ravie entend leur douce voix.

    Mais un cri de douleur s'élève au sein des bois :  
C'est un jeune ramier qui vainement appelle  
L'ami que lui ravit une main trop cruelle....  
Le poète s'éveille ; et dans l'ombre du soir,  
Il cherche les objets qu'il ne doit plus revoir.

---



---

LES

## LARMES DU POÈTE.

Chant second.

---

Le soleil de nouveau se baissait vers les ondes ,  
Et les ombres sortant des cavernes profondes  
S'étendaient dans la plaine , et du sein des vallons ,  
Lentement s'élevaient vers la cime des monts. (10)  
Le poète revint sur les mêmes rivages ,  
Où, rêvant , il crut voir les plus douces images.  
Seul reste , seul témoin , de ses jours de bonheur ,  
Sa lyre en soupirant reposait sur son cœur :  
Tout prêtait au poète une oreille attentive ,  
Le torrent dont les eaux jadis brisaient la rive ,

Elargissait leur cours et les roulait alors  
 Mollement , et leurs bruits expiraient sur ses bords.  
 En paisibles zéphirs les autans se changèrent ,  
 Des vallons et des monts les échos soupirèrent ,  
 Et cependant les airs, des derniers feux du jour ,  
 Réfléchissaient l'éclat sur les monts d'alentour ;  
 Mais bientôt le soleil va finir sa carrière ,  
 Et des vapeurs du soir sa mourante lumière  
 Se retire , et déjà, pâle flambeau des nuits,  
 Diane dans les cieux promène ses ennuis.

O moment solennel ! C'est alors que les mânes ,  
 Loin des cœurs sans amour et des regards profanes,  
 Ou sortent de la terre, ou descendent des airs,  
 Et qu'un peuple de morts vogue dans l'univers.  
 Eh quoi ! sur ce gazon, tu souffres , jeune amante ,  
 Un long gémissment se lève et t'épouvante ,  
 Ton amant a franchi l'abîme du trépas ,  
 Il vient , il t'apparaît : tu fuis devant ses pas !  
 Oh ! si jamais mes pleurs , réchauffant votre cendre ,  
 Un moment à mes vœux doivent encor vous rendre ,  
 Objets de mon amour, causes de ma douleur ,  
 Ne craignez point de moi cette indigne terreur.

Écoutez les accens d'une amitié fidèle,  
 Venez à moi, venez, mon âme vous appelle,  
 Ainsi qu'un prisonnier, dans son cachot obscur,  
 Appelle, en son tourment, le souffle d'un air pur.

Tels étaient la pensée et les vœux du poète,  
 Mais vers les cieux en vain il élève la tête,  
 En vain il les invoque, ils trompent son espoir,  
 Rien n'apparut à lui sous les voiles du soir.  
 Mais on dit que parfois les ombres conjurées  
 Descendent jusqu'à nous de vapeurs entourées,  
 Pour recueillir nos pleurs, accompagnent nos pas,  
 Et que l'âme les sent où l'œil ne les voit pas.  
 Aux soupirs du poète elles vinrent sans doute,  
 Mais son regard épie et son oreille écoute,  
 Il semblait espérer ... vainement.... et sa voix....

Amis, je vous ai vus pour la dernière fois;  
 Je ne vous attends plus, ô Julie, ô mon père!  
 Je suis encore ici sur la rive étrangère,  
 Car partout je suis seul. Mais vous restez du moins,  
 D'un bonheur qui n'est plus inanimés témoins.  
 Là j'attendais Julie, et je cueillais pour elle,  
 Symboles mensongers, la rose et l'immortelle.

Là, d'un père adoré j'écoutais les discours,  
 Et faisais mon bonheur du bonheur de ses jours.  
 Ce fut lui qui fonda ce modeste hermitage;  
 Il planta ces lauriers, et sous leur vert feuillage,  
 Ou sous les mille bras de ce chêne éternel,  
 Il venait dans son cœur interroger le ciel.  
 O jours trop tôt finis ! félicité passée,  
 Souvenirs ravissans, enchaînez ma pensée,  
 Occupez tout mon être, et loin de moi, chassez  
 Le souvenir des maux qui vous ont remplacés.

Ah ! de combien d'ennuis se compose la vie ,  
 Une peine est toujours d'une peine suivie.  
 L'homme, jouet du sort et dupe de son cœur,  
 Rêve tous les plaisirs et vit dans la douleur;  
 O misère ! et pourtant, heureux celui qui rêve ,  
 Dont la course au milieu de vains rêves s'achève,  
 Qui peut fuir le présent dans un doux souvenir ,  
 Ou du moins s'élancer dans l'obscur avenir,  
 Et se faisant lui-même un destin moins sévère ,  
 Atteint, en le rêvant, au bonheur qu'il espère.

Combien de fois errant sur la cime d'un mont  
 O *pâtus* de la Fage, ô bosquets de la Font !

N'ai-je pas oublié sous le ciel des Cevennes,  
 Dans des rêves charmans, mes craintes ou mes peines?

O bosquets de la Font, ô lieux aimés du ciel!  
 Où l'abeille, en tout temps, vient butiner le miel,  
 Où vivait mon bon père, où la douce espérance,  
 Trompeuse, sur des fleurs promenait mon enfance;  
 Tout semblait me promettre un heureux avenir :  
 Et vous savez quels biens j'espérais obtenir.  
 Les vœux que je formais quand brillait mon aurore,  
 En tout temps, je pourrai les avouer encore.  
 On dira, promenant sous vos ombrages frais :  
 Il fut trompé peut-être, il ne trompa jamais :  
 C'est ici qu'il rêvait l'amour, un peu de gloire.  
 Son nom peut échapper aux filles de mémoire,  
 Mais tant que dans ces lieux il sera quelque amant  
 Et tant que ce ruisseau coulera mollement  
 Sous les grands peupliers, orgueil de ce rivage,  
 On s'y ressouviendra qu'au matin de son âge,  
 C'est ici qu'il chantait sur un léger pipeau  
 Des airs que redisaient les filles du hameau.  
 Nous savons quelques vers que sa muse naïve  
 Soupira près des bords de l'onde fugitive;

Et souvent deux amans, sous ces bocages verts,  
Pour se dire : *je t'aime*, ont récité ses vers.

La divine beauté que cette rive étale ;  
Souvent calma l'horreur d'une douleur fatale.  
Il me souvient toujours de cet affreux moment  
Où j'appelais la mort pour finir mon tourment ;  
Mon triste cœur souffrait une peine inouïe ,  
Ma dernière espérance était évanouie ;  
Mais ces tableaux pompeux, mais tous ces bruits d'amour  
Tout cet enchantement, cortège d'un beau jour ,  
M'entouraient, et de moi détournaient mes pensées.  
Les cimes des grands bois par les vents balancées,  
Les profondes vapeurs se groupant sur les monts,  
Les eaux, de chute en chute, arrivant aux vallons ;  
Tombant, grondant, roulant; aux rochers suspendue,  
La chèvre de ses cris faisant gémir la nue,  
Séduisaient tour à tour mon oreille et mes yeux;  
Et mon cœur quelquefois s'oubliait avec eux.  
Tu chantaï, pauvre pâtre, et ta muse ignorante  
Occupait un moment ma pensée inconstante.  
Quand distrait par sa voix, que m'apportaient les vents,  
J'écoutais les récits de ses rustiques chants,

Trouvant dans leurs couplets certain mot inutile,  
 Elle osait, toutefois s'appuyant sur Virgile ,  
 A leurs expressions donner un nouveau tour ,  
 Et leur prêter des vers dignes de son amour.  
 Mon malheur , sur moi seul de nouveau la rappelle,  
 Mais, ô charme! ma peine est déjà moins cruelle.  
 Enfin l'astre des nuits dans un tendre appareil  
 Parut, comme entouré des voiles du sommeil.  
 Je crus voir les amours et la mélancolie  
 Le guider au-dessus de la terre embellie.  
 De son disque, voilé par de blanches vapeurs ,  
 Tombaient le doux repos et les rêves flatteurs,  
 La peine avec le jour avait quitté la terre,  
 Les plaisirs revenaient sur l'aile du mystère ,  
 Tout paraissait heureux; et mon cœur désolé,  
 Par le bonheur commun fut presque consolé.

Ah! si jamais en butte aux traits de la fortune,  
 Vous maudissiez vous-même une vie importune,  
 Fatal présent du sort irrité contre vous;  
 Faites, vous le pouvez, lever des jours plus doux.  
 Des destins ennemis désarmez la furie.  
 Partout l'espace ouvert à votre rêverie

Déroule à vos regards ses magiques tableaux,  
Et peut verser sur vous l'oubli de tous vos maux.  
Partout les champs, partout, me direz-vous peut-être,  
Auront-ils les beautés qu'ils font ici paraître ?  
De l'abri des prés verts entendrons-nous les vents ,  
Des hauts trembles frapper les rameaux frémissans ?  
Ou zéphirs amoureux de ces fleurs bocagères,  
De leurs embrassemens raconter les mystères ?  
Entendrons-nous jaillir de leur antre profond  
Les flots tumultueux des ondes de la Font !  
Et répétant l'éclat des plaines azurées,  
Ondes en cent ruisseaux par leur chute égarées,  
Liquides diamans où se mirent les cieux,  
Fuyant et toujours là..... dire leurs longs adieux ?  
Non, ailleurs il n'est point une rive pareille;  
Nature ailleurs n'a point répété ta merveille ,  
O paisible la Font ! Si j'en crois mon amour,  
Ici le jour de brume est encore un beau jour,  
Et vos souvenirs seuls, loin de son beau rivage,  
Pourront vous en offrir une imparfaite image.  
Vous ne trouverez plus son charme inspirateur,  
Mais partout, malheureux, vous verrez le malheur.

Des destins irrités les rigueurs secourables  
 Ont partout devant vous placé des misérables.  
 L'un gémit de cet or à ses besoins ravi,  
 Et l'autre meurt frappé dans le sein d'un ami;  
 Cléon pleure ses fils, Daphné pleure ses charmes.  
 Vains regrets, vains projets, tout est deuil, tout est larmes!  
 Eh bien, c'est en cherchant à consoler ces pleurs  
 Que l'on peut échapper à ses propres douleurs.  
 De nos maux personnels la pensée est distraite,  
 Le bien que nous faisons jusqu'à nous se reflète;  
 C'est comme un arbre vert qui, près de nos confins,  
 Planté, les couvre aussi de ses rameaux voisins.  
 Oui, c'est dans le secours que l'on donne à ses frères  
 Qu'il est quelque allégeance à nos propres misères.  
 Pour être bienfaisant, faudrait-il beaucoup d'or ?  
 Ah ! dénué de tout, on le peut être encor.  
 Le pauvre peut donner une douce parole.  
 Dans le sein des mortels est un autre Pactole ,  
 Et la voix en extrait le dictame et le miel  
 Que dans le cœur humain mit la bonté du ciel.  
 Regard affectueux de la charité sainte,  
 Des bras de l'amitié, muette, intime étreinte,

J'aurais tiré le glaive, et pour sauver ses jours,  
Mieux que Pierre... ravi de ses divins discours,  
Je pleurais de tendresse au pied de la montagne  
Où j'avais devancé le flot qui l'accompagne.  
Quand il dit à celui qui veut être parfait :  
Dépouille tous tes biens , et tu l'es en effet.  
Donne-les tous au pauvre , et suis-moi. Sans partage  
Je renonçais à tout pour suivre son voyage.  
Je donnais sur ses pas aux douleurs du prochain  
Les larmes de mon cœur et ma robe de lin ,  
Tout ce que je tenais du ciel et de la terre.  
Je me trouvais heureux du bonheur de mon frère ,  
J'étais fils à Jésus par mon vouloir. Depuis  
Ce n'est que de bien loin que je vais et le suis ,  
Et même trop souvent il échappe à ma vue.  
Si je regarde en haut, je le perds dans la nue ;  
Si je cherche ici-bas , la terre entre nous deux  
Met ses voiles épais et détourne mes vœux.  
Mais pourtant j'ai toujours gardé sa souvenance ,  
Toujours vit dans mon sein ma première espérance.  
Même sans y penser je le cherche , et je crois  
Parmi les bruits du monde ouïr encor sa voix.

Si je n'ai point quitté tous les biens de la terre ,  
 Si je jouis des champs que m'a légués mon père,  
 Où sa cendre repose et m'appelle; ces champs  
 Où pour prouver mon Dieu l'avait laissé le temps ;  
 Du moins, pour reculer leur étroite limite,  
 Je n'ai point caressé la fortune maudite,  
 Voilé mon jeune front ridé par le mépris  
 Devant le char doré de ses vils favoris.  
 Quand j'ai vu du pavois notre France descendre,  
 J'ai déchiré ma robe et j'ai vêtu la cendre.  
 Des trattres, des bourreaux, dédaignant les clameurs,  
 Aux cris des malheureux j'osai mêler mes pleurs.  
 J'ai suivi le bon droit et non pas la victoire,  
 Et j'ai dit de mon temps ce qu'en dira l'histoire.  
 Et maintenant, venez vous asseoir sur mes toits ,  
 Innocens qu'a proscrits la justice des rois !  
 Mon cœur vous est un frère et mon toit un asile :  
 Nous y dirons ensemble une plainte inutile  
 Pour vous ; car les puissans ont repoussé vos cris.  
 Mais que baignent vos pleurs ces rustiques lambris;  
 Ils les boiront : et moi , d'une main fraternelle,  
 J'essuierai vos yeux. Digne fruit de mon zèle ,

Le bien qui vous viendra de moi , soudain de vous  
Mille fois décuplé me reviendra plus doux.

Mais pendant que ma muse, au pied de ces vieux chênes,  
Disait par quel moyen on peut charmer ses peines,  
Et faire succéder l'espérance au malheur  
Et la mélancolie à la sombre douleur,  
Le soleil triomphant sur un autre hémisphère,  
Au miroir de Phébé regarde notre terre ;  
Ses feux nous revenant par un si long détour  
Plongent au sein des nuits sans y porter le jour.  
A travers les vapeurs, Phébé glisse en silence ;  
Tantôt marche à leur suite et tantôt les devance ;  
Le feuillage des bois légèrement frémit,  
D'amour et de bonheur le tourtereau gémit ;  
La source des rochers s'échappe, et sur l'arène  
Tombe, murmure et suit la pente qui l'entraîne.

Illusion des nuits ! partout l'heureuse paix  
Règne des toits de chaume aux dômes des palais :  
Ensemble enveloppés des vapeurs de la nue,  
Leur aspect si divers n'afflige point la vue.  
La nuit comme le jour raconte l'Éternel ;  
Mais semblable à la mort dans son deuil solennel

Elle égalise tout. O puissans de la terre,  
 Rois, conquérans, hélas ! sentez votre misère ,  
 Sur ces marbres un lit étalant deux linceuls  
 Où, dans l'ombre plongés, enfin vous êtes seuls.  
 Seuls; interrogez-vous. Dites-vous à vous-mêmes :  
 Que suis-je ? Ces flatteurs, ces puissans diadèmes,  
 De combien m'ont-ils mis au-dessus des douleurs  
 Qu'à tout homme en naissant annoncèrent ses pleurs?  
 Te trouves-tu bien grand dans ce lit où tu veilles ?  
 Fouille en tes souvenirs ; ils diront les merveilles  
 De ta vie, et ton bras fameux par tant d'exploits,  
 Et la gloire enivrante accourant à ta voix ;  
 Ils disent ta puissance, elle dit ta faiblesse.  
 Ton néant t'apparaît ; il t'indigne, il t'opprime,  
 Et de tant de trésors tu ne sens que ces draps  
 Où tu ne peux dormir, où demain tu mourras.  
 Et verra-t-il demain cet enfant dont la mère  
 Berce les premiers pleurs ; il se plaint, elle espère ,  
 Elle espère pour lui les délices du sort.  
 Un berceau dans ses bras elle prie et s'endort,  
 Et des songes flatteurs la puissance infinie  
 De son glorieux fils couronne le génie.

Le peuple acclamateur l'enlevant de son char  
 Le porte au Capitole ; il est Tasse ou César.  
 Il est plus grand encor que ne l'a fait ton rêve,  
 Jeune mère ! et plus haut que ton regard s'élève.  
 Attiré par ses cris, l'archange du Seigneur,  
 Aux épines du monde a ravi cette fleur ;  
 Il passait sur la terre, et le vent de sa course  
 Y cueille cette vie et l'entraîne à sa source ;  
 En tenant un berceau, tu tenais un cercueil.  
 Tu t'éveilles, hélas ! la terre voit ton deuil ;  
 Mais le ciel de ton fils voit la gloire ; les anges  
 A cette âme si pure ont ouvert leurs phalanges.  
 Ne pleure pas ton fils, ne pleure pas, c'est toi,  
 Mère, qu'il faut pleurer, car tu survis. Pour moi,  
 Sur la terre d'exil où je languis ; j'appelle  
 L'heure qui m'ouvrira la demeure immortelle,  
 Ce ciel que mon cœur voit au sein de l'infini,  
 Que ma raison admet et n'a pas défini.  
 Bientôt je rejoindrai votre troupe chérie,  
 Mânes ! ici la mort ; mais avec vous la vie,  
 La vie et la durée ; et déjà par l'espoir  
 Je monte aux saints parvis où je dois vous revoir.

Prolonge donc, ô nuit, prolonge ta carrière ;  
 Mais verse tes pavots sur ma faible paupière.  
 Ton ombre cependant est douce , et me plait mieux  
 Que tout l'éclat du jour qui pesait sur mes yeux.  
 De ton pâle flambeau la lumière affaiblie  
 Répand moins de clarté que de mélancolie.  
 Dans cette ombre où ta course a plongé l'univers  
 Règnent les dieux rêveurs de l'amour et des vers.  
 Quand Apollon, d'un pas franchissant ta carrière,  
 Paraît à l'Orient sur son char de lumière,  
 Il chante ; à ses accens s'animent tour à tour  
 La lyre et ses coursiers ; Dieu des vers et du jour !  
 Mais bientôt, roi du ciel, il plane sur les mondes ,  
 Il néglige la lyre, et de ses mains fécondes,  
 De principes de vie il sature les airs ,  
 Les globes de l'espace et les gouffres des mers.  
 Tu reviens : descendu de son char de victoire,  
 Au Pinde simple chef des filles de mémoire,  
 Sur notre terre amant, amant et sans espoir,  
 Il chante la beauté qu'il ne doit plus revoir.  
 Rien alors ne distrait l'immortel qui soupire,  
 Il chante ; ses accords font écho sur ma lyre ;

Aimai tendre que lui, non moins infortuné,  
 La mienne dit Julie, et la sienne Daphné.  
 Comme le Dieu jadis aux champs de Thessalie  
 Poursuivait sa Daphné ; je suivais ma Julie  
 Dans les champs trop heureux de la Font, autrefois ;  
 Aujourd'hui solitaire, errant au sein des bois,  
 Fuyant le jour, cherchant les réduits les plus sombres,  
 Je cache à tous les yeux mes douleurs sous tes ombres.  
 O nuit, nuit maintenant sans rêve et sans sommeil !  
 Mais pourquoi te montrer dans ce triste appareil,  
 Pourquoi dans ces vapeurs, où grondent les orages,  
 Lune ! si belle au sein de ces légers nuages,  
 Vas-tu fuir mes regards qui voyaient quelquefois  
 Sur tes rayons Julie accourir à ma voix ?  
 Prenant des traits chéris, une image trop vaine,  
 A travers les grands bois lentement se promène  
 Quand leur ombre se mêle à ta blanche lueur,  
 Et malgré ma raison elle occupait mon cœur.  
 Privé de tous les biens qui font aimer la vie,  
 Une erreur me restait et tu me l'as ravie....  
 Elle a fui comme toi. Dans ce nuage noir  
 Tu t'enfonces ; mon œil a cessé de te voir.

Il ne voit plus ces monts, ces lointains, ce rivage,  
 Qu'argentaient les reflets de ton pâle visage.  
 Le firmament éteint tous ses feux, et la nuit  
 Est comme le tombeau sans clartés et sans bruit.  
 Que sont-ils devenus ces jeux de la lumière;  
 Couleurs, formes, aspects, qu'affectait la matière?  
 Dans le sombre cahos est rentré l'univers.

Puisque fuyant les cieux tu descends aux enfers,  
 Brillante sœur du jour, du Styx lugubre reine!  
 Aux Champs-Élyséens va, racontant ma peine,  
 Des mânes affligés consoler les douleurs.  
 Ah ! c'est nous qui versons de véritables pleurs...  
 Leur peine est un regret ; moi j'ai, qui me dévore,  
 Un desir impuissant ; et mes regrets encore...  
 Tout est fini pour eux ; mais l'homme, dans son deuil,  
 Marche de chute en chute en traînant son cercueil.

Mon angoisse grandit au sein de ces ténèbres,  
 Tout prend, en s'effaçant, des formes plus funèbres,  
 Et me laisse plongé dans un fatal émoi,  
 Car rien, dans cette nuit, ne me distrait de moi.  
 C'est moi seul, et tout moi ; mon cœur et ma pensée,  
 Dans les temps écoulés par mes regrets lancée,

Mon cœur, tout pantelant, et qui dans l'avenir  
 Ne jette plus son cri !... plus rien ne doit venir.  
 O désenchantement !... jouissances perdues,  
 Et consolations vainement attendues,  
 Regrets toujours nouveaux, et plus amers toujours,  
 Dans quel supplice lent, vous consommez mes jours !...  
 Que je souffre... Tandis que sur ton lit de roses,  
 Par des rêves flatteurs, caressé, tu reposes,  
 Mortel que les destins chérissent ; et pourquoi !  
 Les traits les plus aigus s'amoncèlent sur moi.  
 Tu dors, et ton réveil expliquera tes songes,  
 La vérité t'attend, semblable à leurs mensonges.  
 Moi je veille plaintif, et l'erreur du sommeil  
 M'affligerait des coups destinés au réveil.  
 Arrière donc, sommeil... Dans cette ombre profonde,  
 Des songes malheureux erre la troupe immonde.

De ces sombres vapeurs séparons-nous. Allons :  
 La lune ailleurs encor plane sur les vallons ;  
 Ailleurs, au front des cieux scintillent les étoiles,  
 La nuit parmi leurs feux marche sous de longs voiles,  
 Non sous ces voiles noirs, parure des tombeaux,  
 Mais comme au sein d'un temple entouré de flambeaux,

Sous le lin éclatant , la paupière baissée ,  
 Vers l'autel nuptial marche la fiancée.  
 Oui, c'est partout ailleurs l'heure chère à l'amour,  
 Il craint l'œil de l'envie, il fuit l'éclat du jour,  
 Et son triomphe veut la nuit et le mystère :  
 Qu'il t'accompagne, amour, qu'elle te soit prospère!  
 Mais, silence, écoutons : j'entends le galoubet,  
 Signal parti des bois que l'amour attendait.  
 Le galoubet se plaint ; il raconte l'injure  
 D'un berger que trahit une amante parjure;  
 Comme il quitta les lieux témoins de son bonheur,  
 Et mourut en brûlant de sa première ardeur.  
*Hélas! et quel berger vivrait loin de sa mie?*  
 Maintenant, entendez sous la main de Sylvie  
 Crier les longs verroux qu'elle soulève en vain;  
 Trop de soin la trahit, ils tremblent dans sa main.  
 Calme tes sens; la nuit pour toi sera discrète,  
 Et tu n'as réveillé qu'une faible fauvette;  
 Auprès de ses petits elle craint l'oiseleur;  
 Elle t'a fait trembler, tu causes sa douleur.  
 Tout se tait; et Sylvie, aux rayons de la lune,  
 Entrevoit son ami que cet astre importune.

Il s'incline, il se perd dans l'ombre, sous les bois,  
 Il appelle... Un zéphir porte et couvre sa voix;  
 Il vient, cueille un baiser sur le front de Sylvie,  
 C'est là tout leur bonheur. Au matin de la vie  
 L'amour est innocent et n'en est que plus doux.  
 — Adieu, mon bel ami.—Pourquoi me quittez vous?  
 —Eh quoi! j'entends le pas de ma mère!—Ah! cruelle,  
 Si vous m'aimiez.— Ami, soyez toujours fidèle,  
 Je n'aimerai que vous. — Elle me fuit, ah! Dieu.  
 Elle rentre et revient pour lui redire : Adieu!  
 Et part sans écouter l'amant qui la supplie;  
 Il s'éloigne à son tour plein de mélancolie.

Il marche; un cri perçant s'élève, et par trois fois  
 Il a fait retentir l'écho des vastes bois.  
 Amant toujours chéri des amantes fidèles,  
 Qui reposent ensemble à l'abri de ses ailes,  
 Sur un orme perché, sentinelle de nuit,  
 C'est le coq, dont la voix marque le temps qui fuit.  
 Il chante d'heure en heure; il annonce à la ferme  
 Que la nuit paresseuse avance vers son terme.  
 Il vient de dénoncer les larcins de l'amour,  
 La fuite de l'amant et l'approche du jour.

Tout s'éveille à ce cri ; mais Sylvie, au contraire,  
 Affecte le sommeil à l'aspect de sa mère.  
 Nul ne l'a vu, tu peux te réveiller enfin,  
 Sylvie, et saluer les roses du matin.

Mes yeux ne verront point la pompe matinale.  
 Quand l'aurore a rouvert la porte orientale,  
 Un suave sommeil, les songes, les désirs  
 S'en échappent : portés sur l'aile des zéphirs.  
 O tilleuls parfumés, mousse voluptueuse,  
 Grotte où doucement coule une onde harmonieuse,  
 Recevez-moi ! pour vous, chantez petits oiseaux ;  
 Zéphirs plaintifs, volez... murmurez, frais ruisseaux ;  
 Exhale autour de moi tes parfums, fleur nouvelle !  
 Et toi : descends ici de la voûte éternelle,  
 O sommeil du matin, léger enchantement,  
 Des rêves du bonheur, berce-moi doucement !

Il a dit ; et sa main sur sa lyre s'arrête.  
 Les vierges du hameau, que les chants du poète  
 Charmaient pendant la nuit, vinrent au point du jour  
 Écouter, de plus près, sa voix chère à l'amour.  
 Et voyant que déjà sa harpe détendue,  
 Muette à ses côtés et sur l'herbe étendue,

Ne leur redisait plus des chants mélodieux,  
Elles vont, lentement, s'éloigner de ces lieux.  
Aglæ, la plus tendre et dès lors la plus belle,  
A choisi sur son sein une rose nouvelle,  
L'effeuille ; et soupirant, mais l'ignorant encor ;  
La répand sur le front du poète qui dort.  
Qu'il soit heureux un jour ! leur dit-elle ; et rêveuse,  
Auprès de lui s'assied sur la pierre mousseuse.  
Son œil semble épier l'instant de son réveil.

Du malheureux ainsi protégeant le sommeil,  
Sa tête sur sa main, en son cœur recueillie,  
Cette vierge ressemble à la mélancolie.

---

---

LES

## LARMES DU POÈTE.

Chant troisième.

---

Sur les rochers mousseux où le jeune poète  
A suspendu sa lyre et repose sa tête,  
Loin des bruits de la vie et des pompes du jour,  
Exauce, doux sommeil, ses vœux et son amour !  
Tout ce qu'il a perdu, toi seul peux le lui rendre.  
Tu peux tout : des âmes ressusciter la cendre,  
Unir à ce qui fut ce qui n'a point été,  
Dans le rien d'un instant grouper l'éternité.  
Oh ! qui m'expliquera la merveille de l'homme  
Garotté par les fers invisibles d'un somme !

Privé de mouvement , les sens muets , il dort ;  
 Sa vie intérieure a les traits de la mort.  
 Du vil limon déjà l'âme semble être absente....  
 Pourtant dans sa prison c'est ainsi que puissante  
 Maîtresse de ce corps qu'elle semble avoir fui ,  
 Elle s'y fait un monde et s'y lance avec lui.  
 Pour l'homme alors jouet d'une erreur qu'il ignore ,  
 L'avenir est venu , le passé dure encore.  
 Il marche, il court, il vole ; ange ou Dieu ; sur les mers,  
 Sous les flots , dans l'espace , il franchit les éclairs.  
 La tempête se calme ou frappe , le tonnerre  
 Bondit, le feu central a secoué la terre  
 A sa voix. Les temps sont sans durée et sans fin ;  
 Et si dans le sommeil il expirait enfin ,  
 Laquelle , du limon lorsque l'âme est sortie ,  
 Trouverait-il plus vaine , au réveil de la vie ,  
 Moins vaine , comparée aux clartés du réveil ,  
 La vie de la veille ou celle du sommeil ?... (41)  
 Toi seule es vérité, mon âme , et cette terre  
 Où tant d'éclat , de gloire est encore misère ,  
 N'est qu'une toile immense où tu ne vois que toi  
 Dans les objets divers que tu crois , que tu voi,

Où ne t'apparaîtra la vérité réelle  
 Que quand tu sortiras de ta fange mortelle.  
 Ainsi, quand le poète, aux rochers abrité,  
 Fuyait dans le sommeil la triste vérité,  
 La vérité pour lui; les prestiges des songes  
 Inondèrent son cœur de leurs rians mensonges,  
 Lui créèrent un monde où ses vœux accueillis  
 Par le ciel à jamais paraissaient accomplis.  
 En une heure il vécut des siècles; mesurée  
 Au temps la vie a-t-elle une heure de durée?  
 Songe ou veille, toujours ainsi l'homme est trompé.  
 Mais pendant qu'il dormait, la pensive Aglaé  
 Soupire : il croit ouïr sa Julie, il s'éveille...  
 Il la cherche des yeux; et lorsque son oreille  
 Entend des pas pressés fuyant autour du mont,  
 Il appelle Julie, et l'écho lui répond,  
 L'écho seul. Aglaé, craintive autant que tendre,  
 Fuyait et s'arrêtait, mais n'eût osé l'attendre :  
 Elle fuyait encor, et trompant son espoir,  
 Osait le regarder, mais non se laisser voir.  
 Avec sa vie ainsi son tourment recommence;  
 La vierge, aux traits si doux, évitait sa présence;

Et les songes heureux, lui retirant leur miel,  
Sur un rayon du jour sont rentrés dans le ciel.

Depuis, lorsque le ciel ramenait les étoiles,  
Ou que la sombre nuit laissait tomber ses voiles,  
Souvent il revenait, sans croire le chercher,  
Redire sa douleur à ce même rocher.

Pour la dernière fois, là, d'un rêve prospère,  
Il avait savouré la douceur mensongère.

Là, d'un soupir d'amour et d'une douce voix,  
Le charme le ravit pour la dernière fois.

Là souvent sur ses pas des roses répandues,  
Ou tantôt sur sa tête en festons suspendues,  
Le myrthe à l'immortelle, aux lauriers ajouté,  
L'entretenaient d'amour et d'immortalité.

Tendre Aglaé ! c'est toi qui tresses ces couronnes :

A de vains sentimens, hélas ! tu t'abandonnes.

La plainte du poète et ses plaintifs accords,  
Comme Orphée autrefois, ne s'adressaient qu'aux morts,  
Et tu ne peux changer les cordes de sa lyre !...

Que la sainte pitié, la pitié seule inspire  
Et tes pas et ta voix, et donne à ses malheurs,  
Non des pensers d'amour, mais un tribut de pleurs.

Et toi, Muse ! des fleurs ornent encor ta tête,  
Ce bouquet sur ton sein est un bouquet de fête,  
Cueilli par l'espérance, au début du matin,  
Flétri par la lumière, ôte-le de ton sein.  
D'un bonheur attendu, trop mensongers présages,  
Livre toutes ces fleurs aux ailes des orages.  
Allez, volez, erre, sous l'effort de leurs coups,  
Aux pointes de l'ajonc, frappez, déchirez-vous !  
Non, Muse, plus de fleurs, plus de myrthe ; demande  
Aux saules, aux cyprès ta nouvelle guirlande,  
Et fuyant les bosquets et leurs rians berceaux,  
Va t'asseoir maintenant aux pierres des tombeaux.  
Hélas ! il est pour l'homme une époque fatale,  
Quand l'âme, désertant une lutte inégale,  
Où contre le malheur en vain il se débat,  
Préfère la défaite aux douleurs du combat.  
Tel, les dix doigts ancrés aux planches du naufrage  
Le matelot, lassé d'aspirer au rivage,  
Au milieu des bouillons des vagues en courroux,  
Quitte la planche et dit : Roulez, je suis à vous.  
Et comment s'obstiner dans un combat sans gloire,  
Où rien à nos efforts ne promet la victoire ?

Où la nuit solitaire environnant nos pas,  
 De notre chute même on ne s'aperçoit pas !  
 Jusques au dernier sang, combats aux Thermopyles,  
 Sparte ! ce sang jaillit sur des roches fertiles ,  
 Et , semé dans la tombe , un laurier immortel  
 En sort, couvre la terre et se perd dans le ciel.  
 Mais il lutte de nuit, le malheureux poète ,  
 Une nuit sans étoile où rien ne se reflète...  
 Il le sait, et bientôt la plus sombre langueur  
 A la mélancolie aura fermé son cœur.  
 Ce n'est plus cet amant désiré par les belles ,  
 Ce poète rêvant des palmes immortelles ,  
 Dont la facile voix modulait tour à tour  
 Des hymnes à la gloire et des chants pour l'amour.  
 Vous qui vîtes jadis son ardente jeunesse  
 Si pure s'essayer aux rives du Permesse ,  
 Ne crûtes-vous point voir écrits en traits divins  
 Sur son front inspiré les plus heureux destins ?  
 Et pourtant ses beaux jours passèrent dans les larmes :  
 Dans un monde pervers jeté faible et sans armes ,  
 Voyant partout son cœur et partout des amis ,  
 Il crut aux sentimens qui lui furent promis.

Sons doux et caressans de la parole humaine ,  
 Vous m'êtes plus suspects que les cris de l'hyène :  
 Ils annoncent au loin l'hyène et ses fureurs ,  
 Vous, traîtres, vous cachez le serpent sous des fleurs.  
 Précédé de sermens , prodigue de caresses ,  
 Le traître , en doux propos , exhale ses tendresses.  
 Des larmes dans la voix , la volage , à son tour ,  
 Dit au crédule amant son éternel amour.  
 Dans les roseaux du Nil , homme par industrie ,  
 Un monstre , à voix d'enfant , pleure , gémit et crie..  
 Et la mère à son fils court aux bords de l'étang ,  
 Trompée , offrir son lait : le monstre boit son sang.  
 Tel est l'homme déchu , tels sont les tristes rôles  
 Qu'accomplissent partout ses trompeuses paroles.  
 Sa voix , quand elle dit son esprit immortel ,  
 Monte pure et suave aux pieds de l'Éternel ,  
 Et s'y mêle , aussi douce , aux chants si doux des anges :  
 Sa voix d'un vil limon exprime aussi les fanges.  
 Elle est l'orgue imparfait de ce souffle divin ,  
 Qui fit vivre la boue ; elle est le verbe humain ;  
 Mais flétri du contact de cette boue impure ,  
 Elle dit le serment quand le cœur se parjure .

Hélas ! il fut trompé le poète, trahi  
 Par la femme volage et l'infidèle ami.  
 Et puis il est Français, bon Français le poète !  
 Il n'a point sous le joug voulu courber la tête ;  
 Quand la France est tombée aux pieds de l'étranger,  
 Il gémit de sa honte et voudrait la venger.  
 La venger ! Mais sa voix qui gronde est solitaire,  
 L'écho ne la dit point ; il redit au contraire  
 A toute heure, en tous lieux, les cris adulateurs  
 Des traltres chargés d'or, d'infamie et d'honneurs.  
 Fortune, c'est bien toi ! ta main les glorifie ;  
 Attache sans rougir au fumier de leur vie  
 L'étoile du héros, promise à la vertu.  
 Lui qui rêvait les cieux ; de tous les vents battu ,  
 Lassé des hommes vils d'un siècle misérable ,  
 Il a pris en pitié ce monde qui l'accable.  
 En vain, fuyant ce monde odieux à son cœur ,  
 Va-t-il rêver aux champs et l'amour et l'honneur,  
 Et l'amitié si douce et si sainte ! et sa lyre ,  
 Essayant de tromper son pénible délire,  
 En vain tendrement sonne aux sources de la Font ,  
 En vain l'écho des bois tendrement lui répond ;

En vain zéphir, errant sur la rive fleurie ,  
 L'entoure des parfums cueillis sur la prairie ;  
 Et le chant des oiseaux, et les mugissemens  
 De l'onde , et les longs bruits enfantés par les vents,  
 Et cet hymne d'amour qui, de la terre émue ,  
 Semble au réveil du jour s'élever vers la nue :  
 En vain , puissans jadis, disent-ils à son cœur  
 Tout ce que le désert sut dire à la douleur :  
 « Il est un Dieu, le mal triomphe sur la terre,  
 « Mais en Dieu tous les biens : à lui ton âme ; espère.  
 « Les larmes dont le cœur baigne l'œil d'un mortel,  
 « La prière les porte au sein de l'Eternel.»  
 Il est seul, ô tourment qui grandit d'heure en heure,  
 Il est seul et se cache ! il veut penser, et pleure.  
 Survivre à ses amis, sur la terre être seul ,  
 C'est vivant se sentir plié dans son linceul .  
 Le plaisir le seul vrai , c'est celui qu'on partage ,  
 Ce n'est qu'accompagné que l'homme a du courage.  
 Ainsi quand le péché, fils du premier hymen ,  
 Fit chasser les époux des gloires de l'Eden,  
 Soutenant dans ses bras sa compagne trompée ,  
 Adam fuyant bien moins la flamboyante épée ,

Qu'il ne suivait les pas de son unique amour ;  
 Bien moins il s'occupait des penses du retour :  
 Plus heureux de pleurer sa demeure immortelle,  
 De la pleurer tous deux , que d'en jouir loin d'elle.

O la Font ! autre Eden ; ton rivage enchanté  
 Pour le cœur du poète a perdu sa beauté.  
 Il cessa de vous voir, charmes des bois sauvages ,  
 Des vieux monts sillonnés par la lave et les âges,  
 Des vallons déchirés par les eaux et les temps.  
 Il ne t'entendit plus, voix des mânes errans,  
 Qui parlais dans la nuit à son âme ravie.  
 Il cessa de rêver pour rentrer dans la vie ,  
 Pour y languir sans force, et n'attendre du sort ,  
 Seul remède à ses maux , que la paix de la mort.

Ah ! si du malheureux la plainte solitaire  
 Retentissait enfin sur la rive étrangère !  
 Échos, redites-la ; mais plutôt que ton cœur,  
 Azélie, il est temps, t'apprenne sa douleur !  
 Et suspendant tes jeux, aux autels prosternée...  
 La prière a souvent vaincu la destinée.  
 Il meurt, comme au désert par la soif consumé,  
 S'éteint un voyageur sur le sable enflammé.

De tes premiers beaux jours rappelle la mémoire ,  
 Alors que, de nos champs la parure et la gloire,  
 Tu croissais comme un lys, et que tes yeux d'azur,  
 Soleils tombés des cieux, jetaient un feu si pur.

Julie avait quitté la terre, et le poète

S'éteignait à côté de sa lyre muette :

Mais tu vins : et pourquoi, jalouse de son deuil,  
 De son triste réduit as-tu franchi le seuil ?

Un autre aurait, peut-être, à ses larmes amères  
 Mêlé, beaume puissant, quelques larmes sincères

Il ne serait pas seul : mais quel autre eût osé  
 Porter ses pas aux lieux où tes pieds ont posé ?

Quel chant peut plaire aux bois quand le rossignol chante ?

Quelle voix succéder à cette voix touchante ?

Quel astre, du soleil consolerait les cieux,  
 Et quel regard, l'amant épris de tes beaux yeux ?

L'amour grave, dit-on, les sermens sur le sable ,  
 Mais l'amitié les moule en bronze inaltérable ;

Pourtant à tes sermens d'amour ou d'amitié,

N'a pas même, en ton cœur, succédé la pitié.

Il ne te parle plus , ô volage ; il oublie

Le malheureux ami mourant loin d'Azélie.

Toi donc, enfant des cieux, esprit dont l'Eternel  
 Dévoua le secours aux destins d'un mortel,  
 Bon ange du poète, ouvre tes saintes ailes,  
 Descends, divin amour, des plaines immortelles!  
 Va réveiller le cœur de l'ingrate : apprends lui  
 Quelle route ramène aux beaux lieux qu'elle a fui.  
 « Trois fois belle et trois fois plus volage, Azélie,  
 « Accours, ta douce voix peut le rendre à la vie;  
 « Viens lui dire : renais au bonheur, me voilà.  
 « Ami, pourquoi mourir ! ton Azélie est là. »  
 Azélie !... Oui, ce cri retentit dans la nue,  
 Jusques au sein des cieux ma voix est parvenue,  
 Le bon ange l'appelle, Azélie, et les airs  
 Roulent sa voix puissante au milieu des éclairs...  
 Ingrate ! jusqu'à toi leur écho la répète.  
 Il part : et pour veiller aux destins du poète,  
 Belle, sensible et pure, il choisit Aglaé,  
 Autre ange par le ciel à la terre accordé.  
 Divine mission que son cœur lui révèle,  
 Et dont s'acquittera sa pitié fraternelle.  
 Mais quelle main vers lui viendra guider ses pas ?  
 La pitié dit : Allons ; elle ne l'ose pas.

Au bruit de la douleur , aux plaintes de la lyre,  
 Elle accourt de nouveau... fuit encore, et soupire.  
 Moins timide la nuit , d'un pas vif et certain,  
 Des larmes dans les yeux et l'espérance au sein,  
 Elle allait (elle dort près du lit de sa mère)  
 Elle allait consoler le triste solitaire,  
 Frappait à l'huis obscur de son triste réduit,  
 Ou suivait dans les champs sa course qui la fuit,  
 Et sa voix lui disait , image de son âme ,  
 Ces mots que sait trouver la bonté de la femme,  
 Ces doux mots dont le charme est puissant en tout lieu,  
 Mais sa bouche, au réveil, ne les disait qu'à Dieu.  
 Et Dieu , n'exauçant pas son attente secrète,  
 Ne les redisait point aux douleurs du poète.  
 Pourtant , c'est en Dieu seul qu'elle a mis son recours.

Vous la vîtes du ciel implorer le secours,  
 De l'Hérault et du Gard, ô charmantes vallées,  
 Montagnes sur des monts trois fois amoncelées,  
 Cévennes ! dont les pics cachent au sein des airs  
 Les grottes où les saints vivaient dans vos déserts.  
 Un peuple, comme vous, en butte aux noirs orages,  
 Libre, au prix de son sang , des chaînes des vieux âges

En a construit le soc qui force vos guérets,  
 Le fer qui pour la soie a détruit vos forêts.  
 Son bras fouille la terre , et son regard la nue ,  
 Le Dieu de l'Évangile y frappe seul sa vue ,  
 Et fier de sa raison , il foule sous ses pieds  
 Les manoirs abattus de vos saints oubliés.  
 Pourtant , il est toujours des croyances fidèles ,  
 Beaucoup ont fermé l'œil à ces clartés nouvelles :  
 Un cœur tendre aime à croire, et la lyre est du ciel,  
 Le poète inspiré la trouva sur l'autel.  
 Vous vîtes cette belle , éplorée et fervente ,  
 Solliciter vos saints, et sur vos monts errante ,  
 Baigner de tendres pleurs leurs rustiques parvis ,  
 Les champêtres autels de ses dons enrichis.  
 Vous en fîtes ornés, vieux murs de *l'Hermitage*,  
 Grotte de *Saint-Chamans*, voisine de la Fage ,  
 Roches de Saint Chamans, dont les deux mamelons,  
 Du Vidourle naissant dominant les vallons;  
 De l'église *del Suc*, puissante Notre-Dame,  
 Qui des amans pieux favorise la flamme ,  
 Et ton cep vénéré dont les divines pleurs,  
 En tombant sur nos corps en chassent les douleurs.

(Partout où l'homme souffre, adorable Marie!  
 Ton oreille l'écoute, et pour lui ton cœur prie.)  
 Toi, *Saint-Loup*, qui vivant sur un mont, le dernier  
 Des Cévennes, voyais les mers et *Montpellier*,  
 Et guide des vaisseaux, que le flot nous renvoie,  
 Jusques au port du ciel leur indiquais la voie. (13)

Sur *le Puy de Saint-Loup*; sur ces rochers déserts  
 D'où l'on dit que le saint commande encore aux mers:  
 Aglaé déposa son offrande pieuse,  
 Puis son œil s'élança vers l'onde radieuse.  
 Le soleil du midi versait du haut des cieux  
 Sur les immenses eaux les torrens de ses feux...  
 Mais ces pompeux accords et des airs et des ondes  
 Ne la détournaient point de ses peines profondes.  
 Dans l'horizon brûlant son regard ébloui  
 En côtoyant les flots cherchait *Saint-Gervazy*, (14)  
 Son église champêtre, et sa croix vénérée  
 De pèlerins nombreux en tout temps entourée,  
 Où le boiteux se dresse; où l'aveugle, des airs,  
 Sent tomber dans ses yeux la flamme des éclairs;  
 Plus de voiles! il voit. Où la mère expirante  
 Arrive et tombe aux pieds de la croix triomphante

Pleure et crie ! et du fils qui dans ses bras s'éteint  
Doit la nouvelle vie aux mérites du saint.

Aglæ vit d'abord, cherchant ces lieux célèbres ,  
*Maguelone*, debout aux siècles des ténèbres, (15)  
Avec elles tombée, et près des flots amers,  
Dressant comme ses bras pour repousser les mers  
Et renaitre ! Tandis que la *jeune Épidaure*,  
Digne fille du jour, croît et s'accroît encore.....  
Et des feux de sa gloire inondant les marais,  
L'effraie, et dans leurs joncs la repousse à jamais.  
Plus loin , elle aperçut *Aiguemorte* et son phare ;  
Aiguemorte fameuse au règne d'un barbare ,  
Qui dans sa tour infecte , ensevelit vivans ,  
D'innombrables martyrs ; aïeux, mères, enfans.  
Depuis , la langueur pâle habite en ses murailles,  
Et la vie en leur sein ressemble aux funérailles.  
Aiguemorte, où la mer recule, et dans ses flots  
Du Vidourle, à regret, ensevelit les eaux. (16)

En sortant de son roc le beau Vidourle roule ]  
Entre les monts ; et puis , bien doucement il coule  
Dans la plaine fertile où *Sommière* est assis ,  
Et dont les fortes tours le protégeaient jadis.

Dans la riche *Vaunage*, autre terre promise (17).  
 Où le Christ triomphant a planté son église.  
 Moins soumis à son Dieu fut le sage Abraham,  
 Et moins fertile aussi l'antique Canaan.  
 Combien ces lieux ont vu de dévoûmens sublimes,  
 Pour la cause du Ciel ! combien d'autres victimes  
 Périrent sous les coups de ces hideux Valois,  
 Ou des fils de Henri ; cœurs ingrats , mauvais rois.  
 Et combien de cités, aux guerres intestines,  
 Dans des mares de sang tombèrent en ruines.  
 Dans les jours de la paix , combien les échafauds  
 Virent de saints martyrs brisés par les bourreaux !  
 Cependant la raison, plus forte que la guerre  
 Et les bourreaux vainquit : la France, qui s'éclaire ,  
 Comme une mère tendre a reçu dans ses rangs ,  
 Des fils infortunés qu'en chassaient les tyrans.  
 Et malgré les poignards de la ligue nouvelle  
 Qui frappe en eux un peuple à l'étranger rebelle ,  
 Et fidèle à la France en son adversité, (18)  
 Ils ont, et pour toujours, conquis la liberté.

Jadis en pleurs, disaient les échos de la rive,  
 Les chants du roi proscrit et de Sion captive,

Le Jourdain consolé maintenant sur ses bords,  
 De la harpe sacrée entend les saints accords :  
 Muette, suspendue aux murs de Babylone ,  
 Dans le sein de Sion, enfin elle résonne...  
 Voyez ! Sion remplit cet immense lointain,  
 Et Vidourle est le nom du moderne Jourdain.  
 Autour de l'olivier , sous les vastes portiques ,  
 Et des grands châtaigners et des chênes antiques ,  
 Temples que la nature élève au Créateur ;  
 Chantez, belle Sion, vos hymnes au Seigneur !  
 Pendant au front des cieux, son brûlant luminaire,  
 Vous verse ses trésors, le prouve, et vous éclaire ;  
 Et des eaux, et des vents, les mille bruits divers,  
 Bénissent, avec vous, le Dieu de l'univers.  
 Quels murs pompeux ainsi raconteraient sa gloire!!!  
 Des *prêches au désert*, conservez la mémoire...  
 Et du désert sortie, ah ! dans les champs, restez....  
 Dans ce nuage d'or, Dieu vient à vous... chantez! (19)  
 Heureux, qui se livrant aux douces rêveries,  
 Parcourt tes côteaux verts et tes longues prairies.  
 O fleuve de Vidourle ! et même encor heureux,  
 Qui de ta rive absent, te suit au moins des yeux.

Elle voyait les monts d'où le fleuve s'élance ,  
 La mer qui l'engloutit, sa mort et sa naissance;  
 Image de nos jours; mais ces vastes lointains  
 Ne lui redisaient point le chant des hymnes saints,  
 Et dans le choc des vents déchainés sur sa tête,  
 Et de la mer houleuse apportant la tempête ,  
 Ou sur les flots, des monts s'élançant en fureur,  
 Elle, de son poète entendait la douleur.  
 C'est ainsi qu'à travers les orages qui grondent  
 Et l'espace ennemi, les âmes se répondent.

Lui montrant Aiguemorte , on lui dit qu'au delà ,  
 Et loin... mais commandant aux vagues que voilà ,  
 De ses nombreux palais couvrant la vaste arène,  
 La cité du midi , majestueuse reine ,  
 Se dresse; et dans ses murs, des plus fertiles bords,  
 Et d'Afrique et d'Asie, appelle les trésors.  
 Ils accourent; portés en tribut des deux mondes,  
 Par les rapides vents, sur les immenses ondes ;  
 Et de ses murs au loin coulent de toutes parts ,  
 Versés par l'industrie, embellis par les arts.  
 De Tyr et de Sidon, sœur et digne héritière,  
 Le temps n'a point posé de terme à sa carrière,

Elle sera sans fin , car ses sœurs ne sont plus ,  
 Rome même languit sur ses destins vaincus ,  
 Et *Marseille*, pourtant c'est la ville éternelle ,  
 Vit toujours, et toujours est plus riche et plus belle!

A côté d'Aiguemorte, Aglaé vit les tours  
 De *Saint-Gilles* , fameux dans de funestes jours.  
 Quand des prêtres fouettaient, au seuil de leur église,  
 Leur prince, un cierge en main, à genoux, en chemise...  
 Il n'avait pas voulu, le meilleur des *Raymonds* ;  
 Livrer au Dieu mortel , tonnait delà des monts,  
 De ses sujets proscrits, l'innocence hérétique :  
 Dans cette même église , une voix fanatique,  
 Accusant aujourd'hui l'indulgence des lois,  
 Maudit au nom du ciel les nouveaux Albigeois.

Quelle est cette cité? dans cette vaste plaine,  
 Où le Rhône, à longs flots, largement se promène  
 Au milieu des moissons, des pampres, des troupeaux,  
 Sur d'historiques champs roulant ses grandes eaux.  
 Là vainquit Marius, là le fils de Constance,  
 De Rome, à son rival, disputant la puissance,  
 Méditait d'asservir tout l'univers romain ,  
 Par le fer et le Christ réunis dans sa main ,

Là, Constantin régnait, et l'aigle impériale,  
 Vers le Tibre guida sa marche triomphale.  
 Là, de nobles débris, d'immenses monumens  
 Mutilés, mais debout, racontent les vieux temps.  
 Méditant au milieu de ces hautes ruines ,  
 On assiste aux horreurs des guerres intestines,  
 Aux rages du barbare; et l'on entend rouler  
 Les siècles; et les murs, les empires crouler.  
 Du sommet du grand cirque, examinant la rive  
 Des deux Rhônes, voyant cette cité chétive  
 Isolée au milieu des pompes du pays;  
 Contre ces flots puissans, autour des vieux débris,  
 Restes d'un beau destin, on s'afflige, on demande...  
*Arles*, qu'as-tu donc fait de ta gloire si grande?  
 D'où vient donc que gisante, aux bords des fortes eaux,  
 Tu ne les couvres point de plus nombreux drapeaux?  
 D'où vient qu'avec langueur tu regardes ta plaine  
 Si belle ! et qui te doit des vêtemens de reine ?..  
 Sois reine, pare-toi ! prends la rame et le soc.  
 Si des siècles obscurs tu tombas sous le choc,  
 Relève-toi, renaiss ainsi que la lumière ;  
 En avant ! seule, encor tu restes en arrière.

Les deux nobles cités que tu dois réunir  
 Sont là pour t'enseigner et pour te soutenir ;  
 Unis la plaine aux mers, et Nîmes à Marseille,  
 Placée entre les deux, tu dois marcher pareille.  
 Ils t'ont resté, tes dieux ! oisifs, mais non vaincus.  
 Là le *Rhône* et *Corès*, et dans tes murs *Vénus*. (20)  
 Tous nos vœux sont pour toi, car la France t'est chère.

Près d'Arles, Aglaé vit le mont de *Beaucaire* :  
 Elle vit une tour de son ancien château  
 Commandant, solitaire, à son triste coteau :  
 Au-dessous tristement dort la ville ; et l'année  
 La voit toujours dormir, à l'ennui condamnée,  
 Jusqu'au jour où Juillet conduit, le mètre en main ,  
 Vingt peuples, dans ces murs attirés par le gain.  
 Les navires vers eux ont cinglé des deux pôles ,  
 Et dans son port pressés flottent leurs banderoles -  
 Barcelone et Livourne, et le Nord et Boston  
 S'y trouvent réunis à la Grèce, à Lyon.  
 Le soir, sur le *grand pré*, mille beautés rivales  
 Charment tous les regards, mais place aux Provençales...  
 Les belles du midi ! les parfums d'Orient,  
 Le coquet ruban d'Arle, ornent leur front riant.

Du Rhône remontant les fertiles rivages ,  
 Elle vit le *Ventoux* , lancé dans les nuages,  
 Et s'élevant sans fin , le front ceint de frimats ,  
 Étonnés de se voir dans de si doux climats :  
 Car l'olivier le cerne , et peu loin croît l'orange ,  
 Étonnés à leur tour, de son aspect étrange.  
 Plus près est *Avignon*, où couraient nos aïeux  
 Acheter à prix d'or leur place dans les cieux.  
 Si pour sceptre il n'a plus les deux clés de St-Pierre,  
 Du paradis d'Islam, sa porte est la barrière.  
 Voyez ces fronts de vierge et ces jardins fleuris ,  
 N'est-ce pas l'Élysée où vivent les houris ? .  
 Non loin, Saint-Gervazy cache ses toits modestes ,  
 Humbles, mais illustrés par les faveurs célestes.  
 Elle ne put les voir , mais son cœur soupira  
 Quand un doigt en avant on lui disait : C'est là !..  
 La Croix Sainte est bien là, vers où son doigt s'arrête,  
 Là seront exaucés ses vœux pour le poète.  
 Mais quoi ! cet horizon épouvante ses yeux ,  
 Il y tonne, et du sang en jaillit vers les cieux...  
 C'est le cri des bourreaux, c'est le sang des victimes,  
 Arrête, vierge pure... arrête, là c'est Nîmes...

Pendant que de Saint-Loup elle invoquait l'appui,  
 Le poète, rentrant dans les champs qu'il a fui,  
 Des murs de la Font monte au sommet de la Fage,  
 D'où son œil voit Saint-Loup, et la mer et la plage ,  
 Et la plaine où le *Vistre* et commence et finit.  
 Aglaé sur Saint-Loup, lui sur la Fage, il dit :

Je viens vous voir encore , ô champs, ô vastes plaines  
 Que bornent et la mer et nos belles Cévennes  
 Et le Rhône : salut, ô brillant Languedoc !  
 Où la forte charrue enfonce un large soc ,  
 Où cent nobles cités étendent leurs murailles ,  
 Où d'épaisses moissons succèdent aux semailles ,  
 Où tes vins annuels qu'enserrent les tonneaux ,  
 De tes fleuves nombreux égalerait les eaux.  
 Champs entre tous les champs de la sphère fertiles ,  
 Villes belles , jadis, entre toutes les villes,  
 Quel spectacle offrez-vous à mes derniers regards ?  
 Quels sont ces fugitifs sortant de toutes parts  
 Des murs où court l'orgie , où le tambour résonne,  
 La cloche se balance et l'airain de Mars tonne ,  
 Où l'encens en nuage emporte dans les cieux ,  
 Du *Te Deum* sacré les chants religieux ? (21)

Quoi ! la France est en deuil, et vos jours sont des fêtes !  
C'est le cri des vainqueurs; est-ce donc vous qui l'êtes ?  
Ces aigles noirs et blancs, ces rouges léopards,  
Qui par vous escortés flottent sur vos remparts,  
Est-ce comme ravis aux phalanges vaincues  
Par vos troupes enfin dans les camps descendues ?  
Non, sur vos murs livrés, c'est en triomphateurs  
Qu'ils s'élèvent: et vous, sous le char des vainqueurs  
Vous chantez : et le sang dont sa roue est graissée,  
Coule sur votre tête à son joug abaissée...  
C'est le sang de vos fils morts pour vous ! Attachés  
A ce joug, tirez donc: mais dans les pleurs, marchez.  
Oui, pleurez avec moi l'horreur de notre chute.  
On a vu mille fois, succombant dans la lutte,  
Des peuples valeureux, mais forcés et conquis,  
Servir sous l'étranger souverain du pays :  
Mais nul temps jusqu'ici n'offrit ce vil spectacle,  
D'un peuple célébrant sa honteuse débâcle ;  
Aux fanges de la rue , aux égoûts du ruisseau ,  
Jetant ses dieux trahis et trempant son drapeau.  
Lorsque le grand coupable osa forger la chaîne  
Où vous fûtes ferrés , il fallait à la peine

Mourir, ou le jeter sous son tréteau royal ;  
 Vous l'aduliez alors !... Et dans l'instant fatal ,  
 Où la liberté même invoque son épée,  
 Par laquelle, naguère, elle tomba frappée ,  
 Vous, fils de cette épée, et qu'elle avait fait grands,  
 Du héros malheureux, vous désertez les rangs !...  
 Vous la brisez aux mains de ce puissant génie...  
 Du joug de l'Étranger bravant l'ignominie,  
 Vous l'acceptez... et là, vous proclamez les rois  
 Qui jettent à Soasie, et de l'or et des croix !

Mais pendant que ces cris expriment l'allégresse ,  
 D'où vient que je frémis, et que mon cœur s'opprime ?  
 Cette joie est du sang.... car le traître est cruel :  
 Il lui faut , comme Atrée au festin solennel ,  
 Il faut , à sa débauche , où le crime l'altère ,  
 Quelque crâne pour coupe , et le sang de son frère.  
 Mais n'est-ce qu'en un lieu loin des regards humains,  
 Que dans le sang, le traître, ose plonger ses mains ?  
 Hélas ! du bord des mers aux champs de la Garonne,  
 La trahison proscriit et le poignard moissonne.  
 Avignon et Toulouse ont forcé le soleil  
 A reculer d'horreur par un forfait pareil. ( 22 )

Et toi , quel est ton sort , ô trop malheureux Nîmes !

. . . . .  
 Vous vous trompez, cruels! vous proscrivez des frères,  
 Le fer que vous portez , jadis frappa vos pères ,  
 Et c'est teint de leur sang , qu'en vos mains je le vois:  
 Ils furent protestans, ou du moins Albigeois. (25)  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'en nos belles provinces,  
 On frappe au nom de Dieu pour les rois ou les princes.

Dans les murs populeux du malheureux Béziers,  
 Jadis , en ce saint nom , de lâches meurtriers ,  
 Sous la croix profanée et dans le sang trempée ,  
 Passèrent tout un peuple au tranchant de l'épée ;  
 L'enfant et le vieillard les suppliaient en vain ;  
 Car Rome avait formé le cœur de l'assassin.  
 Nul n'obtint de merci : du Rhône aux Pyrénées ,  
 Tous tombèrent devant ces hordes forcenées ,  
 Comme au temps des moissons tombent sur les guérets,  
 Les épis, moissonnés par le fer de Cérès.  
 Et naguères, hier, quand le grand roi lui-même,  
 D'une guimpe couvrant son brillant diadème ,  
 Et devant Loyola courbant son noble front ,  
 Ne fut plus que l'époux de la veuve Scarron....

. . . . .  
**O protestans français ! ô race infortunée ,**  
**A périr par le glaive en naissant condamnée ! . (24)**  
 . . . . .

. . . . .  
**Quittez, quittez ces lys, ces couleurs ; ce panache !**  
**Au chemin de l'honneur il doit rester sans tache.**  
**Teint de bone et de sang, quand ici je le vois ,**  
**Ce n'est plus que celui des infâmes Valois.**  
 . . . . .

. . . . .  
**O Ciel ! de Ravallac c'est le dernier linceul !**  
 . . . . .

. . . . .  
**Le sang de Henri Quatre en découle sur vous ,**  
**C'est comme protestant qu'il tomba sous ses coups.**

**Que les temps sont changés ! la ville aux sept collines ,**  
**La Rome des Gaulois , sortait de ses ruines ,**  
**Lien des temps divers , unissant dans ses mains**  
**Les lauriers de la France aux palmes des Romains ,**  
**Quand elle répondait aux appels de la gloire ,**  
**Elle ne léguait point à l'airain de l'histoire**

De ses inimitiés les tableaux révoltans.

Pure, d'un pas superbe, elle allait vers les temps,  
Elle était vertueuse alors qu'elle était fière.

. . . . .  
. . . . . \*

Pour eux ; le prix du sang arraché de tes veines :  
Pour eux l'or, les grandeurs, les faveurs souveraines,  
Les places, les emplois, la gloire, les rubans,  
Et des bas écrivains les éloges rampans.  
Mais pour toi : le travail, la faim et la misère ;  
Toi ! \*\* du matin au soir, tu piocheras la terre.  
La navette, pour toi, du soir jusqu'au matin !  
A cela sont d'accord et saint Pierre et Calvin. (26)

\* *Facit indignatio versâs.* Je supprime des vers nombreux dont la lecture n'eût peut-être pas déplu. Je les sacrifie au désir d'une réconciliation générale et vraie. Quand je les écrivis, mon sang bouillait, et mon cœur était au désespoir. En les conservant, j'aurais voulu, par l'horreur que j'inspirais pour une funeste époque, contribuer à rendre impossible le retour de rien de semblable; mais j'ai craint que mon intention ne fût mal interprétée et qu'on ne m'accusât de nourrir des sentimens de vengeance ou de haine, quand je ne voulais éveiller ou entretenir que des sentimens de dégoût, et le désir d'effacer par un avenir meilleur un passé détestable.

\*\* Le peuple.

Pourrais-je encor, jamais, admirer tes portiques,  
 Suivre le flux vivant de tes places publiques,  
 Cheminer, abrité contre les feux des jours,  
 Sous les larges berceaux des ormes de ton Cours,  
 Errer sous les tilleuls de ta belle fontaine,  
 Du haut de son rocher revoir ta riche plaine,  
 Tes villages épais, le Vistre, ses jardins,  
 Et perdre mes regards dans tes brillans lointains !  
 Parmi ton peuple, alors fraternel et facile,  
 Ma jeunesse trouva le plus aimable asile;  
 J'y coulai quelques jours bien doux, mais peu nombreux,  
 Et j'appris à t'aimer en te voyant heureux.  
 Mon cœur n'a point changé; je suis pour toi le même,  
 Ma profonde douleur te dit combien je t'aime;  
 Et si mon bras pouvait !... mais, faible que je suis,  
 Sur toi verser des pleurs est tout ce que je puis...  
 Cependant, inspiré... car il l'est le poète !  
 Il peut te menacer de sa voix de prophète,  
 Amasser sur tes murs la foudre et les éclairs,  
 Sous ces murs ébranlés faire gronder les mers...  
 Comme cette cité que la flamme dévore,  
 Sous qui mugit l'enfer, qui s'abîme... Gomorrhe !

Si de l'iniquité tu n'interromps le cours. . . . .  
 Mais, non, et dans mon cœur je te fais de beaux jours.  
 Jusqu'à la fin des temps, tes murailles antiques  
 Seront debout ! brillant de tes vertus civiques ;  
 Dieu versant la rosée aux herbes de tes champs ,  
 Et sa charité sainte au sein de tes enfans.  
 Naissez et fleurissez et mûrissez sans cesse ,  
 Arbres, plantes et fleurs, moissons de toute espèce !  
 Richesses du travail , merveilles des beaux arts ,  
 Ornez sa vaste plaine et parez ses remparts !  
 Que l'hymen, unissant et tes fils et tes filles ,  
 Enlace tous les cœurs du réseau des familles ;  
 Qu'un même chant d'amour, dans tes temples divers,  
 Dise tout ton bonheur au Dieu de l'univers !  
 Vous naquitte chrétiens, sachez donc vivre en frères . . .  
 Enfans ! pardonnez-vous les erreurs de vos pères ;  
 Et qu'enfin le passé ne soit plus l'avenir.  
 O Nîmes ! qu'une fois je puisse revenir  
 Près des restes pompeux de ta grandeur passée ,  
 Vivre dans les vieux temps que refait ma pensée !  
 Et suivant ta nayade au point naissant du jour ,  
 Rêver de poésie et de gloire et d'amour !

. . . . .

Je la bravais en vain, j'ai dû fuir la tempête ;  
Du foyer paternel, j'ai choisi la retraite.  
Sur mon seuil violé, le cri des assassins  
Réclame, ailleurs, la proie échappée à leurs mains.  
Je voulais contenir, réprimer leur furie,  
Tel est mon crime : enfin, je pleurais la patrie.  
Quand nos Dieux sont passés au camp de l'étranger,  
J'ai vu changer le monde et je n'ai pu changer.  
Je suis Français, et j'aime et la France et la gloire !  
Naguères tu chantaïs, et chantaïs la victoire,  
La Déesse infidèle, au front de vos guerriers,  
En fuyant de vos rangs a flétri vos lauriers.  
Chante donc, m'ont-ils dit, les hauts faits de la Prusse,  
Les exploits d'Albion, les triomphes du Russe,  
Chante ou tremble ! il suffit : je chante ces soldats  
Vainqueurs pendant trente ans et dans mille combats,  
Qui des rives du Rhin aux champs de la Syrie,  
Et du Nil au Volga, sont morts pour la patrie !...  
O mânes des héros ! levez-vous ! accourez  
Nous apprendre à venger nos champs déshonorés !

La lyre de Tyrtée a prédit la victoire.

Qui? Moi! Que mon pays sorte de ma mémoire...  
 De la France trahie oubliant les douleurs ,  
 Je chanterais sa chute , et mes yeux sont en pleurs!  
 Terre qui m'as vu naître , avant que je t'oublie ,  
 Au soldat étranger que ma lyre s'allie  
 Et fasse en son honneur d'indignes chants ouïr ,  
 Soit ma *Dextre* frappée , incapable d'agir!  
 Et plutôt que ma langue en ma bouche séchée  
 Demeure à mon palais à jamais attachée ,  
 Morte ; si j'ai de joie et de contentement  
 Pendant les tristes jours de ton abaissement !  
 Sous les voiles du deuil par mes pleurs détendue ,  
 A ces lauriers flétris j'ai ma lyre appendue.  
 Lauriers , refleurissez , et je la reprendrai !  
 France , reprends l'épée , et je te chanterai ! (27)  
 Si ma lyre est entière et peut chanter encore.

Il dit : des derniers feux le couchant se colore ,  
 Palit, s'éteint, et l'ombre arrive tout-à-coup.  
 Aglaé, déjà loin des roches de Saint-Loup ,  
 Du Vidourle bientôt aperçut le rivage.  
 Le poète descend les pentes de la Fage,

Rentre aux murs de la Font; et presque à demi-mort,  
Il veille au sein des nuits : la lyre seule dort.

---

---

LES

## **LARMES DU POÈTE.**

### **Chant Quatrième.**

---

Loin des murs profanés des cités criminelles,  
J'ai vainement cherché des heures moins cruelles,  
Et mon cœur voit toujours le spectacle odieux,  
Qui dans mon cher la Font est absent de mes yeux.  
Vainement un ciel pur resplendit sans nuages  
Sur ces paisibles lieux respectés des orages ;  
J'entends gronder la foudre aux lieux que j'ai quittés,  
Je vois le vice infect envahir les cités,  
Je vois sur nos drapeaux, traînés dans la poussière,  
Le cheval du Kalmouck secouer sa crinière ;

Et la femme de France, applaudissant au joug,  
 Oser livrer sa main aux lèvres du Kalmouk !  
 Ah! qu'ils sont loin de moi ces jours de mon enfance,  
 Où la voix du dehors faisait rugir la France ,  
 Où ses fils demi-nus , mais de fer et d'honneur  
 Brillans ; et non l'insigne au poitrail , mais au cœur ;  
 Volaient à la frontière, et de leur chair meurtrie  
 Tombée en tas, faisaient rempart à la patrie !  
 Où, vous, mères , armant des fils dignes de vous,  
 Disiez : *Ne revenez que dessus ou dessous.*  
 Où vous, filles, chantant des cantiques de gloire  
 Et promettant amour pour prix de la victoire,  
 Prépariez la charpie et le myrthe à la fois.  
 Pour nous, faibles enfans, qui n'avions que la voix,  
 Nous maudissions des rois les hordes mercenaires  
 Et jurions de mourir sur les corps de nos frères.  
 Ils vinrent ces soldats lancés par les tyrans ;  
 Tels nous disions les rois : le fer faucha leurs rangs.  
 Mais vous ne vintes pas , ô superbes monarques ,  
 Car , pour vous recevoir il n'était que les Parques ,  
 Alors ! de votre sang avaient soif nos sillons ,  
 Vous y seriez tombés comme vos bataillons :

Mais alors, dans nos murs, de sottise enivrée  
 N'avait pas apparu la nouvelle livrée,  
 Ces rustres, ces vilains, ces *citoyens* jadis,  
 Hier braves soldats, aujourd'hui fins marquis,  
 Comtes ou chambellans; dont la triste arrogance  
 Au carnaval du jour démasque la naissance;  
 Et fut ardente, hélas! l'ignoble soif de l'or,  
 Inextinguible soif qui croît et croît encor...  
 Qui toujours et partout à tout vice s'allie,  
 Boit au vase du crime et boit jusqu'à la lie.  
 Et nous sommes tombés, garottés et vendus,  
 Sous ces rois, si souvent par nos armes vaincus.

Depuis l'avènement de cette ère fatale,  
 Partout hurle, sans frein, l'immense saturnale.  
 Plus de foi; des sermens! et toujours accueillis,  
 Les traltres..... et voyez au royaume des lys  
 L'intrigue et les méchans remplacer le mérite.  
 De Sosie, admirez la race parasite  
 Se gorgeant au festin de la fidélité,  
 Et Tartufe prêchant le Dieu de vérité.  
 Tandis qu'aux lieux d'exil le pauvre Bélisaire  
 Veut repousser en vain l'aumône nécessaire,



Et que *Ney* fusillé par ses propres soldats...  
*Pouvoir !* vous condamnez, mais vous ne jugez pas !  
 Et tandis que, fuyant à l'abri de nos chênes,  
 Dans nos vallons ombreux, sur le front des Cévennes,  
 Sous leurs généreux toits, tous ouverts au malheur,  
 Des larmes dans les yeux, le désespoir au cœur,  
 Un peuple d'orphelins et de veuves s'écrie....  
 Proscrit persécuté pour Dieu, pour la patrie :  
 Ses flots ont envahi les bosquets de la Font,  
 Son cri plaintif y roule ; et mon cœur lui répond :  
     Allez, pauvres enfans, parcourez la colline,  
 Des prés et des jardins, au creux de la ravine,  
 Allez ; partout vos yeux seront émerveillés  
 De tant de fruits divers, si brillans.... et cueillez !  
 Cueillez aussi les fleurs que de sa douce haleine  
 Zéphir trempe en jouant aux eaux de la fontaine,  
 O filles de Sion ! errantes sur ses bords.  
 Et vous, fleurs, pour leur plaire, étalez vos trésors !  
 Peuple ! *la paix et Dieu !* sur ces charmans rivages  
 Espérez de beaux jours, oubliez vos outrages ;  
 Sous ces grands peupliers, consolez vos tribus.  
 L'Éternel a souvent éprouvé ses élus ;

Mais jamais au bon droit ne faillit sa justice ,  
 Et voyez... trois cents ans d'un injuste supplice,  
 De massacres , d'exil , n'ont pu vous abolir.  
 La semence de Christ c'est le sang du martyr ;  
 Et quoique des méchants la haine sacrilège  
 Soit sur vous , vous vaincrez... Jéhova vous protège !  
 Lui , qui du sein des eaux a tiré les Hébreux  
 Et vous a tirés, vous, du bûcher, et des feux.  
 Vous venez au désert comme y venaient vos pères,  
 Temple digne du Christ et de ses saints mystères ,  
 Car ce temple couvert des pavillons du ciel,  
 C'est l'infini , partout rempli de l'Éternel.  
 Lorsque vous chanterez vos cantiques , ma lyre  
 Résonnera , ma voix osera les redire  
 Tout haut : et loin de vous je m'unirai de cœur  
 A vos vœux pour la France, à vos chants au Seigneur.  
 Mais savez-vous quelle âme a franchi la barrière  
 De la tombe ; et vivante assiste à la *Prière* ?  
 La voyez-vous planer au-dessus de vos rangs !  
 Jadis son corps mourut sous les fers déchirans  
 Des bourreaux du grand roi , sur l'échafaud sublime.  
 Où l'amour du pays conduisit la victime.

La Font fut son berceau, ces champs étaient à lui,  
 Hélas ! aux mauvais jours le jeune homme avait fui  
 Notre France, de sang et de larmes baignée,  
 Mais sa douleur poignait dans cette âme indignée,  
 Et pour la délivrer il revint dans ces champs  
 Conspirer, presque seul, la chute des tyrans.  
 O Devillas ! héros qu'a dédaigné l'histoire,  
 Aux murs qui t'ont vu naître eût péri ta mémoire,  
 Rien n'en parlait, et nul ne s'y souvient de toi,  
 Mais elle y revivra, car ces murs sont à moi.  
 Moi, Français, comme toi, cœur ardent, moi, poète !  
 Le temps t'allait quitter, mon vers puissant l'arrête;  
 Et ce tardif laurier que ma muse a tressé  
 Il le met sur la roue où tu fus fracassé;  
 Vous, proscrits ! qui venez abriter vos misères  
 Dans les champs de celui qui mourut pour vos pères,  
 Vos larmes ont troublé son repos glorieux ;  
 Pour prier avec vous, il a quitté les cieux.  
 Payez d'un souvenir son dévouement suprême !  
 Seul, le poète ainsi se parlait à lui-même ;  
 Et sur le vieux manoir, par son instinct conduit,  
 L'oiseau lugubre hua son cri fatal, la nuit.

Aglaé de retour sur la belle colline  
 Où le Vidourle sort de son urne divine ,  
 Vainement écoutait, interrogeait les vents,  
 Jetait au loin l'éclat de ses regards perçans.  
 Le bosquet est désert , et la lyre est muette ;  
 Ce n'est plus que sa voix que l'écho lui répète.  
 Nulle trace aux rochers , nul signe dans les cieux  
 Ne guidèrent ses pas , ne frappèrent ses yeux. -  
 Partout l'ennui, partout le dégoût et l'absence ;  
 Mais son cœur entendait ce funeste silence.  
 Dans les murs de la Font , il vit l'infortuné,  
 Des hommes et du ciel s'éteindre abandonné;  
 Mais elle, plus le sort lui paraissait contraire  
 Au malheureux poète , et plus elle au contraire  
 Se sentait dévouée au bonheur de ses jours :  
 Par ses propres bienfaits on s'attache toujours ;  
 Et quoique vainement ait monté sa prière  
 Vers le ciel , cependant elle croit , elle espère ;  
 Elle espère en son dieu qui dans Saint-Gervasy  
 L'appelait , vain projet bientôt évanoui ;  
 Et comment approcher de ces tristes parages  
 Battus, et si long-temps, par de si noirs orages ?

Où, les pieds dans le sang, la lâche trahison,  
 Du Dieu qui la maudit invoque le saint nom !  
 Comment des champs de Cros , bords si purs , elle, femme  
 Au corps si beau de vierge, et si vierge en son âme,  
 Passer aux champs infects où la mort , en ses bras ,  
 Couche au tombeau la vierge, et ne l'y défend pas ?  
 Elle regarde encore l'horizon des Cévennes  
 Et croit y découvrir le terme de ses peines.

Il est vers le couchant auprès de *Causse noir*(30)  
 Un mont que de la Fage aisément on peut voir.  
 Sur leur cime élancé, c'est le roi des montagnes,  
 Elles sont près de lui comme d'humbles compagnes.  
 C'est un de ces grands monts d'où l'homme criminel  
 Croyait , levant les bras , atteindre jusqu'au ciel.  
 Le géant insensé gravit l'extrême cime,  
 Se dressa menaçant et roula dans l'abîme.  
 Et depuis , sur ce mont, la foudre et les éclairs  
 Éclatent ; la tempête y mugit ; et des airs ,  
 Tombant sur les guérets, la grêle et le tonnerre  
 Détruiraient les moissons dont se pare la terre ;  
 Mais de là s'élevait aux pieds de Jehova  
 Des serviteurs du Christ l'antique *alleluia*.

Fuyant et les cités et les hommes, un sage  
 Avait assis, au loin, son modeste hermitage.  
 Sur le plateau du mont un roc pyramidal  
 S'allonge, immense et nu; là priait saint Guiral.  
 Dans les flancs d'une roeche, au centre de la nue,  
 Par les éclairs brûlée et par les vents battue,  
 D'où s'élançait la foudre : et son hymne, au milieu  
 Des longs bruits du tonnerre, élevait jusqu'à Dieu  
 Des pécheurs repentans les larmes véritables,  
 Sous le sang de son fils lui montrant les coupables,  
 La terre rachetée au prix de tout ce sang  
 Que Christ pour nous, sans cesse, épanche de son flanc...  
 Et bientôt de salut, admirable présage,  
 L'arc céleste brillait au-dessous de l'orage.  
 Les orages vaincus, dans les airs, dispersés,  
 Fuyaient en longs amas de nuages pressés.  
 Mais ces noires vapeurs, en légères ondées  
 Tombaient, et pénétraient les terres fécondées :  
 Le saint avait prié ! des champs aimés du ciel  
 L'*alleluia* chrétien bénissait l'Éternel.  
 Ainsi vint et resta la riante verdure,  
 Ainsi les fleurs, les fruits, éternelle parure

Des fertiles pays protégés par ce mont :  
 Lieux si beaux ! pour tout œil qui n'a point vu la Font :  
 Lieux baignés par l'Hérault et par l'Arre ; dont l'onde  
 Écumant sur les rocs de sa rive profonde,  
 Enfante, harpe des eaux, des bruits mélodieux,  
 Et les promène au loin en flots harmonieux.  
 C'est là qu'est *le Vigan* et ses longues prairies ;  
*Valeraugues*, serré par deux rives fleuries.  
 C'est là qu'est *l'Hort de Dieu*, montagne où l'Éternel,  
 Puisant à pleines mains dans les jardins du ciel ;  
 De plantes et de fleurs, soutiens de l'existence,  
 Répandit largement la féconde semence.  
 Là sont *Mars*, *Aumessas*, *Aulas*, le *Coudouloux*,  
 Peuplés de souvenirs à mon âme si doux !  
 C'est là que l'étranger qui peut rompre sa chaîne  
 Vient retrempant sa vie échapper à sa peine.  
 C'est là que j'ai rêvé dans mes plus jeunes ans,  
 Et mes regards heureux s'enfonçaient dans les temps...  
 Ils me trompaient : c'est là qu'Aglæ doit se rendre  
 Et le saint pourra-t-il refuser de l'entendre ! (31)  
 Quand la terre reluit de son lustre nouveau,  
 Que l'espoir des moissons succède au renouveau ;

Chaque an, de tous les lieux que ce grand mont protège  
 L'église marche à lui dans un pompeux cortège ;  
 Ses bannières, la croix, les reliques des saints,  
 Et chantant à l'entour des cantiques divins.  
 De partout l'encens fume et vers le ciel s'élance,  
 Plus pur s'élève à lui le cœur de l'innocence !  
 Car guidés par la mère, et la fille et les fils,  
 Sèment au pied du prêtre et la rose et les lys.  
 C'est l'aube après le jour où le Christ à ses frères  
 Envoya l'Esprit saint, flambeau des saints mystères.  
 Alors, et pour la terre, au soleil matinal,  
 L'église prie encor où priait saint Guiral.  
 Aglaé sur le mont veut prier la première,  
 Et déjà dans Aulas commence sa prière.  
 Sous les dômes touffus des châtaigniers du *Plant*,  
 Pentecôte assemblait le temple protestant ;  
 Sur un enfant coulait l'eau sainte du baptême ;  
 Chrétien conquis à Dieu sous les yeux de Dieu même ;  
 Elle vit, elle ouït les hymnes d'Israël,  
 Son genou se ploya pour louer l'Eternel :  
 Elle ne se crut point chez ce peuple étrangère,  
 Il confessait son Dieu, donc il était son frère.

O Dieu ! présent au ciel, partout... guidez nos pas,  
 Servez-nous de lien, ne nous divisez pas !  
 Que ces doux sentimens embellissent la femme ;  
 Aimer, prier, bénir ! c'est sa vie et son âme.

Quittant du *Vilaret* le séjour amical, (38)

Enfin, elle aborda le pied du Saint-Guiral.  
 Le printemps fleurissait à sa base, et superbe  
 Le guéret promettait les trésors de la gerbe;  
 Elle monte.. elle trouve et le deuil et l'hiver,  
 Et sa poitrine à peine en peut respirer l'air.  
 Plus loin, dans les vapeurs, elle entre, elle s'élève,  
 Elle monte toujours. Ainsi que dans un rêve,  
 Toujours le but s'éloigne, et les sombres vapeurs  
 Environnent ses pas d'indicibles terreurs.  
 De ses compagnes même elle a perdu la trace.  
 Autour d'elle l'orage, et grossit et menace;  
 Elle monte ! à ses pieds elle entend son fracas.  
 Pour la centième fois elle arrête ses pas  
 Contre un roc qu'elle tient sans le voir. Elle appelle...  
 Appelle en cris plaintifs son escorte infidèle,  
 Et rien ne lui répond ; elle pleure. Les airs  
 Retentirent alors de suaves concerts.

Autour d'elle, partout, sous ses pieds, sur sa tête,  
 Et la voix les entonne et l'écho les répète.  
 Ensemble, tour à tour, ces chants mélodieux,  
 Paisibles, solennels, semblent sortir des cieux ;  
 Ce sont des hymnes saints, c'est la harpe immortelle  
 Bénissant du Très-Haut, la bonté paternelle,  
 Les cieux narrant sa gloire. Elle écoutait. Son cœur  
 Vers son Dieu s'en allait aux sources du bonheur.  
 Dans quelle volupté son extase la plonge !  
 Elle se croit au ciel sur les ailes d'un songe.  
 Tout-à-coup, le tonnerre éclatant à ses pieds  
 La rend au sentiment de ses maux oubliés.  
 Palpitante, elle tombe à genoux sur la pierre :  
 Tous les chants ont cessé. Les vents et la lumière  
 Frappent contre la nue ; elle s'ouvre ; soudain  
 L'espace est inondé des flammes du matin ;  
 Elle voit, à la fois, la roche où son cœur prie,  
 L'immensité des champs de la douce patrie,  
 Depuis le blanc Ventoux jusqu'aux Causses déserts,  
 Les Alpes et les monts de Pyrène et les mers.  
 Sur le plateau du mont elle était parvenue.  
 Plus loin le roc aigu s'enfonçait dans la nue,

Et cent ruisseaux, couverts du hêtre pastoral,  
 Courant vers les deux mers sortaient du Saint-Guiral.  
 Des monts aux bords des flots, ses regards se portèrent  
 Ravis , et cependant les chants recommencèrent.

C'étaient, vers le lieu saint, c'étaient de cent hameaux  
 Les prêtres conduisant leurs fidèles troupeaux.  
 Les vierges, deux à deux, du Christ dignes compagnes,  
 Sous la croix cheminant, gravissaient les montagnes;  
 De cent côtés divers lentement s'avançaient,  
 Sous le voile et le lin, espéraient et chantaient.  
 Elle voit; à l'instant se ferma le nuage,  
 Le soleil s'éteignit : et la mer et la plage,  
 Et la plaine et les monts, disparurent aux yeux.  
 Mais toujours plus touchans les chants mélodieux,  
 Louanges du Très-Haut, roulèrent dans la nue....  
 Le ciel y répondait; et saintement émue  
 Aglaé sent des pleurs, mais ce n'est plus d'effroi,  
 Elle pleurait d'amour, d'espérance et de foi.  
 Sans bruit, ainsi coulez, coulez, ô douces larmes,  
 Et que puissent mes yeux connaître aussi vos charmes!  
 Tous les pas, tous les yeux, en ce jour soleunel,  
 Ou suivaient, ou cherchaient les vierges du *Brue*l ;

De la mère du Christ, pure et charmante escorte ;  
 Pour Aglaé s'ouvrit leur brillante cohorte,  
 Et ce fut, au milieu de leurs rangs embellis,  
 Une rose au-dessus d'une touffe de lys.  
 On contraignit sa main à porter leur bannière :  
 C'était à la plus belle... et plus humble que fière  
 Elle monte, et la dresse au pic du Saint-Guiral,  
 Sur le dernier rocher du roc pyramidal.  
 Lieu le plus près, pour elle, et du saint et des anges.  
 Tout autour de ce roc, les diverses phalanges  
 Des pèlerins pieux se placèrent : le chœur  
 Des fidèles unis implora le Seigneur ;  
 Invoqua saint Guiral, dont le saint ministère  
 Si souvent a chassé les fléaux de la terre !  
 Cependant Aglaé, sur la cime du mont,  
 Montrait au saint la Fage, et priait pour la Font. (34)  
 Conduite au Saint-Guiral, par la sainte espérance !  
 Que le retour tardait à son impatience !  
 Précipitant ses pas, et ses longs vêtements,  
 En descendant le mont, agités par les vents,  
 Elle semblait un ange au milieu des orages,  
 Qui sur l'aile des vents traversait les nuages.

De même, ses regards, jetés vers l'Eternel,  
 Et son front rayonnant, disaient l'enfant du ciel  
 Elle fuit, et parcourt sans les voir ces contrées  
 Qu'hier, à pas tardifs, elle avait admirées ;  
 En vain les eaux d'*Isis* arrosent le Vigan (38),  
 Elle ne s'arrêta qu'aux tours de *Saint-Roman* ;  
 Souvenir des vieux temps, séjour de la corneille,  
 Où, terreur de la nuit, le fatal hibou veille,  
 Où jadis, pour traquer le marchand matinal,  
 Veillait, bardé de fer, le tyran féodal.  
 Devant elle est la Font, à sa droite est la Fage.  
 Elle y monte, elle voit le terme du voyage,  
 Et son espoir chancèle, hélas ! car ses regards  
 Sont déjà, dans la Font, entrés de toutes parts.  
 Sous les grands peupliers aux cimes inégales,  
 Personne : dans le champ des pierres sépulcrales,  
 Nul n'effeuille des fleurs ; ni sous les lauriers verts  
 Que son père planta pour parer les hivers ;  
 Lauriers où chaque jour allait s'asseoir ce sage,  
 Aux rayons du soleil, ami de son grand âge ;  
 Personne encor... Pourtant là se plaisait son fils,  
 Car c'est là que ses pas se retrouvaient jadis.

Elle descend le mont émue et palpitante,  
 Retient son souffle; non, nulle voix gémissante...  
 Mais aussi nulle voix de joie ou de bonheur :  
 C'est encor le silence, encore la terreur.  
 Vibrez donc; car j'écoute, ô cordes de la lyre !  
 Quels que soient vos tourmens, ah! daignez me les dire,  
 Qu'ils plairaient à mon cœur vos sons tendres et doux;  
 Mais si je dois pleurer, que je pleure avec vous.  
 Oui, de quelque douleur qu'elle soit assaillie,  
 Le silence est plus noir; que j'entende la vie!

Les jours étaient muets et muettes les nuits,  
 Dans les murs de la Font il n'était plus de bruits;  
 Il vivait cependant le poète; l'aurore  
 Quelquefois dans les champs le retrouvait encore.  
 Alongeant ses rayons à travers les grands bois,  
 Le soleil étonné l'y surprit, une fois;  
 Et plus souvent la lune en sortant des nuages  
 Le contempla couché sur des rochers sauvages.  
 Il était là venu sans même le savoir,  
 Il errait au hasard sans but et sans espoir.  
 Qu'il était malheureux ! la plainte aussi console,  
 Quelque part du malheur fuit avec la parole,

Il n'est pas sans douceur de s'entendre gémir,  
 Et pleurer sans témoins est encore un plaisir.  
 Grand Dieu, qui nous poursuis au jour de tes colères,  
 Frappe, mais laisse au moins la voix à nos misères,  
 Même après notre arrêt laisse-la t'implorer !  
 Se plaindre sans espoir, c'est encore espérer.

Il se mourait, ainsi d'une secrète peine,  
 Comme le naufragé meurt sur l'aride arène,  
 Comme dessous la cendre en un foyer désert  
 Un tison oublié s'éteint les nuits d'hiver.  
 Mais dans le charbon froid une étroite étincelle  
 Renferme tous les feux étouffés autour d'elle;  
 Soufflez, vents ; cendre, vole... et ce feu s'étendra,  
 Et de flammes encor le tison flambera !  
 Hercule populaire, ils t'ont pris ta massue,  
 Les rois ! mais ils sont là les pavés de la rue ;  
 Prends-les et lève-toi ! Sache un moment vouloir,  
 Que ta volonté vienne, en elle est le pouvoir.  
 Tu le veux... et ta plainte est un cri de victoire,  
 Et la France reprend sa couronne de gloire,  
 Et le sang du poète en ses veines glacé,  
 Y va jaillir, brûlant, de son cœur élané.

Si ce cœur bat, malgré le destin qui l'opprime,  
 C'est qu'il doit assister à ton réveil sublime.  
 Il déplore ta chute affreuse; mais pourtant  
 Il sait qu'à ton réveil la victoire t'attend....  
 Le poète sait tout, car Dieu même l'éclaire,  
 Oui, le sein du poète est le vrai sanctuaire  
 Où l'humanité prie, où Dieu vit sur l'autel;  
 Et le chant de la lyre est un écho du ciel.

Jadis Jérusalem (qui fut et sainte et libre)  
 Par ses crimes souillée et vassale du Tibre,  
 Dans ses murs vit un juste, en ces jours de douleur,  
 Qui ne pouvait mourir qu'il n'eût vu le Sauveur.  
 Et le fils de Marie, à peine en une étable  
 Naissait dans l'appareil d'un enfant misérable,  
 Que Siméon, instruit des mystères du ciel,  
 Disait en lui le fils du grand Dieu d'Israël.

Ainsi, quand le beffroi de la grande journée  
 Eut retenti, d'un coup, dans la France étonnée,  
 Le poète chanta le peuple souverain,  
 Et ses pavés plus forts que le fer et l'airain.  
 Entre les deux partis, la victoire indécise  
 Flottait; il proclamait la liberté conquise,

La France délivrée , et ses lauriers flétris ,  
 Sous leurs jeunes rameaux cachant leurs vieux débris !  
 Et son cœur bondissait ; et sa parole ardente  
 Retentissait , de vie et de verve puissante.  
 Oui , le peuple vaincra !... Mais , ô fatals destins !  
 Ainsi l'Hercule Hébreu vainquit les Philistins....  
 Il combat , le grand peuple ! et couronné de gloire ,  
 Il tombe , subjugué par sa propre victoire.  
 O Juillet ! quel espoir tes grands jours ont trahi ,  
 Quel bien tu nous devais et tu nous as ravi !  
 Mais j'entends dans mon sein crier la voix secrète  
 Du ciel même.... car moi , je suis aussi poète !  
 Et je lis dans les temps , et l'obscur avenir  
 Se déroule , et je vois tout Juillet revenir.

Elle est toujours au ciel notre puissante étoile :  
 Elle monte toujours , quoique ceinte d'un voile ,  
 Et quand il tombera , cet astre au sein des airs  
 Fixe , verra vers lui graviter l'univers.  
 Cessez donc de frapper la liberté trahie ,  
 Parodistes-bouffons du divin Isale ,  
 Qui pensez , du cadran dérangent l'appareil ,  
 Avoir fait , dans les cieus , reculer le soleil.

Trompé dans son espoir , le malheureux poète  
 Se cacha de nouveau dans sa triste retraite.  
 Détaché de la terre et ne pensant qu'aux morts ,  
 Il préparait sa lyre à ses derniers accords ;  
 Car la muse toujours près de la tombe chante . .  
 Tel le cygne.... — Écoutez l'antiquité savante ,  
 La Grèce ingénieuse. Autrefois l'univers  
 Tint pour ses dieux les fils de la lyre et des vers.  
 Le poète , des cieux racontait les merveilles ,  
 Et les cieux adoptaient les enfans de ses veilles.  
 Les passions liaient les hommes et les dieux ,  
 Les cieux disaient la terre, et la terre les cieux.  
 Tout était animé, tout divin , tout emblème :  
 Dodone était le ciel, comme l'Olympe même.  
 Le vent qui l'agitait c'était le dieu Zéphir ;  
 Dans l'onde , elle entendait les nayades frémir.  
 Sous ses larges berceaux , les déesses nées  
 Étaient du soin des prés doucement occupées.  
 Dans chaque chêne un dieu : leur prophétique voix,  
 Du Destin, roi du ciel , fit connaître les lois.  
 Dans ce temps, sur les bords où coule encore l'onde  
 De l'Eurotas , conduit par sa douleur profonde ,

Un amant , un poète , et sans voix et sans pleurs ,  
Nourissait dans son sein de muettes douleurs.

Le laurier immortel ceignait sa tête altière  
Rayonnante des feux d'une immense lumière ;  
Un arc à ses côtés , la lyre sous ses doigts.  
Tout-à-coup elle sonne , il retrouve la voix ,  
Il chante son malheur ; et la lyre répète  
Les douleurs de l'amant et les chants du poète.  
Tout se tait, étonné de ces chants , de ces vers,  
Redits par les échos de la terre et des airs.  
Mais quelle voix , quels chants , quels vers et quelle lyre !  
L'écho put essayer , mais non pas les redire....  
Inspiré par son cœur , son malheur et l'amour ,  
C'était le dieu des vers , des beaux arts et du jour ,  
Pleurant Daphné rebelle , à ses bras échappée ,  
Des branches du laurier , vivante enveloppée.  
Lorsque le Dieu se tut , tous les hôtes des champs  
Redirent quelques sons imités de ses chants.  
Le plus heureux de tous , l'aimable Philomèle  
Retrouva , plus qu'aucun , sa mémoire fidèle ;  
Mais le cygne , ravi de ces divins accords ,  
Pour les y rappeler , faisait de vains efforts.

Rêveur, de l'Eurotas il parcourait les ondes ;  
Rêveur, se retirait sous leurs grottes profondes ;  
Mais il restait muet, ne pouvant approcher  
De la douceur des chants qui l'avaient su toucher.  
Enfin il va mourir.... et la lyre immortelle  
Qui pleurerait une mort, tout-à-coup se révèle ;  
Il se souvient, il chante ! et son chant glorieux  
Retrace les accords du plus brillant des dieux.

Ainsi chante le cygne et chante le poète,  
Quand sèche son laurier sur sa mourante tête.  
Un souvenir du ciel, dont il est descendu,  
Souvenir d'autrefois sur la terre perdu,  
Retrouvé, tout-à-coup, dans son cœur, l'illumine...  
Il sent son âme, il sent sa céleste origine.  
Remonte donc, poète ! aux célestes parvis  
Que déjà, de la terre, ont vu tes yeux ravis,  
Elle y coule pour toi la coupe d'ambrosie :  
Accompagne son vol, divine poésie !



---

LES

## **LARMES DU POÈTE.**

**Chant cinquième.**

---

Où croît l'aulne et le saule, une source ruisselle ;  
L'algue vit sous les eaux ; le sable s'amoncelle  
Aux bords des mers, autour de la tige des pins ;  
L'orme élève en ses bras la pourpre des raisins.  
Le buisson, quand le chant du rossignol résonne,  
Se pare de verdure : où l'abeille bourdonne,  
La fleur épanouie exhale ses odeurs,  
Et tombe la rosée au calice des fleurs.  
Partout où croît la plante, où l'animal respire,  
A sa prospérité, chaque élément conspire :

Le climat et le sol s'accordent avec eux.  
 Et l'homme, cependant, l'homme n'est point heureux !  
 Et pourtant, si les cieus racontent la puissance  
 Du Dieu qui les créa, je vois sa providence  
 De son œuvre, partout, écouter les besoins :  
 L'insecte le plus vil a part à tous ses soins.  
 Si l'homme attend en vain le bonheur qu'il espère,  
 C'est qu'il l'attend ici, qu'il le veut sur la terre,  
 Et qu'il n'y peut trouver, malgré tous ses désirs,  
 Que le bonheur des sens, de vulgaires plaisirs ;  
 Pour les sens est la terre, ils sont tous sortis d'elle.  
 Sont-ils rassasiés ? A son instinct fidèle,  
 L'animal ne veut plus ; il est content, il dort ;  
 Mais, au contraire, l'homme espère et veut encor.  
 Il voulait être heureux, mais il ne pouvait l'être :  
 Car le corps, à lui seul, ne forme point son être.  
 Les sens se sont repus ; mais leurs tristes banquets,  
 A son esprit divin, n'ont point offert de mets.  
 Donc, il est d'autres lieux où son âme altérée  
 Trouvera cette source à sa soif préparée  
 Et boira le bonheur..... Dieu l'eût-il créé seul  
 Pour être malheureux des langes au linceul ?

Encore , si son bras frappait le plus infâme !  
 Mais non : plus il est pur , plus divine est son âme ,  
 Et plus l'homme , ici-bas , a de pénibles jours.  
 La terre applaudira de vulgaires amours :  
 Au char ambitieux , elle aplanit la voie ,  
 A de cupides mains , elle se livre en proie ;  
 Mais de l'amour de l'âme , aimez , vivez du cœur ,  
 Et la terre , pour vous , ne sera que douleur.  
 Oui , le cruel destin de l'homme sur la terre  
 Nous dit qu'il n'est ici qu'une plante étrangère ,  
 Qu'il est des lieux exprès où son âme et son cœur  
 Trouveront leur patrie et leur part de bonheur. (35)

Croyant toucher au but de son triste voyage,  
 Car il entend déjà que sur l'autre rivage  
 La voix de ses amis l'appelle et lui répond,  
 Reparaît , dans les champs , le chantre de la Font.  
 Champs aussi beaux qu'aimés , il veut vous voir encore.  
 Qu'ils sont brillans les feux de la dernière aurore !  
 Qu'elle est douce à nos yeux l'ombre du dernier soir,  
 Aux lieux qu'il faut quitter pour ne plus les revoir !  
 Adieu , bois de la Font , adieu , vertes prairies ,  
 Dit-il , où s'égaraiient mes tendres rêveries ,

Champs qui me vîtes naître , où dorment mes aïeux,  
Lieux chéris , lieux sacrés , recevez mes adieux !

Quelle rumeur subite a troublé ces vallées ?

Les échos ont redit , mille voix désolées ,  
Elles sortent des airs , des rochers et des bois :  
La source les murmure en fuyant , et je vois  
La nymphe de ces eaux , de guirlandes parée ,  
Et des dieux protecteurs de nos champs entourée ,  
Je la vois s'avancer au-devant de nos pas ;  
Elle s'écrie : Ingrat , ah ! ne nous quitte pas :  
Quels pays réputé , quelles plages secrètes  
Te pourraient présenter de plus belles retraites ?  
Vois sur un lit de fleurs courir mes pures eaux ,  
Et sur leur cours les fleurs s'étendre en longs berceaux...  
Tes yeux sont-ils fermés ? faut-il que je te peigne  
Et la figue sucrée , et la molle châtaigne ?  
Et la pomme , la joie et l'orgueil des vallons ?  
L'olivier qui verdit sur la cime des monts ?  
Aux sommets , les troupeaux paissant sur les lavandes ?  
La vigne , d'orme en orme étendant ses guirlandes ?  
Et mille arbres divers réunis sur mes bords ,  
Ou couverts de bouquets , ou chargés de trésors ?

Va, ne nous quittons plus; et dans quels lieux du monde  
 S'arrêterait enfin ta course vagabonde :  
 Si tous les souvenirs qui naissent sous tes pas  
 Auprès de nous ici ne te retenaient pas ?  
 Ailleurs, de trois foyers, l'exhalaison légère  
 Jaillit-elle en terrains du toit héréditaire ;  
 Et cherche dans ton âme, aurais-tu bien ailleurs  
 Vu, du char du soleil, tomber des jours meilleurs ?  
 Rien des vieux souvenirs égale-t-il les charmes !  
 De ta mère, en ces lieux, coulaient les douces larmes,  
 Quand ta bouche riante essayant quelques sons  
 De l'amour maternel bégayait les leçons.  
 Ici, pour t'embellir les sentiers de la vie  
 L'amour devant tes pas avait placé Julie.  
 Ah ! quel nom ; souvenir, hélas, cruel et doux...  
 Mais sa cendre du moins repose près de nous :  
 C'est là que tu la vis, là, tu lui dis ta peine,  
 Là son nom est vivant sur l'écorce du frêne,  
 Où gravé par vos mains, il croît tous les printemps.  
 Impie, violant de sacrés ossements,  
 Irais-tu leur crier au tombeau de ton père :  
 Levez-vous ! et venez sur la terre étrangère...

Où croirais-tu pouvoir aux pierres du cercueil  
 Déposer, en fuyant, ton amour et ton deuil ?  
 Ah ! reste parmi nous ! — Jamais, nymphe chérie,  
 Je n'abandonnerai votre rive fleurie ;  
 Et si vous avez vu couler mes premiers pleurs,  
 Vous devez voir aussi mes dernières douleurs.

Beauté, Gloire, Vertu ! superbes immortelles,  
 Vous sembliez me faire un pavois de vos ailes ;  
 Mon œil de tous vos feux sondait l'immensité,  
 Et mon cœur s'abreuvait de votre trinité ;  
 Rien n'eût semblé trop rude à mon jeune courage :  
 J'avais la confiance et l'espoir en partage,  
 Et l'avenir flatteur offrait à mes regards  
 Le myrthe de Cythère et la palme des arts.  
 Déjà, rempli du dieu qui m'anime et m'inspire,  
 Français, poète, 'amant, j'avais saisi ma lyre ;  
 Je chantais avec elle, et nos premiers accords,  
 D'un cœur enthousiaste exprimaient les transports.  
 Je te chantais, patrie, ô France ! ô douce terre !  
 Sur la terre des rois je lançais ton tonnerre,  
 De ces rois ennemis, à ta perte acharnés,  
 Qu'un jour vit insolens... et le soir détrônés.

Je vous chantais, beauté de la simple nature,  
 Innocence des champs, fleurs des bois, onde pure !  
 Merveille qui des cieux nous apparus un jour ,  
 O ma chère Julie, ô mon premier amour !  
 Et vous , nobles projets de travaux et de gloire ,  
 Espoir , sitôt déçu, de vivre en la mémoire.  
 Déjà l'écho charmé répétait mes accens ,  
 Et leur douceur plaisait au cœur des vrais amans,  
 Et la muse accueillant ma juvénile audace,  
 Présentait à mon front les lauriers du Parnasse !  
 Quels feux purs éclairaient le matin de mes jours ,  
 Et quelle nuit soudaine en a borné le cours !  
 La lumière sur moi n'a plus versé sa flamme;  
 Dans l'ombre, de mes ans se dévide la trame ,  
 Mes pas n'ont point de bruit , ma voix n'a point d'échos,  
 Et ma vie est muette à l'égal des tombeaux.  
 Ma lyre détendue et de mes pleurs mouillée  
 Dormait, quand pour mourir elle s'est réveillée...  
 Par les destins jaloux si lâchement trahi,  
 Du sommeil éternel que ne suis-je endormi !

Il faut te plaindre , toi, dont l'âme noble et tendre  
 Aux faveurs du destin aurait osé prétendre;

Bientôt à chaque pas dans ta course arrêté,  
Ainsi qu'un paria tu seras rejeté ,  
Tu seras refoulé dans la classe proscrite ,  
Et comme indignité comptera ton mérite.  
Tu regardes le ciel , et je t'entends gémir;  
Demande-lui la mort... tu pourras l'obtenir.  
Vivez , et longuement , vous, heureux de la terre ,  
Que Dieu pourtant voulait dans des jours de colère,  
Pour éprouver le cœur du juste , et lui donner  
La gloire de souffrir et de vous pardonner ;  
Pour prouver l'avenir par votre heureuse vie ,  
Des jours de la justice elle sera suivie...  
Car il serait semblable au génie infernal ,  
Et cela ne se peut , s'il permettait le mal ;  
Sous les pieds des méchants s'il foulait l'innocence ,  
Et laissait la vertu souffrir sans récompense.  
Vivez , et longuement , pour être heureux encor ,  
O vénérés bandits ! couverts de soie et d'or ;  
Cœurs pourris , que le sort et courtoise et couronne ,  
Lâches, trâtres, méchants , dont le monde foisonne.  
A qui vent d'un bonheur à leur bonheur pareil,  
Je dis : cherche la boue exposée au soleil,

Rampes-y sous les grands , ces soleils de la boue ,  
 Du sein de ton fumier que ta bouche les loue ;  
 Change en nobles exploits leurs lâchetés , et mords  
 Où tu pourras le faible écrasé par les forts ;  
 Monte sur son cadavre , et hurle la victoire ,  
 Dresse-toi ! t'y voilà : voilà l'or et la gloire !  
 Puis d'insignes couvert , le front déshonoré ,  
 Marche dans ton succès , infâme et décoré ;  
 La foule , aux larges flots , sur tes pas accourue  
 D'un tonnerre de cris t'appelle et te salue.

Ah ! de pareils destins ne m'ont jamais tenté ,  
 Non , je les ai maudits , mais ils m'ont irrité ;  
 Entouré de méchants , mon cœur est à la gêne ,  
 Le jour succède aux nuits , rien n'interrompt ma peine ;  
 La chute de la France a commencé mon deuil ,  
 J'ai touché sur le banc qui lui fut un écueil ;  
 Et naufragé , comment recommencer ma route !  
 Où dois-je aller ? En vain je regarde et j'écoute ...  
 Que faire ? Nulle part d'appui ne m'est offert ,  
 Au milieu des vivans je suis dans le désert.

Vous ne me guidez plus , colonnes de lumière ,  
 Amis qui , devant moi , marchiez dans la carrière ?

Je ne te trouve plus dans ces champs, sous ces toits,  
Où la bonté de Dieu s'exprimait par ta voix ,  
Mon père ! et je ressemble , en mon triste délire ,  
Au prophète déchu dont *l'Esprit* se retire.  
Toi , fille du *Tarnon*, qui joins à la beauté  
La grâce , sur ton bras j'avais aussi compté.  
J'espérais après toi, comme pendant l'orage  
On espère un abri, sur la mer le rivage;  
Comme on attend la nuit dans le désert sans fin,  
Séparé du convoi, la clarté du matin.  
Tu devais m'apparaître, au fort de la tourmente,  
Comme fait l'alcyon sur la vague écumante ;  
Mélant son chant d'amour aux cris des matelots,  
Présage de salut, il s'assied sur les flots.  
Lorsque tu combattais les terreurs de mon âme,  
Ta voix était de miel, ton œil était de flamme,  
Tu disais : dans les temps ton nom avec le mien  
Toujours uni dira le plus sacré lien.  
Si le sort te poursuit, si le ciel t'abandonne,  
Azélie est mon nom, mais, appelle Antigone !  
Ce nom ma voix l'a dit, l'écho l'a publié,  
Ma douleur s'en souvient, et tu l'as oublié.

Hélas ! il est trop vrai, je suis seul dans ce monde,  
 Comme le condamné qui dans la nuit profonde  
 Des cachots, seul, sans bruit, vivant dans sa douleur,  
 Suit le travail du ver qui lui ronge le cœur.

Aussi mettez un terme à ma longue agonie,  
 Dieu, recevez ici les restes de ma vie !

Terre qui m'as vu naître, ouvre, ouvre-moi ton sein,  
 Mon berceau soit ma tombe, et ce jour soit ma fin !

Il a dit et se tait : et, funeste présage,  
 Alors un cri d'effroi parcourut le rivage.  
 Sur son urne penchée, en proie à ses douleurs,  
 La nyade versa moins d'ondes que de pleurs.  
 Elle allait lui répondre, et sa voix douce et tendre  
 Mais une voix plus douce alors se fit entendre ;  
 Tandis qu'elle parlait, un parfum de printemps,  
 Comme aux matins de mai, s'exhala dans les champs

Qu'as-tu dit, ô mortel injuste et téméraire !  
 Toi, qui fermes les yeux au soleil qui l'éclaire  
 Pour ne point voir la main propice de ton Dieu  
 Qui pour te soutenir est présente en tout lieu. ,  
 Appelle à ton secours la sainte providence, ;  
 Le Dieu qui te créa t'ordonna l'espérance,

Les temps sont arrivés et voici l'avenir ;  
 Un autre monde, enfin, du chaos va sortir.  
 Vous changez, cieus d'airain, vour croulez, vieille terre,  
 Où l'homme avait fixé l'esclavage et la guerre.  
 Dieu, mieux compris, n'est plus que le Dieu de bonté,  
 Et la terre naissante est à la liberté.  
 Concours à la placer sur ses bases nouvelles,  
 Des lois justes, les mœurs, les vertus fraternelles.  
 Dis aussi tes regrets quelquefois ; tes accords  
 Plaintifs, du long sommeil réveilleront les morts.  
 Oui, sans doute : et pourquoi, moi, fille des montagnes,  
 Qui, vivant au milieu de mes simples compagnes,  
 Loin des arts de la ville et des doctes leçons,  
 De la lyre, jamais n'avais ouï les sons,  
 Faut-il que ce soit moi qui s'en vienne te dire  
 A toi, poète, à toi ; le pouvoir de la lyre !  
 Oui, quand d'une âme tendre elle dit les douleurs,  
 Qu'elle laisse couler de véritables pleurs,  
 Que leurs vœux sont pareils ; la céleste harmonie  
 Et des sanglots de l'âme et des chants du génie  
 Descend, toute-puissante, aux rives des enfers,  
 Et pour les écouter les tombeaux sont ouverts.

En renouant ses fils, la Parque les répète,  
 Les morts ressuscités entourent le poète.  
 Il les sent près de lui, tous vivans ils sont là !  
 Orphée, aux sombres bords du monde s'exila,  
 Eurydice, par lui, fut aux morts demandée ;  
 Il l'obtint : à ses sens l'avaient-ils accordée ?  
 Non, à son âme seule, et seule elle la vit,  
 Sous sa main imprudente elle s'évanouit.  
 Courage donc, poète, et vois des yeux de l'âme  
 Tous ces morts que demande et ta lyre et ta flamme,  
 Et déjà plus heureux qu'Orphée, à tes désirs  
 Les destins ont rendu l'objet de tes soupirs ;  
 Du moins ce que l'œil voit ; car la belle Azélie  
 Est belle, aux yeux de tous, comme l'était Julie.  
 Ton cœur vent-il le sien ! Le ciel fit Aglaé  
 Pour consoler les maux du poète affligé.  
 Le trait qui t'a frappé vient de tomber sur elle ;  
 Demande-lui les soins d'une amour fraternelle,  
 Alors tu la verras ton Antigone ; alors  
 Julie aura, pour toi, franchi les sombres bords.  
 Appuyé sur mon bras, viens, recommence encore  
 Ta course ; à l'Orient un beau jour vient d'éclorre.



---

LES

## LARMES DU POÈTE.

Chant sixième.

---

La lavande , le thym , la sauge , l'églandine ,  
De leurs parfums légers embaumaient la colline.  
Zéphir , portant au loin ces suaves odeurs ,  
Appelait les essaims à butiner les fleurs.  
La terre était semblable à l'amante amenée ,  
Rougissant de bonheur , aux autels d'hyménée ,  
La rose blanche au front ; mais dont les yeux si doux ,  
Voilés par de longs cils , cherchent l'œil de l'époux.  
Ainsi Flore promet les trésors de Pomone.  
Tout-à-coup , de vapeurs la Fage se couronne ,

Et zéphir est chassé par les fougueux autans ;  
 Ils mugissent ; la nue éteint le jour ; ses flancs  
 Épais et noirs , chargés de frimats et d'orages ,  
 S'abaissent : le printemps a fui de nos rivages.  
 On sent la neige absente , et bientôt ses flocons  
 Couvrent , amoncelés , et la plaine et les monts :  
 Les airs en sont remplis , ils en tombent sans cesse...  
 C'est le ciel du Lapon , l'hiver dans sa rudesse ,  
 Tel que janvier le voit au triste *Gévaudan* ,  
 Sur les plateaux déserts des Causses de la *Can*. (36)  
 Tout périt , tout est mort , les fleurs et la verdure ;  
 Tout le paraît du moins ; mais dans la nue obscure ,  
 Un point blanchit , s'étend , rougit ; et plus vermeil ,  
 De plus en plus , s'accroît et prédit le soleil.  
 A travers la nuée , un vif rayon s'allonge ,  
 Puis , sortant de ses flancs , jusqu'à nous se prolonge ,  
 Pénètre dans la neige , et sa douce chaleur ,  
 Sous les frimats glacés , va ranimer la fleur.  
 Tandis que le soleil , hors de la nue , avance ,  
 La tige de la fleur se redresse.... Il s'élance !  
 Vainqueur , il plane au ciel ; de nouveau le printemps  
 Rappelé par ces feux , reparait dans les champs .

Ainsi, quand le malheur a flétri notre vie,  
 Que notre cœur s'éteint : si quelque voix amie  
 L'appelle, le console ; et tendre, à ses douleurs  
 S'associe ; il renaît, comme on a vu ces fleurs.  
 Qu'elle est plaisante à l'âme, une douce parole !  
 Que l'aspect d'un ami dans le malheur console !  
 C'est comme au voyageur, au désert expirant,  
 Le fils de Saint-Bruno, sur ses pas accourant.  
 Ah ! que mon Dieu ; pour moi, toujours dur et sévère ;  
 Qui, de ronces, planta ma route sur la terre,  
 Quand mes pieds sont en sang, me donne un seul ami  
 Pour le voir et me plaindre ; et que Dieu soit béni !

Pendant que d'Aglaé, la voix plaintive et tendre,  
 Résonne ; le poète, étonné de l'entendre,  
 Soupire : sur son sein, la neige se fondait ;  
 Sa vie eût refleurì, mais trop tard il était.

Ah ! quel ange, dit-il, a pénétré l'abîme  
 Où je m'éteins, et veut, au destin qui m'opprime,  
 Enlever, pour lagloire et de nouveaux amours,  
 Les restes languissans de mes malheureux jours !...  
 Reprends ta noble lyre, ô poète ! aime encore.  
 Ah ! de l'amour est né l'ennui qui me dévore :

Sur mes pas , attirés , il sema quelques fleurs  
 Pour me livrer ensuite à d'amères douleurs.  
 Un vain rêve d'amour a fasciné ma vie :  
 Avant qu'il l'eût soumise au charme de Julie ,  
 Comme je chérissais le sein qui m'a porté ,  
 Et le rustique toit où je fus allaité !...  
 J'aimais ; il m'en souvient ; jusques au maître ignare  
 Qui m'apprenait à lire en son français barbare , (57)  
 Le moineau familier , le brillant papillon ,  
 Le bœuf qui , près de moi , traçait un long sillon.  
 Je priais le bouvier de modérer sa peine ,  
 Mes cris disaient combien ma prière était vaine.  
 Et *Robin* , mon mouton , qui vivait de mon pain :  
 Quels tendres bélemens j'inspirais à Robin !  
 Aussi , quand le troupeau , paissant sur la colline ,  
 Entendait les appels de ma voix enfantine ,  
 Débauché par Robin , malgré chiens et bergers ,  
 Il sautait jusqu'à moi de rochers en rochers .

Étoile , de la nuit brillante avant-courrière ;  
 Toi , qui livres l'espace aux flots de la lumière ,  
 Fraîche aurore , à la fois fille et mère du jour ;  
 Pour votre Créateur , vous savez mon amour !

Que de fois mes regards vous ont dit ma pensée  
Vers le trône divin par l'amour élanée.

Plus tard , de l'amitié je connus la douceur :  
Plus tard , un autre amour fit palpiter mon cœur.

Être mystérieux , vivante poésie ,  
Que serait , sans la femme , et le monde et la vie ?  
Le désert sous le sable , une nuit sans clarté !  
Dieu créa l'univers , elle en est la beauté.  
C'est la source au désert : dans la nuit , c'est Diane  
Promenant , dans les airs , son voile diaphane.  
La rose est sur sa bouche et le lys sur son sein :  
Son souffle est au printemps le souffle du matin :  
Elle pleure ; en exil , c'est l'ange qui soupire.  
Elle chante ; et sa voix , luttant avec la lyre ,  
Des célestes concerts dit le charme : ses yeux ,  
Par l'amour embellis , sont encore les cieux.  
J'en vis la pureté dans les yeux de Julie :  
La mort les a fermés. La volage Azélie  
Vint , de voiles couverte , au bruit de mon malheur,  
De l'éclat de son deuil , étonner ma douleur.  
Je ne regardai point sa beauté sans pareille :  
Mais j'entendais ses pleurs ; ils charmaient mon oreille

Et sur mon cœur tombaient : être plaint est si doux !

Pitié de mon malheur , je me rendis à vous.

J'obéis aux appels de cette voix plaintive ,

Comme le naufragé qu'on pousse vers la rive.

Et toi , qui viens , comme elle , encore ici m'offrir

Ton appui : tu veux donc me trahir ou mourir !

Ah ! pardonne ces mots à ma douleur amère :

Je crois à tes vertus , mais crois à ma misère.

Il monte autour de moi , comme un vent des tombeaux

Qui , des plantes en fleur , dessèche les rameaux.

Vois l'ombre sous mes pas se faner : vois les astres ;

Brillans au loin ; sur moi , signes d'affreux désastres ,

En sang ou nébuleux , dans l'air épais et noir ,

Tracer un avenir funeste et sans espoir.

Tu seras toujours bonne , et tu serais fidèle :

Ta voix m'a dit ton cœur , et j'ai croyance en elle :

Ses sons consolateurs , si justes et si purs ,

Attestent des penchans aussi nobles que sûrs.

Je n'ai point vu tes traits , mais je sais tous leurs charmes.

Je sais , pour le malheur , que tes yeux ont des larmes

Ton âme des secours : c'est la beauté pour moi.

Ah ! si j'osais aimer ! mais je veille sur toi ,

Pour ton bonheur : hélas ! pour mon repos encore !  
 Veux-tu que mon couchant éteigne ton aurore ;  
 Que j'étouffe , en mes bras , ton cœur que la pitié  
 Me donne , et qu'à la mort je livre l'amitié ?  
 Tu n'imiterais point la volage Azélie :  
 Moi , sous le saule triste où repose Julie ,  
 Je n'ai voulu creuser de tombeau que le mien .  
 Je vaincrai les dangers de ton doux entretien ;  
 A son enchantement, je fermerai l'oreille :  
 Je ne te verrai point. Que ta tête vermeille ,  
 Jeune bouton de rose , aux frais rayons du jour ,  
 Exhale son parfum d'innocence et d'amour.  
 Fiancée au zéphir , rose superbe , étale ,  
 Aux fêtes du printemps, ta robe nuptiale ,  
 Que la terre ait , pour toi , tout le bonheur des cieux :  
 Vis long-temps, toujours belle , et reçois mes adieux !  
 Mon cœur est donc fermé, ma course est accomplie ;  
 O ! doux pensers d'amour et de mélancolie ,  
 Je ne vous connais plus. Une sombre douleur  
 Vous a dissipés tous et pèse sur mon cœur..  
 Elle a ravi ma force , a flétri ma pensée ,  
 Tout mon feu s'est éteint , ma veine s'est glacée.

Je ne retrouve plus , dans mon sein attristé ,  
 Ce vif désir de gloire et d'immortalité.  
 Je languis , je pérís , je souffre un long martyre .  
 Si je pouvais encor m'appuyer sur ma lyre !  
 Je me redresserais comme ce fier géant  
 Que sa chute , toujours , relevait plus puissant .  
 La voilà , cette lyre ; ô muse ! dans mon âme ,  
 Rallumez , un moment , votre céleste flamme ....

Quand l'impie étranger souilla nos murs trahis ,  
 Je suspendis mes chants pour pleurer mon pays .  
 L'étranger est au loin ; et la France affligée ,  
 Est libre : l'heure approche , elle sera vengée .....  
 Venez , amis , les dieux nous rendent d'heureux jours ,  
 Les beaux jours de la gloire , ainsi que des amours .  
 La France est délivrée , Aglaé me convie  
 De me rasseoir près d'elle au banquet de la vie .  
 Couronnez-moi de fleurs , célébrez mes destins ,  
 Et versez à pleins bords la coupe des festins :  
 De myrthe et de lauriers environnez ma lyre .  
 Donnez-la moi... Je cède à l'ardeur qui m'inspire :  
 C'est bien elle ! essayons : Mortels heureux , chantez...  
 Je ne le puis : mes doigts , sur la corde arrêtés ,

En vain tiennent la lyre.... et sa corde glacée ,  
 Gémissant comme un glas, sous mes doigts s'est cassée.  
 Mes destins sont finis. Si je pouvais encor  
 Chanter , je n'aurais plus des chants que pour la mort.  
 C'est l'heure où m'attendaient et Julie et mon père.  
 O secret de la tombe ! ô terrible mystère !  
 Viens-tu te révéler à mes sens épurés !  
 Sous moi , je sens fléchir mes pas mal assurés.  
 A mon œil , le jour fuit et la terre s'efface...  
 Mais mon regard intime a pénétré l'espace.  
 Extrêmes cieux , voilés aux vivans , je vous vois.  
 Harpes , vous résonnez : esprits , c'est votre voix !..  
 C'est dans l'éternité , l'éternelle harmonie  
 Des mondes , gravitant dans la sphère infinie ,  
 C'est Dieu, source de vie et d'amour , d'où jaillit  
 Partout ce feu caché qui pense , aime , qui vit ;  
 Où mon ame , déjà , vivait avant la vie ;  
 Et va vivre à jamais , à son Dieu réunie.  
 A ces mots il se tait ; et la tendre Aglaé  
 Crie et vole au secours de cet infortuné ;  
 Mais l'ombre , le silence..... Elle tremble , s'arrête...  
 Marche encore , et sa voix demande le poète.

Rien. L'ombre s'épaissit et ne lui permit pas  
 De suivre plus long-temps la trace de ses pas :  
 La nuit l'enveloppait et protégeait sa fuite.  
 L'angoisse au cœur, alors, suspendant sa poursuite ,  
 Elle quitta la Font ; et marchant vers ses toits ,  
 S'arrêtait pour entendre ou ses pas ou sa voix....  
 Erreur ! Et de longs jours encore s'écoulèrent ,  
 Et jamais, du poète, aucuns ne lui parlèrent.  
 Nul ne lui dit son sort : pourtant, elle l'apprit.  
 La lumière d'en haut éclaira son esprit.

Tout est autour de nous et miracle et mystère :  
 Car notre œil est sans force ; et le jour qui l'éclaire ,  
 N'est aussi qu'une nuit et de doute et d'erreur :  
 Mais ce que l'œil ignore est senti par le cœur.  
 Il voit que loin des sens, moniteurs infidèles ,  
 Il doit être, en effet, des vérités nouvelles,  
 Que la vie est voilée, est un autre sommeil.  
 Les voiles tomberont, la lumière au réveil !  
 Privé de ses clartés, quelquefois il la songe.  
 Dans l'infini sans rive, où le sentiment plonge,  
 Il l'entrevoit : ainsi, j'ai cru sentir, autour  
 De mon être, l'objet que pleurait mon amour.

J'ai vu ses traits absens : j'ai, sur la terre étrange,  
 Comme entendu sa bouche exhaler sa voix d'ange :  
 Et content sans liesse, ou souffrant sans douleurs,  
 Joyeux, mais de sa joie, et pleurant de ses pleurs,  
 Elle vivait en moi, moi je vivais en elle !

Nos âmes se touchaient par l'âme universelle :  
 De même que dans l'air, la voix jette les mots  
 Que l'air, à l'autre bout, vibre dans les échos.  
 Ainsi, quand un soupir s'échappe de la lyre,  
 La corde, à l'unisson, également soupire.  
 Souvent, comme attendus, allaient, pressés, mes pas,  
 Aux lieux où cependant je ne la savais pas.  
 Ou bien, mes yeux cherchant dans la foule inconnue  
 Je ne sais quoi.... Soudain, elle m'est apparue.  
 Mon oreille, écoutant sans motifs, d'autrefois,  
 O divine harmonie ! a reconnu sa voix. ( 38 )  
 Bonheur ! aux jours douteux où l'hiver veut encore  
 Retenir sous son joug les champs légués à Flore :  
 L'autan souffle : un son part et domine les vents....  
 Le rossignol est là ! c'est encor le printemps.

Oui, si j'en crois la mienne, il est entre les âmes,  
 Que, d'un amour ardent, électrisent les flammes,

Que, d'une amitié vive, exaltent les transports,  
 De liens inconnus, de merveilleux rapports,  
 Par lesquels nous savons, d'un ami, d'une amie;  
 Absens : quel jeu du sort trouble ou charme la vie :  
 Soit que le sentiment ait le don de prévoir,  
 Et connaisse, en effet, ce que l'œil ne peut voir;  
 Soit que le Dieu vivant, la grande âme du monde,  
 Remplissant l'univers, à notre âme réponde,  
 Et que je sente, en lui, tout ce qu'il sent pour moi  
 Dans le cœur dévoué qui me donna sa foi.  
 Aussi, les pas errans de la vierge dolente;  
 Par son cœur enseignés; la menèrent tremblante  
 Sur le gazon flétri, sous le grand saule en pleurs,  
 Où jadis le poète exhalait ses douleurs,  
 Seul, embrassant la pierre où son père et Julie  
 Dormaient; où dort la lyre; où dort, après la vie,  
 Le poète. Une femme accourait: vain retour.

A l'heure où, dans la nuit, va s'éteindre le jour,  
 Hier, tremblante, au ciel, la lune ensanglantée,  
 Suivait, pour s'y cacher, la nue épouvantée  
 Et disparut. Soudain, jusques dans les vallons,  
 D'épais nuages noirs descendirent des monts :

Des fantômes légers semblaient errer derrière.  
 Dans les murs de la Font, une vive lumière  
 Brilla, puis s'éteignit, au sein des airs tonnans :  
 La nuit devint lugubre, et mugirent les vents.  
 Et, miracle inoui ! c'est alors que la source  
 De la Font, tout-à-coup, interrompit sa course,  
 Et pendant deux soleils, vainement les troupeaux  
 Descendirent la Fage, et cherchèrent ses eaux. (59)  
 Elle ne coulait plus sur la triste prairie :  
 Tout-à-coup, dans son urne, elle s'était tarie,  
 Son flot épouvanté des douleurs de la Font,  
 Rebroussa, gémissant, dans les flancs du grand mont.  
 Une voix ; s'étendant des rocs à la vallée ;  
 A travers tout ce deuil, semblait crier, voilée  
 Par des pleurs : *Il expire !* Hélas ! en ce moment,  
 Le poète, en effet, se mourait lentement.

De sincères amis, une épouse, une amante,  
 N'épiaient point les sons de sa voix défaillante,  
 Ne lui présentaient point le breuvage dernier,  
 Ne battaient le duvet de son dur oreiller :  
 Ils ne lui disaient point pour le tromper : « Courage,  
 « Cela finira bien, on guérit à ton âge »

Ou, laissant à leurs pleurs un cours libre à ses yeux :

« Ami nous te suivrons, va nous attendre aux cieux.

« Nous te perdons ; ton sort est meilleur que le nôtre.

Il passait, sans témoins, de cette vie à l'autre.

L'amour ni l'amitié ne pleuraient sur son lit,

Et son dernier soupir son Dieu seul l'entendit.

Se réveillant, alors, la vieille mercenaire,  
Sur le front du poète étendit le suaire.

Flamme, qui s'élança vive comme l'éclair,  
Et qui depuis languit ; flamme à qui manqua l'air....

Ainsi, né pour la gloire, un enfant de lalyre,

Trahi par les destins, obscur et seul expire.

Si son œil se ferma sans voir couler des pleurs,  
Du moins, il ne vit point de menteuses douleurs.

Baisant ses froides mains, un héritier infâme,  
N'y compta point les fils qui restaient à sa trame.

Il mourut seul : mais vous qu'il aima, qui jadis

Accouriez à sa voix, véritables amis ,

Vous l'entouriez voilés ; mais quand fuyait sa vie

Soudain, vous vous montrez à son âme ravie,

Tous ensemble il vous vit. On raconte, et je crois ;

Qu'au moment de mourir on connaît à la fois

La vérité qui vient et l'erreur que l'on quitte.  
De deux mondes divers en touchant la limite,  
On voit, et le néant et l'immortalité...

Et l'on entre, vivant! dans son éternité!

Ainsi la lyre a dit que mourut le poète.

Mais d'où viennent ces cris que l'écho me répète?  
Est-ce lui qu'on appelle? est-ce pour lui ces pleurs?  
Approchons : je crois voir de sincères douleurs.

Jeune femme, où vas-tu? quelle terreur soudaine  
Fait chanceler tes pas, et quel dessein t'amène?  
Hier, autour de lui, ses yeux cherchaient, en vain,  
La volage; et fermés, sa main cherchait sa main.  
Ah! s'il l'eût rencontrée avant de cesser d'être,  
La vie eut, de ta main, remonté dans son être.  
Tu n'as plus que sa tombe : et les longs jours d'ennui,  
Ces longs jours sans bonheur qu'il te laisse après lui.  
Tu croyais exhaler des plaintes solitaires,  
On t'écoutait : souffrant des douleurs moins amères  
Une jeune beauté gémissait près de toi.

Je ne m'abuse point, c'est bien vous que je voi,  
Vous êtes Azélie! et vous fûtes, dit-elle,  
Hier la plus chérie, et toujours la plus belle.

Moi, fille du hameau, mon nom est Aglaé,  
 Simple bluet des champs, des autans ignoré,  
 Quand la voix du poète et sa lente agonie  
 Ont troublé pour jamais le repos de ma vie.  
 Que faisiez-vous au loin, vous, qu'il aimait toujours,  
 Qu'il appelait encore au dernier de ses jours ?  
 Quand moi ; qui me savais à son cœur inconnue,  
 Sur qui même jamais ne reposa sa vue ;  
 Je souffrais de sa peine et veillais près de lui,  
 Et de mon bras venais lui proposer l'appui.  
 Ah ! si de l'un à l'autre une chaîne formée  
 Eût uni nos destins ! Ah ! s'il m'avait aimée !  
 Si, comme d'Azélie, il eût reçu ma foi,  
 Si je vivais, comme elle, il vivrait comme moi :  
 D'un serment accepté, nul pouvoir ne délie.

Quel nuage obscurcit le beau front d'Azélie !  
 Jeune fille, ta voix est cruelle ; ta main  
 Tourne le trait sanglant enfoncé dans mon sein.  
 Le matin de la vie est facile ; il te semble  
 Qu'on peut toujours aimer, vivre, souffrir ensemble.  
 Ah ! quand des jours nouveaux ajoutés à tes jours  
 Auront de vérités bordé leur triste cours,

Tu sauras ce que c'est que le monde et la vie ;  
 Et que puisse du ciel, la clémence infinie,  
 Retirer loin de toi, les destins qu'il me fit  
 Et les mots trop cruels que ta bouche m'a dit.  
 Hélas ! quel fut mon sort , et que peut une femme  
 Sous les mille liens qui torturent son âme ?  
 Être, toujours soumis, qui doit, à tous momens,  
 Comme un roseau des prés plier à tous les vents.  
 Je n'eus qu'un seul amour, un seul espoir, un rêve..  
 Ainsi que mon amour mon malheur fut sans trêve,  
 Mon espoir toujours vain, un rêve que, toujours,  
 Malgré tous mes efforts, ont démenti mes jours.  
 J'ai vécu loin de lui , vécu comme on expire :  
 Entre être et n'être pas. Supportant ce martyr  
 Dans l'attente du jour qui me rendrait l'ami  
 Que j'appelais sans fin, que la mort m'a ravi.  
 Mon cœur me menaçait, je sentais en moi-même  
 Souffrir un autre moi, mourir celui que j'aime.  
 J'entendais, dans mon sein, comme la voix de Dieu,  
 Je ne sais quelle voix qui me disait : *adieu* !  
 Non, je le sauverai ! !.. j'ai quitté ma famille,  
 Mes bras se sont ouverts pour déposer ma fille

Bouton de rose, qui ; de même que ses sœurs  
 S'ouvrant aux pleurs d'aurore ; a grandi sous mes pleurs.  
 Combien je dois l'aimer ! combien je lui suis chère !  
 Elle a su se priver des baisers de sa mère ;  
 Hélas ! ils étaient tous entourés de sanglots !  
 Et j'ai franchi, pleurant, et les monts et les flots.  
 J'arrive... O désespoir, ô douleur éternelle !  
 Aglaé, moins sévère, alors s'approcha d'elle  
 Et lui dit : Oui sans doute, éternelle ! Il n'est plus,  
 Et quand vos pleurs coulaient il ne les a pas vus.  
 Mais, venez, d'une fleur parons au moins sa tombe  
 Et prions. — Je le sens, mon courage succombe...  
 La fleur qui doit parer cette tombe, c'est moi,  
 Répondit Azélie ; il en reçut ma foi.  
 Séparés dans la vie, et du même supplice  
 Souffrant tous deux ; il faut que la mort nous unisse.  
 Avec lui, j'ai perdu la force de souffrir,  
 Il est mort, où je dois achever de mourir.  
 Mes pieds foulent ici ma dernière demeure,  
 N'as-tu pas dans les airs entendu vibrer l'heure....  
 Et le glas solennel qui sonne?... long hymen  
 De la tombe ! à sa main unis ici ma main.

Elle dit. Aglaé par sa douce parole,  
La pressant dans ses bras , maintenant la console.  
Maintenant, sur la tombe, où descendit, où dort,  
Celui que l'abandon a conduit à la mort ;  
L'amour et la beauté, la pitié, l'innocence,  
Exaltent sa mémoire et pleurent son absence.  
De ces filles du ciel le corps était voilé ,  
Mais on les retrouvait sous les traits d'Aglaé ;  
Elles divinisait les charmes d'Azélie.  
O sans doute qu'alors il regretta la vie !  
On ne l'oublia point ; on l'aima donc toujours !

Toutes deux au tombeau revenaient tous les jours ;  
On les voyait ensemble à genoux sur la pierre  
Exhaler en sanglots leur ardente prière.  
Bientôt une y vint seule implorer l'Éternel :  
Azélie est son nom : l'autre priait au ciel.

## A Azélie.

Toi, qu'on disait heureuse et qui vécus de larmes ,  
O toi, qu'un ciel propice orna de tant de charmes  
Et qu'un tendre poète aima de tant d'amour,  
Ah ! reste encor long-temps dans l'empire du jour !  
Ta course sur la terre est loin d'être accomplie;  
Ton ami te désire une plus longue vie .  
Son esprit inquiet est descendu des cieux,  
Et veille autour de toi, quoique absent de tes yeux :  
Dans la brise du soir entends-le qui soupire,  
Sur ta bouche, si pure, il baise ton sourire,  
Connais-le dans l'erreur qui berce ton sommeil,  
Dans ce vague d'amour qui charme ton réveil.  
Quand tu lis Dufresnoy, c'est lui qui fait entendre  
Ce long gémissement si léger et si tendre.

Il est le frais zéphir qui caresse ton sein,  
 Le parfum que la fleur t'exhale le matin,  
 Il est dans chaque objet qu'aime son Azélie,  
 Et c'est lui que tu prends pour la mélancolie.  
 C'est lui dont les soupirs réveillent dans ton cœur  
 Les souvenirs lointains de ton jeune bonheur :  
 Quand amante adorée ils semblaient près d'éclorre  
 Ces beaux jours dont, hélas ! tu n'as vu que l'aurore.  
 C'est toi qui l'as voulu ; légère ; c'est bien toi  
 Pour qui d'autres sermens firent une autre loi.  
 Il perdit sa Julie au matin de son âge :  
 Ce soleil, en naissant, fut voilé par l'orage.  
 Mais sortant de l'orage, Iris, au front des cieux,  
 De ses riches couleurs jette l'arc merveilleux.  
 Quand régnait, sur ses pas, la nuit de la tempête  
 Tu parus, comme Iris, aux regards du poète.  
 Iris dit le soleil : l'or de tes blonds cheveux,  
 Ta bouche de carmin, ton front pur, tes yeux bleux  
 Et tes grâces, étaient un reflet de Julie...  
 Son cœur, dit-on, vivait dans le cœur d'Azélie !  
 Tout-à-coup, les torrens des cieux se sont ouverts,  
 Et l'écharpe d'Iris a disparu des airs.

Cependant, il t'appelle au-delà des étoiles  
 Dans ces cieux où déjà... mais, dépouillons ces voiles;  
 Il vit encore, il vit, il languit loin de toi  
 Cet ami malheureux et fidèle... c'est moi.  
 Moi! l'auteur de ces vers, moi, dont l'âme oppressée  
 Exprimait les tourmens de sa triste pensée,  
 Ses plaisirs d'autrefois : et debout sur mon seuil  
 La parque... et mes beaux jours écoulés dans le deuil.  
 Oui, moi, j'ai fait ces vers : il est bien vrai, la vie  
 Au sein de tant d'ennuis n'eut point ravis,  
 Oui, je vis : si pourtant c'est vivre quand le cœur  
 Bat à peine, étouffé sous le poids du malheur.  
 Au banquet des vivans où, faible, je m'efface,  
 Le dégoût que j'éprouve atteste ma disgrâce.  
 Rassasié de tout, n'ayant à rien goûté,  
 Autour de moi je porte un œil désenchanté.  
 Je n'ai plus d'avenir, et ma triste mémoire  
 Se plait à me tracer ces vains projets de gloire  
 Ou d'un bonheur obscur... Je n'ai rien obtenu ;  
 Zéphir semblait venir, l'ouragan est venu.  
 J'entendis de ta voix la tendre mélodie,  
 Douce et belle Aglaé ; tu voulais, noble amie,

Aux feux de l'amitié renouvelant mon cœur,  
 Lui rendre, rajeuni, sa première vigueur.  
 J'adorais tes vertus, j'admirais ton courage  
 Car sur ta tête aussi grondait le noir orage..  
 Et ranimé par toi, j'allais avec orgueil...  
 Je t'appelle, Aglaé ! Qui répond ? Le cercueil.

Eh bien ; puisqu'ici-bas encore se prolonge  
 De mes jours malheureux le déplorable songe ,  
 Occupons ma douleur à parer les tombeaux.  
 Mon cher la Font, aux morts consacre tes berceaux !  
 Fleurs, croissez et tombez, couvrez la sainte terre  
 Où, loin d'un tendre fils fut déposé mon père ;  
 Où l'éternel granit, sous le deuil des cyprès,  
 Raconte mes amis, leur trépas, mes regrets.  
 Douloureux Élysée, ou la voix de Julie  
 Me semble, au sein des nuits, appeler Azélie.  
 Une pierre y dira quelque jour... O terreur !  
 Toi, mourir ! tout mon sang s'est glacé de douleur..  
 Qui, toi, mon Azélie ! ah ! mon cœur te dit sienne,  
 Ta blanche main de vierge a tremblé dans la mienne,  
 Avant que nul mortel t'eût dit un mot d'amour !  
 Ton cœur naquit à moi, comme ton œil au jour.

Depuis tu m'as quitté, mais ton cœur est le même,  
 Tu m'as toujours aimé, car toujours moi je t'aime !  
 Toi, mourir ! Et qui donc viendrait sur mon cercueil  
 Effeuiller une rose et promener son deuil ?  
 Tu ne fus ; à mes yeux tout-à-coup éclipsee ;  
 Qu'un rayon de soleil, un rêve, une pensée..  
 Mais tu vis ! et ces jours où je souffre ; et ces nuits  
 Où je pleure ; en ton sein retrouvent mes ennuis.  
 Ah ! je ne suis plus seul, quand je pense à ta peine :  
 Dans le parfum des fleurs, j'aspire ton haleine,  
 Ta voix court dans l'espace ; et pour te voir, mes yeux  
 Se ferment : ou le soir te trouvent dans les cieux.  
 Toi, mourir ! Dieu cruel, je ne l'ai point trahie,  
 Qu'elle vive après moi la volage Azélie.  
 Mais, donne-lui des jours plus heureux que mes jours,  
 Jusqu'à l'heure où tu dois rallumer nos amours.

Non, je ne saurais croire au ciel impitoyable  
 Au-delà du tombeau poursuivant le coupable ,  
 Et quand du vil limon le souffle s'est enfui,  
 Frappant, sur un autre être, un être évanoui.  
 Mais d'un monde nouveau j'espère la merveille.  
 Le corps tombe : soudain, l'âme libre s'éveille

Du songe de la vie ! et prenant son essor  
Dans le sein du Très-Haut, elle va vivre encor.  
Monte, mon âme, monte au séjour de la gloire !  
Nul souvenir maudit n'afflige ma mémoire;  
Je n'ai point fait le mal. Jamais ma faible main  
N'a refusé son aide aux douleurs du prochain.  
Terre d'épreuve, adieu ! la céleste carrière  
S'ouvre pour moi : bientôt, revêtu de lumière,  
Mon esprit rejoindra ces amis que le sort  
Arracha de mes bras, et que me rend la mort.  
Nous aimerons encore, et toujours; et fidèles,  
Tous ensemble; à jamais; des sphères immortelles  
Nous parcourrons, sans fin, la divine splendeur!!  
  
Le méchant sera seul, et verra mon bonheur.

FIN DU POÈME.

## Un mot au Lecteur

Maintenant que l'effet est produit, serais-je obligé de justifier l'emploi des formes mythologiques ? Elles n'ont dû choquer, ce me semble, ni la raison, ni l'esprit, ni le goût : mais elles sont proscrites ; chacun affecte de n'y pas toucher, et leur apparition peut paraître une bizarre nouveauté, une absurdité peut-être ; cependant, les grands poètes de toutes les nations antérieurs à notre époque, se seraient-ils absolument trompés ? Ces formes se prêtant à toutes les combinaisons (car elles ne sont ni des vérités, ni des croyances inflexibles qu'on ne peut parer sans les blesser, mais des figures que l'on peut grouper de toutes les manières pour exprimer les passions, ou des images dont la variété est infinie, pour peindre la nature) n'offrent-elles pas toujours d'admirables moyens au génie de l'artiste et du poète, pour dire sa pensée ? Sans doute, il est bien de cher-

cher à s'ouvrir des voies nouvelles, de faire autrement que ce qui a été fait, surtout si l'on fait aussi bien ; le progrès en tout : mais ce n'est pas une raison pour interdire la route ancienne. Jadis on applaudissait à celui qui ajoutait une corde nouvelle aux cordes de la lyre (la mémoire en a resté), faisons de même ; mais n'en brisons aucune ; essayons de nous servir de toutes, à la fois ou tour à tour, ce sont les accords, c'est leur richesse, c'est la différente qualité des sons de la même note qui fait l'harmonie, qui fait la beauté de l'expression musicale. De nos jours on a fortifié l'orchestre, le cuivre romantique l'a envahi, mais les musiciens n'en ont exclus ni la flûte, ni le violon, d'autrefois.

---

## MALESHERBES, LES PROTESTANS.

POÈME (40).

Homme, sois bienfaisant ; et goûte sur la terre  
Le doux plaisir de voir le bien que tu peux faire.

Pour élever ton cœur à ces nobles projets,  
Je veux t'en présenter les sublimes effets.  
Te peindrai-je de Dieu l'auguste providence  
Répandant les trésors de sa munificence,  
Remplissant de ses dons les villes, les déserts,  
L'immensité des eaux et l'infini des airs ?

Pour me raconter Dieu, dites-moi l'harmonie  
Des mondes, et non pas la pénible agonie  
Des méchants, et non pas l'univers dévasté.  
La puissance de Dieu n'est que de la bonté !  
Elle égare la foudre éclatant sur nos têtes,  
Et les feux, et les vents, et les eaux des tempêtes  
Épurent l'air ; aux champs, versent les sels féconds,  
Qui de fleurs et de fruits vont parer les saisons.

Te peindrais-je ton Dieu se montrant à la terre ,  
 Non terrible , entouré de feux et du tonnerre ,  
 Soulevant les volcans , les tempêtes , et roi ,  
 Parlant à l'univers par la crainte et l'effroi ,  
 Mais pauvre , sans abri , persécuté , sublime  
 Dans son abaissement , sous la main qui l'opprime :  
 Car c'est lui qui le veut ; pour t'apprendre à souffrir ,  
 A pardonner , à vivre , et surtout à mourir .  
 Il vient , il se fait homme ; et sa douce parole  
 Tantôt guérit tes maux , et tantôt les console .  
 Il élève ton âme , il éclaire ton cœur ,  
 Et dans la bienfaisance , il te dit le bonheur .  
 Sois clément , te dit-il , aime tes frères , aime ,  
 Aime tes ennemis ; il le dit , et lui-même  
 Se donne en sacrifice : homme , il périt pour toi ,  
 Et Dieu t'attend au ciel pour couronner ta foi .  
 En Dieu tout est amour , encor plus que mystère .  
 O divine bonté ! sers d'exemple à la terre :  
 Elle peut t'imiter ; et l'homme , quelquefois ,  
 De la bonté du ciel suit les saintes lois .  
 Chante ces nobles cœurs , chante-les , ô ma lyre ,  
 Redis leurs noms sacrés ! — Un seul doit te suffire :

*Malesherbes*, poète ! — Oui , ma lyre , j'entends  
 Ce grand nom retentir jusqu'aux bornes des temps.  
 A ce nom , l'avenir se prosterne , et s'écrie :  
 Gloire à lui ! dont la mort a couronné la vie !  
 J'ai prévu l'avenir , et ma muse a des droits  
 A chanter les vertus que célébra ma voix.

Malesherbes venait de conquérir l'histoire ;  
 J'étais jeune , et j'aimais le mérite et la gloire ;  
 Et ma plume novice exprima tout mon cœur ,  
 De ce juste expiré , public adorateur.  
 Plus tard ; lorsque la France , aux jours de l'infamie ,  
 Du joug de l'étranger subit l'ignominie ;  
 Ce témoignage pur de mes nobles penchans  
 A servi contre moi de prétexte aux méchans.  
 J'invoquai Malesherbe au fort de la tempête :  
 Sa divine auréole illumina ma tête ;  
 Mais tandis que sa voix à ma plainte répond ,  
 La foudre , qui l'eût dit ? éclate sur mon front.

Jamais l'homme , formé d'une essence divine ,  
 N'avait autant prouvé sa céleste origine ,  
 Son cœur était pétri de la bonté du ciel.  
 Dieu fut comme présent sous les traits d'un mortel.

Magistrat , il flétrit de sa parole austère  
 Les oppresseurs du peuple , auteurs de sa misère.  
 Escorté par les vœux de la patrie en pleurs ,  
 Dans le palais des rois il cria ses douleurs.  
 Et ces murs qu'habitait l'infâme flatterie,  
 O merveille ! ont redit les vœux de la patrie...

« Malesherbes salut ! Je t'écoute ; assieds-toi  
 « Près du trône; et redis tes conseils à ton roi. »  
 Au faible, au malheureux, indulgent et propice ,  
 Le pouvoir, en ses mains, ne fut que la justice.  
 La Bastille trembla : l'espérance et le jour  
 Rentrèrent à sa voix dans cet affreux séjour.

Mais quels temps odieux , les rayons de sa gloire  
 Viennent-ils me montrer aux tables de l'histoire !  
 L'histoire à côté d'eux y grave ses bienfaits,  
 Ce double souvenir ne s'éteindra jamais.

Partout le fanatisme avait porté la guerre,  
 Et de crimes sans nombre épouvanté la terre;  
 Le sang sous ses poignards s'écoulant à longs flots  
 De la Seine et du Rhône avait enflé les eaux.  
 La patrie expirait : le ciel eut pitié d'elle.  
 Il enfante un héros pour venger sa querelle,

Pour écraser l'*infâme* et moderne Titus,  
 Régner par des bienfaits sur les peuples vaincus.  
 Il vint, il combattit; et lorsque la victoire  
 Ornant son noble front des palmes de la gloire,  
 Et marchant en avant, lui propose à la fois  
 La mort du fanatisme et le trône des rois;  
 Il recule, il faiblit; lui-même il s'abandonne :  
 Et courbant sous le joug en montant sur le trône,  
 Il n'ose triompher de ce monstre cruel,  
 Et livre ses lauriers aux verges de l'autel.  
 Il croyait le fléchir; toujours inexorable,  
 Le monstre ourdit toujours sa trame détestable,  
 Il hurlait sur l'autel, d'où s'élançant enfin,  
 D'un poignard catholique il lui perça le sein.  
 Hélas, Henri mourut, et son drap funéraire  
 Enleva pour toujours du trône héréditaire  
 Le prince juste et bon, ami de ses sujets,  
 Et la reconnaissance et les nobles projets.  
 Son fils, roi serviteur, sous la cendre et la haine,  
 Passa ses pauvres jours à démentir son père.  
 Riva nos fers pesans à l'arbre de la croix,  
 Se crut vassal de Rome et soumis à ses lois :

Et lorsque de nos jours l'Europe épouvantée,  
 Contemplant de Praga l'enceinte dévastée,  
 Et tout un peuple en pleurs loin de ses toits errant,  
 Poursuivait de ses cris un despote, un brigand;  
 Sans le savoir, l'Europe (eh! qui sait notre histoire!)  
 Du fils du Béarnais maudissait la mémoire.  
 O rivages du Rhône, ô *Privas!* dévoilez  
 Le spectacle inconnu de vos champs désolés.  
 Le héros très chrétien, *le juste*, osons le dire,  
 Devança les exploits du tyran de l'Épire. (41)  
 Son fils, son successeur, grand par ses alentours,  
 Louis, vous fit encor de plus funestes jours,  
 Pourtant il promettait.... Malheureux hérétiques!  
 Mais est-il des sermens pour des rois catholiques?  
 Désarmés, abattus, vous n'aviez que la voix  
 Et ne demandiez rien que la vie à vos rois.  
 La vie et la pensée, inséparable d'elle.  
 Mais le despote altier dévoré d'un faux zèle,  
 Pour ranger les *errans* à la loi du Très Haut,  
 Sur l'Evangile même éleva l'échafaud.  
 D'Esther et de Mathan l'union criminelle,  
 Du monarque a trompé la piété cruelle.

Esther livre à Mathan tous ses frères vaincus,  
 Mathan la place au lit du vieil Assuérus,  
 Et lui ; sous le fuseau d'une femme ; il oublie  
 Quels plus sages conseils illustrèrent sa vie,  
 Et ce roi qui, d'abord, par la gloire porté,  
 En demi-dieu volait à l'immortalité,  
 Y parviendra, flétri de la verge étrangère,  
 De l'encens de Tartuffe et du sang populaire.  
 Le malheureux , en vain, l'invoque en ses douleurs;  
 Il n'entend point les cris, il ne voit point les pleurs,  
 Contre le trône même une charte échangée  
 Semble veiller encor sur la secte affligée :  
 C'est son bien; c'est le prix de trente ans de combats,  
 Par lesquels le grand roi règne sur ses états.  
 S'il peut , au nom du ciel, trahir la foi jurée,  
 Que du moins , le bienfait la lui rende sacrée !  
 Eh bien! c'est en son nom qu'il blasphème et maudit;  
 La charte même veut qu'il la brise ; il le dit;  
 Il le dit , il la brise ; et Satan parodie  
 Le chant dont Siméon salua le Messie.  
 « Seigneur, appelle-moi ! j'ai vu le Christ, ma main  
 « Du huguenot maudit vient de percer le sein.

« Égorgez!... » — Rome chante ; et . . . . .

. . . . . ! oint le saint front du monarque impudique. (42)

O champs du Languedoc ! ô rives des deux mers !

Vous racontez encor vos villages déserts,  
 Vos guérets sans moissons , vos cités dévastées,  
 Et ces cachots infects et ces tours empestées,  
 Où tous les jours , sans choix , les pères , les enfans,  
 Les femmes , les vieillards au terme de leurs ans,  
 Furent conduits en foule et cloués aux murailles  
 Qui ne se rouvraient plus qu'au jour des funérailles !  
 Ils chantaient dans les fers leur hymne à l'Éternel ;  
 Et cependant croulait le hameau paternel,  
 Et cependant la flamme et le fer légitimes  
 Déchiraient ou brûlaient d'innocentes victimes ;  
 Et franchissant les monts , les rochers , les déserts ,  
 Affrontant la fureur des fleuves et des mers ,  
 Mille et mille proscrits maudits dans leur patrie,  
 Fuyaient de cette terre ingrate mais chérie.  
 Projets souvent trop vains , épouvantable sort !  
 Dans leur demeure un prêtre , aux frontières la mort.  
 Ni rester , ni partir ; les lois le leur défendent.  
 Ils ont fui les bourreaux , les bourreaux les attendent.

C'est en vain que, trompant et l'oreille et les yeux  
 Et les soupçons perçans du dévot furieux,  
 Fuyant, cachant vos pleurs, du toit héréditaire,  
 Aux tyrans du hameau vous sûtes vous soustraire.  
 Partout, à vos côtés, derrière, sur vos pas,  
 Le fanatisme affreux lève ses mille bras.  
 Il apprend à l'enfant aux portes de la vie  
 A vous maudire; enfant, homme, vieillard, tout crie :  
 « *Un protestant qui fuit !!* accourez, armons-nous,  
 « Creusez ces vieux cachots, renforcez les verroux;  
 « Forgez les fers. » Ainsi, dans un jour de curée,  
 La meute haletante, et de sang altérée,  
 Aux sons aigus du cor du chasseur à cheval  
 Qui poursuit dans les bois le cerf; noble animal,  
 Que sa mâle beauté, ses pleurs, son innocence  
 N'ont pas su protéger; de toutes parts s'élance,  
 L'entoure, le poursuit, le renverse, le mord,  
 Et le livre, en hurlant, au chasseur, à la mort.  
 Ah ! pauvre fugitif ! dans ta triste patrie  
 Tu n'es qu'un cerf lancé... Cette mente en furie  
 C'est le peuple égaré par le cor infernal  
 Du fanatisme affreux, le chasseur à cheval.

Hélas ! tu reviendras périr près des tourelles  
Où ton frère s'éteint sous des chaînes cruelles.

A travers les cachots, les prisonniers mourans,  
Voyaient donc sous la corde expirer leurs parens,  
Leurs frères fugitifs ramenés des frontières,  
Ou brisés sur la roue, ou conduits aux carrières,  
Et quand la mort, enfin, terminait tant de maux,  
Leurs cadavres traînés par la main des bourreaux.  
A ces noires fureurs qui souillent notre histoire,  
Puisse un jour l'avenir se refuser de croire !

Soumis à leurs tyrans, résignés à leur sort,  
Beaucoup, dans leurs foyers, attendirent la mort.

. . . . .  
. . . . .

Quel spectacle d'horreur ! quels crimes, quels forfaits !  
Tout un peuple étouffé ! c'est au sein de la paix  
Qu'un roi dévot, bien plus, que la justice impure ;  
Scélérate ! proscrit la vertu, la nature,  
Ravit le père au fils et l'épouse à l'époux :  
Ces nœuds sacrés, ces noms et si saints et si doux,  
Par lesquels la faiblesse à la force est unie,  
Qu'au berceau la nature impose avec la vie ,

Furent par la loi même à ce peuple ravis;  
 Nul ne fut, à ses yeux, époux, père ni fils.  
 Jamais on n'avait vu d'infortune pareille.  
 Français, vous vîtes seuls cette affreuse merveille,  
 Chez vous seuls la *prière* était un attentat  
 Que les lois punissaient comme l'assassinat,  
 Et parmi les plus saints choisissaient leurs victimes.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . . , .

Admirez, et tremblez ! l'aumône fut proscrite, \*  
 La charité punie, et la pitié maudite.

Voyez-vous ce vieillard dont les pas chancelans  
 N'ont pu traîner plus loin la misère et les ans !  
 Il va tomber... il tombe, au seuil de cette porte.  
 Son misérable chien, son ami, son escorte

\*. « Déclaration du roi dans ses dernières années, qui enjoint  
 « aux médecins d'abandonner, à la seconde visite, les malades  
 « qui ne voudraient pas abjurer, et de les laisser périr faute  
 « d'assistance. » (*Accord parfait*, t. 1, p. 347.)

Arrêt du conseil du 4 septembre 1684 « qui défend à tous par-  
 « ticuliers, de quelque qualité et condition qu'ils soient, de reti-  
 « rer dans leurs maisons, *aucun malade de la religion pro-*  
 « testante sous prétexte de charité.

Se couche à ses côtés ; maigre , épuisé de faim ;  
 Et poursuit de ses cris le passant inhumain.  
 L'aveugle en vain gémit , on détourne la tête...  
 Un imprudent le voit , s'en indigne... il s'arrête.  
 Ce n'était qu'un enfant, car quel autre eût osé  
 S'approcher du vieillard dans la rue exposé !  
 Bon aveugle , dit-il , dont je plains la misère ,  
 Venez , je vais ouvrir la maison de mon père ;  
 Prenez mon bras , allons : essayez , levez-vous.  
 Pauvre enfant , lui dit-on , fuis toi-même avec nous,  
 N'écoute point le cri de ton âme attendrie,  
 Fuis, c'est un protestant... ne vois-tu pas qu'il prie ?  
 Donne un os à son chien , c'est permis par le roi,  
 Mais rien à ce vieillard ; qu'il crève : c'est la loi ;  
 La loi du grand Louis que l'Esprit saint éclaire ,  
 Et comme a dit au prône un savant missionnaire :  
 « Qu'ils soient tous, ces maudits, extirpés par le fer,  
 « La potence et la roue , et livrés à l'enfer ! »  
 Vengeons Dieu ! Dieu triomphe, ô momens pleins de charmes !  
 Entends sonner la cloche, entends le bruit des armes,  
 Les prêtres , les bourreaux , les juges , les soldats ,  
 C'est la justice ! Ami , qu'ils ne te trouvent pas .

Ce peuple fut ainsi mis hors de la nature ,  
Et les chiens à ses morts demandaient leur pâture.

Vous existiez toujours, lois, opprobre des lys ,  
Lorsque le ciel unit Malesherbes et Louis.  
Pouviez-vous devant eux rester debout encore ?  
Du seuil de l'Orient , un regard de l'aurore  
S'élançait ; il était nuit , la nuit a fui des airs.  
Lois barbares, tombez ; proscrits, brisez vos fers...  
Malesherbes, Louis ! qu'à jamais, d'âge en âge,  
Le protestant français bénisse votre ouvrage.  
Oui, vos nobles vertus , vos malheurs , vos bienfaits,  
Occuperont nos cœurs , d'âge en âge... à jamais.

## L'HYMNE DU MIDI.

Le roi parjure a dit aux braves :  
*Vaincus, l'étranger m'a fait roi.* \*  
Aux citoyens : *Soyez esclaves,* \*\*  
*Vous n'êtes rien, l'état c'est moi,* \*\*\*  
Le brave a repris son armure,  
Le citoyen lève son front...  
*Marchez, marchons !* au roi parjure ,  
Tout Paris d'une voix répond :  
O jours de gloire et d'espérance ,  
Recommencez le règne de la loi:  
Vive la liberté ! vive Philippe roi ?  
Vive la France !

\* Après Dieu, je dois ma couronne ! au prince régent.  
(*Lettre de Louis XVIII*)

\*\* Les Ordonnances.

\*\*\* Paroles de Louis XIV.

Les enfans, les vieillards, les femmes ,  
 Tout combat, tout brave le fer ;  
 Le bronze au loin vomit ses flammes ,  
 Le sang coule comme une mer .  
 Malheureux que conduit un traître ,  
 Fuyez ces drapeaux détestés :  
 Au lieu de mourir pour un maître ,  
 Venez à nous et répétez...  
 O jours de gloire et d'espérance,  
 Recommencez, etc.....

Sur la colonne de la gloire,  
 L'étendard de la liberté  
 Du peuple atteste la victoire  
 Et proclame la majesté.  
 De nos pères, noble conquête,  
 Vole de Paris aux deux mers !  
 Comme eux nous avons Lafayette,  
 Et comme eux nous brisons nos fers.  
 O jours de gloire et d'espérance,  
 Recommencez, etc. . . . .

Au trône où le peuple te place,  
 Sois toujours le meilleur Français,  
 Louis-Philippe, et que ta race  
 Sur le pavois reste à jamais !  
 Tes enfans comprendront la France,  
 Jetez le sceptre... et , fils des lois ,  
 Régnerez en tenant la balance :  
 Soyez et citoyens et Rois.  
 O jours de gloire et d'espérance,  
 Recommencez, etc.....

Et nous, qui de larmes amères,  
 Avons nourri notre douleur ;  
 Qui pleurons nos fils ou nos pères,  
 Chassés, proscrits, frappés au cœur. \*  
 Clémens aux jours de la victoire,  
 Nos bras, jurons-le devant toi,  
 Ne sont armés que pour la gloire ,  
 Pour la patrie, et pour son Roi.  
 O jours de gloire et d'espérance,  
 Recommencez, etc.....

\* Allusion aux malheurs de 1815.

Si les tiens ; mais jamais ta race  
 N'enfantera d'injustes Rois ;  
 De tes aînés suivant la trace  
 Se révoltaient sur le pavois,  
 Nos fils conservant la mémoire  
 Du sceptre brisé dans trois jours,  
*Marchez* , Français, à la victoire...  
 Et brisez-le, mais pour toujours.  
 Chantez alors plein d'espérance,  
 Re commençons le règne de la loi:  
 Vive la liberté ! vive le peuple roi !  
 Vive la France !

Ma lyre reposait muette  
 Comme la harpe d'Israël; \*  
 Mais libre encor, je suis poète !  
 Et ma voix monte dans le ciel.  
 Mer du midi, rive chérie ,  
 Monts embrasés des feux du jour; \*\*

\* Allusion au dernier vers du III<sup>e</sup> chant des *Larmes du Poète*

\*\* Les monts des Cévennes, exposés au midi.

Chantez, quand renaît sa patrie ,  
 Mon chant de triomphe et d'amour !  
 O jours de gloire et d'espérance ,  
 Recommencez le règne de la loi :  
 Vive la liberté ! vive Philippe roi !  
 Vive la France ! !

**NOTA :**

Cette pièce de poésie , faite dès les premiers momens où j'appris la nouvelle de la révolution de Juillet , fut envoyée à Lafayette , accompagnée d'un épître dédicatoire qui paraîtrait un hors-d'œuvre aujourd'hui.

Après l'impression , l'auteur s'est aperçu que quelques mots avaient peut-être besoin d'explication.

Quand il a dit : page 12 , ligne 11 : *l'infamie des Juifs* ; c'est-à-dire de ceux qui commirent l'action infâme de poursuivre l'Innocent.

Page 284 , vers 14 : *un poignard catholique* ; il n'a voulu que qualifier l'action de Ravallac , d'après la pensée de cet assassin ; il croyait certainement accomplir un acte religieux , et les gens du parti de *feu M. de Ravallac* , le croyent aussi.

Page 285 , vers 14 : *est-il des services pour les rois catholiques* ; il a exprimé l'opinion de certains docteurs que *l'on n'est pas tenu de garder sa foi aux hérétiques*, et l'histoire a prouvé qu'on ne la leur gardait pas.

Enfin, page 287, vers 20 : *dans leur demeure un prêtre* ; il a voulu dire qu'ils faisaient la proposition d'abjurer leur foi.

L'auteur fait ici preuve de susceptibilité, et cela à dessein, il a voulu donner ces explications de peur que quelqu'un ne crut certaines expressions inspirées par la haine, ou dictées par le ressentiment. Comme il n'a pour personne ni ressentiment ni haine, et qu'il a l'heureuse conviction de n'avoir jamais mérité ni l'un ni l'autre ; il proteste contre toute interprétation de ce genre.

## NOTES.

(1) Les poésies de M<sup>me</sup> Dufresnoy sont pleines de sentiment et de verve. Tout le monde connaît les beaux vers de Béranger :

Veille, ma lampe, veille encore,  
Je lis les vers de Dufresnoy.

il la traite justement d'immortelle, et certes, elle ne sera pas du nombre de toutes ces dixièmes muses ainsi nommées par la flatterie, et dont la mémoire a péri quelquefois avant elles. Il était donné au siècle de MM<sup>mes</sup> Cottin et de Staël, d'entendre le luth de Dufresnoy; elles forment une autre trinité féminine, comme les Grâces qui, d'une manière différente, les inspirèrent toutes les trois. M<sup>me</sup> Dufresnoy était tout cœur; ceux qui ont eu le bonheur de la connaître le savent; tous les malheureux qui l'invoquèrent attesteraient son extrême bonté. Elle ne vit jamais une infortune sans éprouver le besoin de la conso-

ler, sans essayer de le faire. Elle aimait la patrie, comme une fille tendre aime sa mère; il y avait plaisir à entendre sa parole noble et chaleureuse; dans ces jours d'abaissement et de honte, surtout pour nous pauvres proscrits.

(2) Une tendre amitié l'unissait à M<sup>me</sup> Dufresnoy, elle était noble et bonne comme elle; tous les sentimens généreux vivaient dans son cœur. M<sup>me</sup> de Gérando n'a point écrit; mais si elle l'eût voulu, elle aurait pris place à côté des meilleurs auteurs du siècle. Son esprit était vaste, son âme élevée. J'ai dû l'intérêt qu'elle me témoigna aux fâcheuses circonstances où je me trouvai en 1815, et à M<sup>me</sup> Dufresnoy. Quand M<sup>me</sup> Dufresnoy avait de l'amitié pour quelqu'un, il fallait qu'elle lui donnât tous ses amis; et pour M<sup>me</sup> de Gérando, être malheureux, c'était avoir du mérite. Ces deux dames ne connaissaient point M. Boissy-d'Anglas; leur amitié pour moi les mit en rapport. On me pardonnera ces détails; ayant réuni dans mes vers ces trois belles natures, je devais dire pourquoi.

(3) La Fage, francisé de *fajho*, bois de hêtre, du

latin *fagus*; c'est le nom de plusieurs montagnes des Cévennes; il s'agit ici de la dernière de cette chaîne, située dans la commune de *Cros*.

Cette commune est certainement la plus jolie et la plus pittoresque des Cévennes. C'est un composé d'une multitude de hameaux et de fermes, épars sur un cirque de montagnes très élevées, entre lesquelles coule le Vidourle, longeant des prairies peuplées aussi de fermes et de hameaux. Tout un côté du cirque est formé par la Fage, de l'autre par des montagnes superposées et le *Caïrel*, mont de la foudre; *quar ellus*, basse latinité. Entre le Caïrel et la Fage s'élèvent les vieilles ruines du château de *Saint-Roman*, mentionné dans ce poème, et qui dominent les deux gorges de *Cros* et de *Sumène*; à l'autre extrémité, on remarque le mont de Saint-Chamans dont les deux mamelons jumeaux s'aperçoivent de bien loin des Hautes-Cévennes, et décorent toujours d'une manière pittoresque cette dernière position des montagnes.

Depuis le bas des monts de la Fage et du Caïrel, jusques à leur cime; des vignes, des oliviers, des

châtaigniers, des mûriers, des prairies arrosées par des sources nombreuses, s'étalent soutenus par des terrasses. Sur un des côteaux de la Fage, le mas de *La Font*, qui doit son nom à la riche source dont il est arrosé, déploie sur de belles prairies ses longs berceaux de verdure, de fleurs et de fruits. Il est au vallon de Cros ce que ce vallon est aux Cévennes ; devant lui, comme pour lui servir de décoration, se développent dans ce cirque immense ces fermes, ces hameaux, ces bosquets, ces prairies : ils sont comme une guirlande de feuillage autour d'un bosquet de roses.

(4) L'Hérault, le Vidourle et le Gardon, sortent des Cévennes : le Vidourle marche directement à la mer, mais les deux autres rivières se détournent à droite et à gauche.

(5) Psaume 68; Th. de Bèze. Chant de défense des protestans proscrits sous Louis XIV. En 1815, les protestans de la plaine, n'opposant aucune résistance à leurs ennemis, fuyaient vers les Cévennes, où ils trouvèrent un asile. — Ces vers furent écrits en 1815. A cette époque, les Cévennes craignant aussi pour

elles-mêmes la venue des persécuteurs et des assassins, creusèrent des abris dans les rochers et dans les murs des maisons, ou rouvrirent les souterrains creusés jadis par les protestans voués aux galères ou à la mort. Les temps de Montfort, de Charles IX et de Louis XIV recommençaient.

(6) *Rabanello*, châtaignes rôties à la poêle. *Payassou*, panneton de paille dans lequel on met *l'affachado*, qui est la châtaigne rôtie, dépouillée de son écorce ; *Annou*, Annette.

(7) J'ai, dans cette prière, employé les tournures de phrase, les locutions, et la plupart des vœux exprimés dans les prières protestantes; cet épisode est un tableau fidèle d'une veillée cévénole, au moins avant la révolution.

(8) Le mas de La Font.

(9) Florian; son nom était *Claris*. Voltaire l'aima, et cultiva son esprit; il fut le ministre des bienfaits du duc de Penthièvre, être si bon, dont Florian fut digne. Il a peint cet excellent prince dans le *Bon père*.

(10) *Dieu et la liberté!* extrait d'une lettre de Vol-

taire à Franklin. On pourrait donner ces deux mots pour devise à Voltaire !

La réputation de Florian ne va pas croissant, mais le nombre de ses lecteurs ne diminue pas , et l'on peut prédire , sans crainte de se tromper , que tous ceux qui viendront après nous le liront aussi comme nous l'avons lu , à une époque quelconque de leur vie. J'en souhaite autant à tous les auteurs qui se croient au-dessus de lui. Il fut emprisonné pendant la terreur et dut sa liberté à Boissy-d'Anglas son ami , qui se reprochait d'avoir été en quelque manière cause de son arrestation en intercédant pour lui ; il a rendu compte de ce fait au public , et m'en entretenait souvent moi-même, toujours plus peiné ; il mourut à Sceaux des suites de sa prison.—*Juliette et Dalmor* , ouvrage de ma jeunesse inspiré par *Estelle*.

(11) Dans une partie des montagnes, l'ombre du soir monte au lieu de descendre; le soleil se cachant derrière les monts projette l'ombre sur les monts opposés, et à mesure qu'il s'éloigne, elle monte de la base au sommet.

(12) Quelle différence y a-t-il entre l'un et l'autre mode d'existence ! Les objets nous sont l'impression qu'il font sur nous, notre existence, ou du moins ses accidens, sont dans notre pensée. Le songe est comme la folie, une pensée que personne ne partage avec nous. Le fou qui s'imagine être roi, celui qui rêve la royauté, règnent, quant à eux, tout aussi réellement que celui qui règne éveillé. Vous êtes gendarme, et vous chevauchez douze heures par jour pendant toute votre vie, traînant à la queue de votre cheval et les mains dans les menottes un pauvre prisonnier ; tous les soirs vous arrivez au gîte, vous dormez pendant douze heures de la nuit, et pendant ces douze heures vous rêvez que vous êtes vous-même prisonnier et qu'un gendarme vous traîne garrotté à la queue de son cheval. — Au moment de mourir, vous jetez un regard sur votre vie écoulée ; que vous en semble ? avez-vous été prisonnier ou gendarme ? traînant ou traîné ! N'avez-vous pas été l'un et l'autre ; où donc est la différence pour vous entre le rêve et la vie réelle !

(15) Sur un grand nombre de montagnes des Cévennes, la tradition et quelques débris de bâtisses, ou des grottes, attestent le séjour d'anciens habitans; elles furent la demeure de saints personnages. A certaines époques de l'année, la dévotion ou l'habitude ramène dans quelques-unes certain nombre de curieux ou de croyans; mais il diminue d'année en année, et les vieux usages s'éteignent, les anciennes traditions se perdent; bientôt on ne verra plus dans les champs que des charrues et des moissons, sur les montagnes que des rochers; la religion et la poésie s'en vont.

L'*Hermitage* est situé au pied du causse de *Pompignan*, vers Saint-Loup, le *Suc* dans la plaine: ce sont deux lieux de dévotion; les murs de l'église du Suc nourrissent une vigne dont les larmes au printemps sont souveraines contre les rhumatismes et la goutte. *Saint-Chamans*, montagne qui domine les deux premières vallées du Vidourle.

Le *Puy de Saint-Loup*, dernière montagne des Cévennes auprès de Montpellier. Elle sert comme de

phare aux vaisseaux qui dans le golfe de Lyon voguent vers la terre. Sur sa cime vivait saint Loup.

(14) *Saint-Gervazy*, village auprès de Nîmes, fameux par sa croix plantée sur une élévation que gravissent quelquefois pieds nus et quelquefois aussi sur les genoux les fidèles qui ont la foi. On raconte beaucoup de miracles accordés à leurs prières.

(15) Du Puy de Saint-Loup, comme de la plupart des montagnes des Cévennes, et même de la place de Montpellier, la vue s'étend au loin, de la Méditerranée, qui est prochaine, aux Alpes et aux Pyrénées, dans un immense éloignement. Montpellier a succédé à *Maguelonne*. J'ai voulu exprimer ici ce que j'ai toujours éprouvé sur l'esplanade, en regardant la mer. On aperçoit au bord des eaux de grandes ruines ; parmi elles une vieille église, je crois, aux lieux où fut *Maguelonne*; il m'a semblé voir comme des bras sortant des marais, et annonçant les efforts de l'ancienne cité pour se remettre sur son séant.

(16) *Aiguemortes*, célèbre par l'embarcation de

Louis IX, et d'où la mer, dit-on, s'est retirée à une lieue.

Là s'élève la tour de *Constance*; et l'on voit, faisant partie des remparts, le bastion de la *Reine*; sous Louis XIV surtout, y furent jetés et périrent de langueur, de mauvais traitemens, de misère et de méphitisme, les protestans coupables de *prier Dieu*, principalement les femmes, les enfans et les vieillards, qu'on ne jugea pas pouvoir envoyer aux galères, ou livrer aux bourreaux. Sous Louis XV, on y enfermait encore, et M. de Beauveau ayant pris sur lui de mettre en liberté des femmes qui y étaient enfermées et oubliées depuis longues années, fut de cela grondé par le ministre de Louis XVI.

Aiguemortes, jetée au milieu des joncs et des étangs, sous un ciel brûlant qui cristalise facilement les eaux des salines, sur une plage déserte dont les rares habitans, dévorés par les moucheron, empestés par les exhalaisons des marais, et couverts du deuil de leurs parens expirés jeunes; portent sur leur visage l'annonce d'une mort prochaine : Aiguemortes

avec sa haute tour, ses remparts solitaires, ses maisons basses et écrasées, sa campagne inondée, fangeuse et désolée, mérite d'être vue; il est bon d'aller une fois sur ce sol étrange, qui, à l'extrémité de la terre de France, exprime l'Afrique et les Bédouins; il est bon d'y aller, ne serait-ce que pour le plaisir de s'y ennuyer et de s'y déplaire quelques heures, autrement que partout ailleurs.

(17) La *Vaunage* est une plaine entre Nîmes, le Vidourle et la mer; sa fertilité et la véritable religion que disent professer ses habitants et dans laquelle ils ont persévéré malgré les guerres, les proscriptions, les bûchers et les bourreaux, l'a fait nommer la *Petite Canaan*. C'est à *Calvisson*, devant quelques paysans menés au combat par un petit pâtre, mais combattant pour Dieu et la liberté, contre la tyrannie la plus épouvantable et la plus criminelle dont la terre ait été le théâtre, elle qui a été le théâtre de tant de forfaits, que vint s'humilier le sceptre sanglant de Louis XIV.

Mais le canon de La Rochelle, l'épée de Coligny ou de Rohan, n'ont pas conquis la liberté religieuse, la

force brutale décida contre le droit; celle de l'intelligence et de la raison a écrasé les vainqueurs sous leurs trophées renversés par elle. La Saint-Barthélemy, en égorgeant les protestans, la révocation de l'édit de Nantes en étouffant le protestantisme, créèrent d'autres sectaires et une religion nouvelle. Aux protestans succédèrent les indifférens, au protestantisme la philosophie, et ce fut le catholicisme même qui se transmua de cette manière; plus il s'applaudissait de son triomphe sur son ennemi, plus ce triomphe lui semblait complet; et plus il s'approchait de sa chute. Le même peuple qui avait *couru sus* aux protestans pendant plusieurs siècles de haine et d'extermination, proclama de lui-même leur libération. Gloire à la raison humaine! la réforme a sauvé deux fois le christianisme; sans la réforme il dégénérât en une espèce de paganisme; elle le ramena ou le retint dans ses voies primitives, et maintenant le protestantisme (je ne dis pas le calvinisme) est l'arche d'où sortira la religion de l'avenir.

(18) En 1815, les protestans du Midi, ceux des

classes populaires surtout, ressentirent vivement les douleurs de la France avilie, et ils en furent punis, par des excès dont le bruit a rempli l'Europe.

(19) La population des rives du Vidourle est protestante, et nulle part il n'en est de plus industrielle et de plus morale.

Le culte protestant privé de cérémonies et de décors ne parle point aux sens. *Jean* arracha un peu trop peut-être de la broderie dont, d'après *Swif*, *Milord Pierre* avait surchargé leur habit. Il est mieux sans doute que la religion parle à l'âme, car la religion intime est la seule douée de puissance ; mais la pensée ni l'âme ne sont émues dans ces temples à murs blancs et nus. D'abord la persécution et la tyrannie donnèrent à la religion plus de poésie que ne lui en enlevait la réforme, elles la reléguèrent au *Désert*, en présence des merveilles de la création et de l'infini, déployant devant elle tout ce que les sens peuvent percevoir, tout ce que la pensée de la nature divine en peut rêver, tout ce qui peut élever l'âme et parler au cœur; les cieux *racontèrent* au protestant proscrit, chantant les cantiques saints,

la gloire du dieu dont lui parlait le roi prophète , et puis le martyr qui l'attendait pour prix de son courage et de sa fidélité, et ces mêmes cieux s'ouvrant au dernier cri de la douleur , et d'où l'Éternel lui tendait la main, pour le monter à ses côtés, du sein des flammes et du bûcher.

Heureusement il n'y a plus de martyr à craindre ou à espérer; mais il y a toujours dans les champs de belles et religieuses pensées, des sentimens nobles et vastes ; il y en a sans fin ; chacun y trouve ceux qu'il peut atteindre. Entre quatre murs, il n'y a que ce qu'on y a mis ; et la réforme n'y a rien mis. Le protestantisme a besoin du désert.

Sous Louis XIV, les protestans proscrits, rayés en droit du nombre des vivans , allaient prier Dieu ( crime puni des galères et de mort par les ordonnances ) dans les lieux sauvages, où les poursuivaient cependant les soldats pour les fusiller ou les livrer au bourreau. On appela ces réunions, *les assemblées au Désert*. Si les protestans persistent à se renfermer dans des murs , du moins devrait-on à certaines époques ; par exemple aux anniversaires

de la réforme et de la révocation de l'édit, retourner au désert.

(20) Le temps, qui a dégradé ou détruit tant de villes célèbres, a rajeuni Marseille, et semble lui promettre une prospérité toujours croissante. La Méditerranée redeviendra ce qu'elle fut avant la découverte de l'Amérique et du passage aux Indes ; et la belle Marseille sur cette mer, union de l'ancien monde, tient le sceptre du commerce européen.

Entre Nîmes et Marseille, l'antique cité d'*Arles* languit encore au milieu du mouvement universel, et pourtant quelle ville fut mieux placée ! Son ancienne prospérité l'atteste. Sur les deux bras du Rhône, dans une riche plaine, près des bords de la mer ; mais elle avait été comme oubliée dans son riche oasis. Point de chemins pour y arriver, et son Rhône était à peine navigable. Maintenant le canal de Beaucaire a desséché les marais, et Nîmes communique avec elle. Le canal de Bouc l'unit à la mer et à Marseille ; les voyageurs commencent à demander où elle est, et des auberges vont s'élever pour les recevoir. Arles ne tardera pas à reprendre le

rang qu'il n'aurait pas dû perdre; ses antiquités, autant que son riche territoire, doivent attirer les curieux. Celles de Nîmes sont mieux conservées, et rien n'égale d'ailleurs la perfection de certaines d'entre elles; mais que le cirque d'Arles est majestueux dans son état de dégradation et entouré de ses ruines ! Nîmes, quand on a vu Arles, est comme une *villa* des empereurs romains, à demi respectée par le temps; Arles, quand on a vu Nîmes, est l'empire même expiré. La beauté des femmes d'Arles est célèbre dans le midi; leur costume est remarquable de fraîcheur et de grâce; la ville était dédiée à Vénus.

(21) Déplorable spectacle offert alors par les pays méridionaux; ceux qui avaient horreur de l'invasion étrangère fuyaient les fêtes ensanglantées des prétendus amis des Bourbons.

(22) L'assassinat de Brune et de Ramel.

(23) Toute la population du midi a été hérétique, successivement arienne et albigeoise, et plus tard celle de Nîmes, calviniste; et l'on peut hardiment assurer que ceux qui détestent aujourd'hui les

erreurs ou les crimes des sectaires d'autrefois, détestent, non les erreurs et les crimes dont leurs pères furent victimes, comme ils le croient, mais dont leurs pères furent coupables; ainsi l'un des chefs de la *Michélade*, funeste journée souvent reprochée aux protestans, n'a laissé que des descendants catholiques. Cette vérité devrait être pour tous une raison d'indulgence et d'oubli.

On connaît les crimes des croisés de Montfort. Tout le midi fut abreuvé de sang; 60,000 personnes, dit-on, furent égorgées dans Béziers. Un croisé timoré dit au légat, avant d'exécuter le massacre général : « A quoi reconnaitrons-nous les catholiques? — Frappez, frappez toujours, répondit-il; Dieu saura bien connaître ceux qui sont siens. » En effet, d'après la logique d'un député de 1815, tuer un homme, c'est l'envoyer au jugement de Dieu, et voilà tout.

Après la révocation de l'Édit, une croisade fut encore prêchée; les Croisés prirent le nom de *Cadets de la Croix*; on connaît leurs exploits. Je retiens ma plume, mais je me plais à dire que celui qui sié-

geait alors sur la chaire de Saint-Pierre n'approuvait point la conduite de Louis XIV.

(24) Pendant quarante années, les protestans du 16<sup>e</sup> siècle se laissèrent proscrire, massacrer, brûler sans résistance. L'ambition des Bourbons leur mit les armes à la main. Ils placèrent sur le trône cette race ingrate, même à commencer à Henri IV, homme faible, d'assez mauvaises mœurs, que n'excusent pas en entier les vices de ses alentours; foncièrement bon, mais dépourvu de vues et au-dessous de son époque, roi trop loué, qui doit sa réputation à Voltaire sur-tout

(25) Nîmes reposait sur sept collines comme Rome.

(26) Dans ces derniers temps, comme jadis, la religion n'a été que le prétexte invoqué dans leur intérêt seul, par des ambitieux de haut ou *bas* étage, elle était fort désintéressée dans tous leurs débats; depuis les Bourbons et les Guise, jusqu'aux Lilliputiens de nos jours; le peuple a payé de son sang les succès de ces messieurs. Puisse-t-il reconnaître enfin cette vérité prouvée par toutes les pages de l'histoire, et se bien persuader que Dieu veut le bonheur

de ses créatures, et que contribuer à celui des hommes, c'est le servir comme il veut l'être.

(27) J'ai été fidèle à ce vœu. Après les derniers jours de Juillet seulement j'essayai quelques vers, j'exprimai les sentimens que m'inspirait la victoire populaire, je ne croyais pas en rester là. J'ai mis à la suite de ce poème, *l'Hymne du Midi*.

(28) On a dit pourtant qu'il ne fut pas mis à mort par des militaires. Cela puisse-t-il être vrai.

(29) A cette époque, les protestans du Bas-Languedoc s'étaient réfugiés dans les Cévennes, où ils furent accueillis en frères. Plusieurs visitèrent les beaux sites de *la Font*; et les vallons de la Fage retentirent comme autrefois des chants religieux du troupeau proscrit.

La Font fut la propriété du malheureux *Devillas*, que la tyrannie homicide de Louis XIV força à s'ex-patrier. Il revint pour y mettre un terme; il voulait s'emparer de Basville, autre Laubardemont que l'histoire n'a pas assez flétri. Ce projet était mal conçu et n'eut point amené la délivrance du peuple proscrit, il échoua, et Devillas périt sur l'échafaud,

puissé-je, après un si long temps, faire revivre la mémoire de cet être généreux !

(30) Haute montagne aux confins de l'Aveyron et du Gard. Les *Causses* sont des montagnes fort élevées qui supportent de longues plaines.

(31) Le *Saint-Guiral* s'élève au-delà du Vigan, entre les communes du Bruel et d'Alzon. C'est un des points de partage des eaux. Les sources naissant sous les hêtres de son vaste plateau courent vers l'une et l'autre mer. Au-dessus du plateau se dresse en effet, en se déprimant plus il s'allonge, un rocher où l'on voit encore les ruines de la demeure du saint.

L'Hérault et l'Arre, rivières qui se réunissent au-dessous de Valleraugues et du Vigan, d'où elles coulent. *L'Hort de Dieu*, jardin de Dieu, ainsi nommé à cause des nombreux simples qu'on y trouve; montagne de *l'Espérou*. Mars, Aulas et Aumessas, charmans vallons et communes. Le Coudouloux, jolie rivière auprès du Vigan ; les malades et les étrangers sont attirés dans ces lieux par la beauté du pays, la pureté de l'air et des eaux.

(32) Le Villaret est un mas, ou château jadis d'un de mes parens, propriétaire du Saint-Guiral. Le *Ventoux* est un mont à côté d'Orange.

(33) J'ai fidèlement décrit une partie de ce que nous éprouvâmes pendant notre voyage et notre séjour sur cette montagne; après avoir longuement gravi sa pente difficile, nous arrivâmes au matin sur sa cime encore dépouillée par les hivers; nous étions perdus dans un épais nuage, nous voyant à peine nous-mêmes; tout-à-coup les vents l'ouvrirent, et nous nous trouvâmes cernés par une multitude de processions de femmes en blanc, bannières déployées, clergé en tête, et d'autres apparaissaient plus loin, défilant sur la croupe des montagnes attenantes au Saint-Guiral; comme le nuage s'ouvrit, le chant des hymnes saints s'éleva de toutes ces processions en marche autour du roc pyramidal, contre lequel nous étions arrivés; le nuage se referma tout-à-coup, nous ne vîmes plus rien, nous fûmes seuls encore et comme sans communication avec les choses de la terre; cependant les chants continuaient, et en s'affaiblissant remplissaient l'espace d'autant plus

vaste pour nous, qu'il était totalement invisible; nous eûmes le sentiment de Dieu et de l'infini; ce fut comme une vision fantastique, ou plutôt une intuition divine; je sentis couler mes larmes, et mes deux plus proches compagnons, M. et M<sup>me</sup> de Saint-Paul, m'ayant adressé la parole, leur accent me fit connaître qu'ils pleuraient aussi. M. de Saint Paul (sous-préfet alors) fit insérer dans un journal le récit de notre voyage.

Les processions entourèrent le grand rocher, depuis la cime jusqu'à la base, au-delà, sur la plaine du Saint-Guiral, mille et mille voix de jeunes vierges chantèrent de saints cantiques, les laboureurs déposèrent entre les mains de leurs curés leurs offrandes au saint, pour en obtenir d'abondantes récoltes; ensuite les processions se dispersèrent, chacun étala ses provisions sur la pelouse, aux bords des ruisseaux, sous les grands hêtres; plus tard les processions se reformèrent, et chaque paroisse, après avoir encore célébré Dieu en commun avec toutes les autres, se mit en marche vers son clocher en chantant; nous les vîmes toutes partir, défiler, descendre la

môntagne, parcourir les croupes des différens monts dominés par le Saint-Guiral , où nous nous trouvâmes seuls encore ; mais les chants qui nous parvenaient, portés par les airs, ne nous faisaient plus couler des larmes d'attendrissement ; notre cœur était triste et serré ; la vie semblait nous quitter.

Nous nous retirâmes enfin, mais d'autres restèrent après nous, et bientôt la police correctionnelle eut à prononcer entre des ivrognes qui s'étaient battus ; et plus tard des jeunes filles déposèrent, dit-on, un fardeau que le saint ne leur avait pas imposé.

(34) La tradition donne à la belle source du Vigan le nom *d'isis*.

(35) L'animal homme a la même somme de bonheur que tous les autres animaux. Supposez un homme ne vivant que de la vie des sens, le crétin par exemple, ou l'imbécille complet, et vous aurez un être avec tout le bonheur attaché à l'existence. Mais cet être aura les formes extérieures de l'homme et ne sera pas l'homme. Ajoutez aux formes extérieures de cet animal, ce qui ne peut se voir, l'*intellect et la pensée*, voilà l'homme ; et plus ces dons

intimes seront parfaits ou étendus, et moins il aura de bonheur. Rousseau a dit que l'homme qui pense était un animal dégradé ; ce n'est pas cela, car la pensée est dans la nature de l'homme ; il pense parce qu'il est homme, mais il est malheureux parce qu'il pense. L'être le plus parfait ne peut pas avoir été créé pour être malheureux à cause de sa perfection même ; donc il y a pour lui quelque autre chose que la vie terrestre.

(36) *La Can de l'Espitale*, près de Mende, plaine sur de hautes montagnes désertes et nues, où l'hiver est âpre et dure long-temps. — *Tarnon*, rivière de la Lozère.

(37) Avant la révolution, le français des Cévennes, surtout dans la bouche des maîtres d'école, était véritablement un langage barbare et repoussant.

(38) Je pourrais raconter un assez grand nombre de particularités de ma vie qui justifient ce que je viens de dire ; mais j'ai raconté la plus étonnante, ce qui m'arriva à la mort de mon père.

(39) Lors du tremblement de terre à Lisbonne, le cours de ses eaux fut suspendu pendant deux jours.

(40) Cette pièce de poésie est un des nombreux re-tranchemens faits au corps du poème. Comme je l'ai dit, j'écrivais sous l'inspiration du moment, sans trop faire attention à l'ensemble; ces vers peignent une si odieuse époque de notre histoire, et tant de Français ne la connaissent pas, que je crois utile de contribuer à la faire connaître; il faudrait les accompagner de nombreux développemens pour les faire bien comprendre. La prose seule peut dire l'histoire; mais le format de ce volume ne se prête pas à cette nécessité.

(41) Les faits historiques dont il s'agit sont peut-être sans exemple. *Privas* se rendit à Louis XIII à discrétion, sans se défendre. Quand les troupes y entrèrent, une mine éclata; qui l'avait allumée? Les protestans en accusèrent les catholiques: cet événement ne pouvait servir que leurs intérêts. Le roi tint les protestans pour coupables: ils furent égorgés, la ville fut pillée et brûlée. Les habitans qui ne furent pas massacrés furent pendus ou envoyés aux galères, tons: et puis, déclaration du roi (1628) qui

défend aux fugitifs d'y revenir ; confisque leurs biens, défend à tous protestans de s'y établir : *la possession même ne leur acquerrait aucuns droits d'y résider.*

Révolte de Montmorency. Les catholiques, les évêques à leur tête, marchent avec lui. Les protestans le combattent. Marion, aide-de-camp du roi, appelle les protestans et les rétablit dans Privas, qu'ils défendent contre les catholiques.... En 1664, Privas était à demi repeuplé. 261 familles l'habitaient ; le clergé leur intenta un procès et demanda l'exécution de l'arrêt de 1629. Le prince de Conti, comme remède aux suites de débauche qui le dévoraient, appuyait le clergé. Arrêt du roi, 1664, qui défend à tout réformé d'habiter Privas, à peine de cent francs d'amende ; *ordonne* à ceux qui l'habitent d'en sortir ; *confisque*, etc., etc.... *donne* aux catholiques les maisons non rebâties. « Le prince « de Conti et ses gardes exécutèrent l'arrêt et com- « mirent mille cruautés. Les gentilshommes du pays « pillèrent les grains, enlevèrent les bestiaux, pri- « rent des prisonniers, les mirent à rançon et volè-

« rent les réformés hors de Privas, aussi bien que  
 « les autres. On allait les prendre jusques dans les  
 « trous de la terre, où ils cherchaient un refuge ; on  
 « les chargeait de coups de bâton et de plat d'é-  
 « pée ; on leur imputait calomnieusement divers  
 « crimes, pour les obliger à se racheter pour quel-  
 « que somme d'argent ; et les mêmes bourreaux qui  
 « les avaient mis en chemise les imposèrent à la  
 « taille, etc., etc... » Ensuite, les *Curés* du pays, de-  
 mandèrent que les biens de ces misérables fussent  
 appliqués à rebâtir quarante églises détruites pen-  
 dant les guerres civiles. — Arrêt conforme.

*Les catholiques*, que ces biens leur fussent adju-  
 gés en paiement des dommages par eux soufferts.  
 Autre arrêt conforme.

En 1670, arrêt qui renouvelle celui de 1629, et  
 l'étend à *Tournon*, dont les réformés doivent sor-  
 tir aussi.

Et ici, observons que d'après *Rohan* ce furent  
 les soldats du roi qui mirent le feu aux poudres.  
*Richelieu*, s'applaudissant du bon effet produit par  
 le massacre de Privas, n'accuse point les réformés

d'avoir voulu faire sauter les troupes royales, il dit, dans une lettre à la reine, qu'il n'y eut de victimes que *quelques-uns de la garnison du fort* ; c'est-à-dire les protestans : ils avaient voulu se faire sauter eux-mêmes. Enfin *Bassompierre*, t. 3, p. 251, présent sur les lieux et qui raconte le massacre, ne dit pas un mot de *l'explosion*.

(42) C'est, dit Louis XIV, en exécution de l'édit de Nantes qu'il rapporte l'édit.

Le dauphin assista au conseil où la révocation fut prononcée. Il y opina fort bien ; ce fut son début dans la vie. Letellier, en scellant l'édit, s'écria : *Nunc demittis servum tuum, Domine, quia... etc.* Un courtisan le voyant sortir d'un entretien avec le roi, au sujet des protestans, je pense, disait : Je crois voir une fouine qui vient d'égorger des poulets, en se léchant le museau teint de leur sang. Répétons ici, à la louange personnelle du pape, qu'il n'approuvait pas les cruautés de Louis XIV ; celui-ci s'étonnait des revers qu'il éprouvait : *Dieu oublie-t-il ce que j'ai fait pour lui ?* disait-il.

(43) Il serait trop long d'exposer la législation

contre les protestans ; je dirai seulement que tout ici doit être pris à la lettre, il n'y a point de figure. Encore même à l'époque de la révolution, les protestans ne pouvaient vendre leurs biens sans y être autorisés par l'intendant.

(44) Ainsi se passait en effet la chose quand un protestant était malade : Le prêtre arrivait avec les sacremens, le juge avec les soldats ; et le bourreau attendait. — Si le protestant refusait les sacremens qu'on essayait de lui faire prendre de force , le juge dressait procès-verbal ; si le malade mourait, le bourreau s'en emparait et le traînait sur la claie ; et puis aux chiens..... S'il guérissait, on l'envoyait aux galères.

A cette même époque, on refusait les sacremens aux Jansénistes qui les demandaient à grands cris.

Et tout cela , et bien d'autres choses encore , au nom de la religion et de Dieu.

Ou on Dieu ! toi , qui n'es qu'amour et charité !

## A M. Cavalier.

Heureusement, mon cher et honorable ami, votre nom n'est pas en tête de ce livre. Je puis mettre sous vos yeux l'expression des sentimens vivant dans votre cœur comme dans le mien. Vous avez vu cet ouvrage naître et grandir dans de mauvais jours, que votre nom le protège à une époque plus heureuse ! La connaissance qu'on aura de l'amitié pour moi d'un homme tel que vous, en appelant la bienveillance du public sur l'auteur, peut être utile à son œuvre.

Et ici, par intérêt pour moi-même, par amour-propre, puisque je me vante de votre amitié, je suis conduit à dire les vertus dont votre vie a donné l'exemple ; votre talent si remarquable par son étendue, et votre modestie ; votre rigidité envers vous-

même s'alliant à tant d'indulgence pour autrui ; votre *bonté* inaltérable, qualité, vous le savez, que je mets au-dessus de tous les mérites ; et enfin, pendant votre vie publique, dans de bien mauvais jours, ce courage continu, de tous les momens, calme et raisonné, sans exaltation comme sans lassitude, quoique souvent sans espérance, grandissant avec le danger, cet extrême dévouement à vos devoirs qui vous les montrait encore existans au-delà du possible, car vous avez lutté, seul, pendant de longs mois, toujours au moment de tomber victime, contre les funestes passions d'une fatale époque, armée de la calomnie et du fer, et contre l'indifférence ; on dirait la complicité ; du gouvernement au nom duquel vous parliez et qui vous délaissait ; et ce qui eût paru impossible à tout autre, vous l'avez accompli.

L'autorité de votre nom, la certitude que vous étiez là et que vous y resteriez, votre acharnement à proclamer la vérité et le bon droit, continrent les méchans dans de certaines limites. Le grain de sable placé par Dieu, ne peut empêcher les vents de sou-

lever les flots et de battre le rivage, mais d'après l'expression des livres, il dit aux flots : Vous n'irez pas plus loin. Vous allumâtes le phare qui montrait l'horreur de la tempête, et l'abîme, et l'infortune des naufragés à qui vous jetâtes le câble auquel ils vinrent se rattacher ; et la lumière mit en fuite cette autre Tauride ; car, si quelque justice a terminé tant de calamités, c'est à vous qu'elle est due.

Nul de vos compatriotes n'a oublié les acclamations inouïes avant ; même à l'apparition des monarques ; car la flatterie intéressée y est bien toujours pour quelque chose ; avec lesquelles fut accueillie votre nomination à de hautes fonctions, où tant d'autres depuis sont arrivés inaperçus. Ce fut un délire populaire ; chacun semblait être récompensé en vous, tant fut grande la reconnaissance publique envers le gouvernement ! et ne pourrait-on pas dire aujourd'hui où les temps ont parlé, que ce peuple, en vous accueillant avec tant d'enthousiasme, éclairé par une espèce d'intuition, saluait celui qui devait être, un jour, son refuge et son appui.

Jouissez maintenant dans votre retraite des souvenirs de votre vie, c'est la plus douce et la moins commune des récompenses ; la faveur ne la distribue pas. Il faut l'avoir gagnée à la sueur de son front.

Et continuez à m'aimer toujours comme je vous aime.

FIN.



## ERRATA.

- Page 57, ligne 9. *Au lieu de* : pour déraciner, *lisez* : pour le déraciner.
- Page 82, ligne 20. *Au lieu de* : Cavenot, *lisez* : Cévenol.
- Page 84, ligne 15. *Au lieu de* : sous, *lisez* : sur.
- Page 100, ligne 17. *Au lieu de* : qui, *lisez* : qui;
- Page 130, ligne 15. *Au lieu de* : des micocouliers, *lisez* : des durs micocouliers.
- Page 135, ligne 15. *Au lieu de* : des dieux, *lisez* : du ciel.
- Page 137, ligne 2. *Au lieu de* : au rivage, *lisez* : à la plage.
- Page 150, ligne 13. *Au lieu de* : entendre, *lisez* : ouïr.
- Page 154, vers 14. *Au lieu de* : vogue, *lisez* : vague.
- Page 200, vers 9. *Au lieu de* : carrière, *lisez* : barrière.
- Page 178, ligne 16. *Le premier mot* : Laquelle.
- id.* ligne 17. *id.* Trouverait-il.
- Page 196, vers 3, *lisez* : Et Marseille, pourtant; c'est la ville éternelle;
- Page 196, vers 10. *Au lieu de* : de là des monts, *lisez* : de là les monts.
- Page 206, ligne 9. *Au lieu de* : auprès de, *lisez* : auprès du.
- Page 238, ligne 9. *Au lieu de* : de nos, *lisez* : de mes.
- Page 240, ligne 20. *Au lieu de* : sur la terre des rois, *lisez* : sur la tête des rois.
- Page 300. ligne 5. *Au lieu de* : arique, *lisez* : Afrique.

58590474



•

•

●

■

•

•

2

1



